



Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



Programme Psychanalytique d'Avignon

La femme est un rêve de l'homme

Année 2014-2015

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2014-2015

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2014-2015.

Remarques

Respect des droits d'auteur. Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

Respect du secret professionnel. Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet; il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

Nous remercions Aline Esquerre et Florence Billella, qui chacune, ont partagé avec nous tous, lors des ateliers cliniques, leur travail: votre implication soutient notre recherche d'échanges.

Nous renouvelons notre invitation, à ce que chacun d'entre vous, s'autorise à questionner, produire une élaboration; c'est ce qui participe d'une réelle qualité de transmission du « vif de la psychanalyse », dans notre communauté de travail.

Institut du Champs freudien

Programme psychanalytique d'Avignon

Direction

Jacques-Alain Miller

Enseignants

Anita Gueydan

Jean-Paul Gullemolles

Gérard Mallassagne

Claire Poirot-Hubler

Julia Richards

Enseignants associés

Michèle Anicet

Claire Chancelade

Élisabeth Doisneau

Michel Galtier

Josiane Vidal

Secrétariat

Anita Gueydan

3 rue Lagnes, 84 000 Avignon

tél. : 04 90 85 90 45

courriel : anita.gueydan@wanadoo.fr

site : <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

5

ANITA GUEYDAN

La femme... qui n'existe pas est un rêve de l'homme

22 novembre 2014

12

JOSIANE VIDAL

On ne saurait mieux dire

22 novembre 2014

17

MARIE-HÉLÈNE BLANCARD

Hystérie, féminité et pluralité des jouissances :

Les avatars du corps au féminin

13 décembre 2014

30

GÉRARD MALLASSAGNE

Le pousse-à-la-femme, une nécessité pour le sujet psychotique ?

17 janvier 2015

35

CLAIRE POIROT-HUBLER

La femme : « rêve de l'homme » et cauchemar

7 février 2015

41

FRANÇOIS LEGUIL

Pourquoi la femme serait-elle un « rêve de l'homme » ?

14 mars 2015

55

JULIA RICHARDS

Cette femme, ma mère...

11 avril 2015

58

JEAN-PAUL GUILLEMOLES

Féminité et maternité

9 mai 2015

62

DOMINIQUE MILLER

L'angoisse et l'amour

20 juin 2015

La femme est un rêve de l'homme

C'est dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » que cette phrase est rapportée par un participant. Le D^r Lacan ajoute : « C'est un rêve parce qu'il ne peut pas faire mieux... La femme, c'est le symptôme de l'homme ». (Séminaire RSI leçon du 21 janvier 1975).

« Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect, est - vous n'allez pas en croire vos oreilles - pèreversement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet (*a*) qui cause son désir ». « Père-version paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme. » « Qu'est-ce qu'une femme ? C'est un symptôme. » La femme ne consent pas plus que l'homme à être un objet (*a*). Elle a ses propres objets *a*, et, selon Lacan, « cela n'a rien à faire avec celui dont elle se supporte dans un désir quelconque » (Séminaire RSI mai 1975). Cet objet, c'est celui du fantasme de l'homme qui « baise avec son fantasme, mais la femme elle aussi peut baiser avec son fantasme ». On a longtemps pensé que l'hystérique rejetait avec dégoût la position d'être l'objet du désir d'un homme pour maintenir son identification virile, alors que cette position peut être recherchée dans un pousse-à-jour féroce.

« Une femme, on croit ce qu'elle dit... c'est ce qui s'appelle l'amour. » On croit ce qu'elle dit donc, et Lacan ajoute : « Voilà pourquoi on dit couramment que l'amour est une folie ». Rappelons que tout être parlant, quel qu'il soit, pourvu ou non des attributs masculins, peut s'inscrire du côté de la part femme.

« L'amour est une folie... » c'est pourquoi l'amour est le registre privilégié des femmes, on y décèle la jouissance féminine dans ces états extrêmes qui lui sont nécessaires pour exister. Une femme aime l'amour, un amour indispensable, « on peut même dire qu'elle y est plus partenaire de l'amour que partenaire de l'homme » (D. Miller).

C'est à partir de ces quelques phrases tirées de ce séminaire du D^r Lacan, le 21 janvier 1975, que nous poursuivrons l'enseignement du Programme Psychanalytique d'Avignon pour l'année 2014-2015.

« La Femme... est un rêve de l'Homme »

Comme je l'ai indiqué dans l'argument de ce programme c'est dans la « Conférence à Genève sur le symptôme »¹ (1975) que se trouve cette phrase. Le D^r Lacan ajoute « C'est un rêve parce qu'il ne peut pas faire mieux. » Et dans *RSI* : « La femme c'est le symptôme de l'homme »². Nous allons commencer cette année de formation par les formules de la sexuation telles que Lacan les a posées, prenant appui sur les propositions d'Aristote. L'œuvre de Lacan est ponctuée de petites lettres, écrit Jacques-Alain Miller, ses « mathèmes » et les formules de la sexuation sont « les plus célèbres » – et ce, pour annuler toute fantasmagorie, réduire précisément le « rêve de l'homme » à propos des femmes et formaliser l'expérience analytique pour lui donner des points de repère sûrs, intégralement transmissibles.

En préambule à cette première rencontre avec vous, je vous ai adressé l'Interview de J.-A. Miller à *Psychologie Magazine*³. Il y est question d'Amour, d'amour entre un homme et une femme et je précise tout de suite qu'il ne s'agit pas de déterminisme biologique. « Les différences de sexe (biologiques) ne correspondent à aucune caractéristique psychique particulière », écrit Freud dans son article « L'intérêt de la psychanalyse »⁴. Cet écart entre l'anatomie et la position psychique, par contre, montre que l'anatomie entre en jeu par le biais de son apparence, par le biais du regard, dans la mesure où c'est l'absence de l'organe mâle – qui n'est effective que dans le langage, car ce n'est que dans une réalité tissée de langage que quelque chose peut ne pas être – qui lui confère une fonction de signifiant⁵. Les données corporelles apparentes ne sont pas pour autant abolies : dans l'espèce humaine, l'apparence peut remplacer l'essence. Mais c'est précisément parce que le sujet effectue sa prise de position sexuée à partir d'une apparence corporelle – apparence qui sera parlée – que, selon la façon dont cette apparence sera parlée, le déterminisme biologique de la sexualité sera aboli. La chaîne signifiante, c'est le fonctionnement de l'inconscient puisque depuis l'enseignement de J. Lacan et sa relecture de Freud, nous avons été amenés à définir l'inconscient comme une chaîne ordonnée, une combinatoire de signifiants.

Les signifiants n'ont pas de sexe. Pourtant, dans l'ordre humain, on fait du sexe à partir des signifiants, c'est-à-dire que la sexualité se déploie dans le champ du langage et de la parole. C'est bien là que se situe la difficulté car, du point de vue du discours analytique, la biologie n'est pas porteuse d'un savoir sur ce qu'est le féminin, pas plus que le masculin. « Quand nous disons 'le sexe' en psychanalyse – écrit Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse*⁶ –, nous ne nous référons pas à une quelconque répartition biologique. Sexe, c'est *sexus* en latin, ça se rattache très nettement à *secare*, qui signifie trancher, couper, séparer. Dans le *sexus* latin, c'est autour du phallus que tout le jeu tourne [...] c'est autour de cet enjeu que « l'un n'a pas ce dont l'autre ne sait que faire. »

Si le phallus, Φ est un attribut unique par rapport à quoi s'ordonnent l'un et l'autre sexe, le principe qui guide Lacan pour différencier l'homme et la femme dans un premier temps de son enseignement, c'est leur rapport à la castration. La psychanalyse a pu être parfois très mal perçue par une orientation féministe. Car à lire des textes de Freud, il n'est pas toujours clair de faire la différence entre le pénis et le phallus. Lacan va s'employer à définir le phallus comme le signifiant du désir pour les deux sexes. Dès lors, la question qui se pose est comment, avec un seul signifiant du désir pour les deux sexes, Φ , fabriquer deux positions sexuelles différentes ? Si les deux sexes ont rapport au désir par le biais du langage avec comme enjeu le phallus, comment arrive-t-on à deux avec du un ? Pour cela, Lacan va ajouter deux éléments, qui vont lui permettre de mettre en place une combinatoire : c'est la question de la différence entre avoir le phallus, côté masculin et être le phallus côté féminin d'une part, et la négation d'autre part (ne pas l'avoir ou

1. Parue dans le *Bloc-note de la psychanalyse* n° 5, 1985.

5. *Écrits*, Seuil, p. 688.

2. Séminaire *RSI*, leçon du 21 janvier 1975.

6. *Le séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, p. 86.

3. Octobre 2008.

4. *Résultats, Idées, Problèmes*, p. 205.

ne pas l'être). Une combinatoire, donc, qui définit deux positions différentes organisées à partir du même signifiant, Φ . Une position que Lacan va qualifier, côté homme, de fétichiste et côté femme, de position érotomaniaque – soulignant par là l'importance de l'amour dans le registre de la sexualité féminine, par opposition à l'importance du fétiche dans la sexualité masculine. Le sujet mâle va vers l'Autre sexe pour trouver le complément qui chez lui, est symboliquement castré, ce qu'il tente de voiler dans son rapport à l'objet cause de son désir qu'incarne La femme dans son fantasme (le fétiche est la condition dont se soutient le désir de l'homme). Freud, dans ses « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », démontre que dans sa relation à la femme, l'homme est confronté à deux significations : celle de la partenaire de l'amour, que le signifiant du phallus constitue comme donnant ce qu'elle n'a pas, et celle de la partenaire du désir à partir d'un trait, d'un détail, d'un contexte (être celle d'un autre par exemple)⁷.

Si la castration consacre la virilité du sujet côté homme, elle ne fait pas pour autant exister l'Autre sexe. Le phallus qu'elle tente d'être rend la femme partenaire sexuelle, mais n'est pas le signifiant de l'autrement sexué pour autant. Tout ce que le complexe de castration permet de se représenter comme partenaire sexuel relève donc toujours d'un semblant phallique. Et le degré d'imaginarisation d'un tel semblant varie d'un cas à l'autre, comme nous venons de le voir. Mais dans tous les cas, il s'agit d'une condition du désir masculin incluant un plus de jouir (le détail) qui voile l'altérité sexuée de la femme (le titre de notre programme de cette année est là, dans cette altérité). Dans *Encore*⁸, Lacan écrit : « C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique [...], le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps. » Ce qui fait d'une femme un partenaire sexuel est en même temps ce qui en évite l'altérité (c'est-à-dire le fait qu'elle soit d'une tout autre logique), ce qui conduira Lacan à la conclusion de l'impossibilité d'un rapport de jouissance à l'Autre qui ne comporterait pas, par un biais ou par un autre, un trait de perversion : c'est ce qui est écrit⁹ « L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l'être parlant. » Finalement, le rapport sexuel, qui est impossible, ne se réalise que sous une forme nécessairement substitutive, approximative, c'est-à-dire fantasmatique. Tout fantasme implique le fait que vous occupez plusieurs places, tout comme dans le rêve, et implique qu'il y ait un sujet et un objet. Le désir est toujours corrélé à un fantasme qui le soutient, qui le cause. La femme qui est choisie ne répond pas à une condition universelle, mais à une condition singulière contingente, et c'est à ce titre que la femme en tant que partenaire sexuel se présente comme le symptôme de l'homme, écrit sinthome, au sens où le sinthome est l'enveloppe d'un noyau de satisfaction pulsionnelle¹⁰.

J'en viens donc aux formules de la sexuation, pour lesquelles il nous faut en passer par les propositions d'Aristote :

Aristote, philosophe Grec né en Macédoine à Stagire en 384-322 av J.-C., fut le précepteur d'Alexandre le Grand. Il fonda une école nouvelle qui prendra le nom de Lycée. Son système philosophique repose sur une conception de l'univers qui va vers une vérité absolue, celle de l'universel. Il fut le génie le plus vaste de l'Antiquité, il a embrassé toutes les sciences connues de son temps. En Logique, il passe en revue toutes les formes du raisonnement déductif, il en donne un code complet dans un discours rigoureux et invente la logique formelle dont va se servir le D^r Lacan (du côté homme de ses formules). Au sens général, la logique est la science qui a pour objet les jugements par lesquels on distingue le vrai du faux. On a regroupé sous le titre d'*Organon* les œuvres de logique (*Organon*, ainsi nommé parce que la logique est l'organe ou

7. Séminaire IV, *La Relation d'objet*, p.150; Le Séminaire X, p. 122; l'entretien de J.-A. Miller.

9. Séminaire XX, p. 68.

8. Séminaire XX, p. 13.

10. Quarto n° 77, cours de J.-A. Miller, 96-97 p. 6-33.

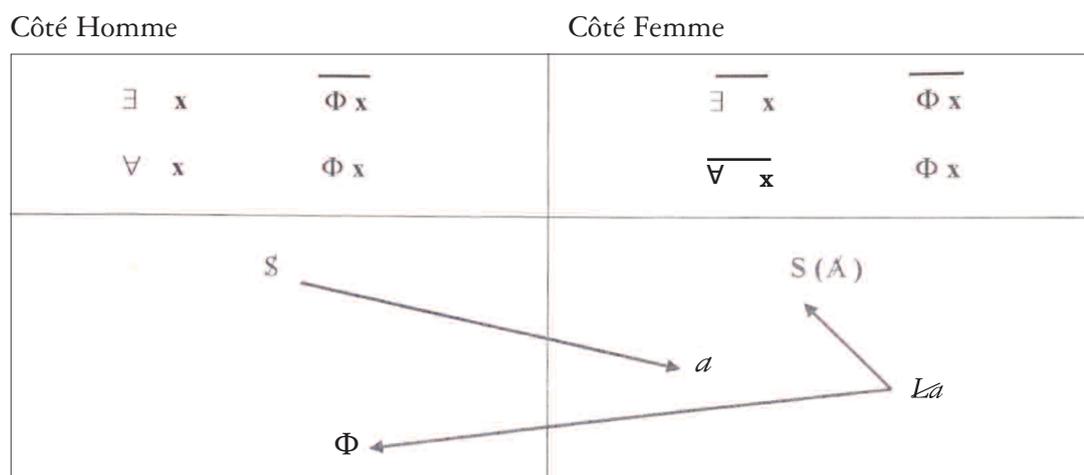
l'instrument de toute science), dont « De l'Interprétation », tome I du Chapitre VII, dans lequel Aristote distingue 4 propositions ¹¹:

- La proposition universelle affirmative: Tout homme est juste
- La proposition universelle négative: Tout homme est non-juste
- La proposition particulière affirmative: Il existe au moins un homme juste
- La proposition particulière négative: Pas- tout homme est juste

L'intérêt de reconstruire les formules de la sexuation à partir du texte d'Aristote est de montrer que le Pas-tout n'apparaît qu'à l'étage des propositions particulières. Quand J. Lacan, se servant de cette logique pour écrire les formules de la sexuations, va dire que La femme n'est pas-toute satisfaite par la fonction phallique, c'est le rapport de la femme à l'Universel et de son existence qu'il interroge ¹².

Les formules de la sexuation ¹³

Quanteur de l'Existence: \exists , Quanteur Universel: \forall , Fonction phallique: Φ , L'argument: x , la négation: $\bar{}$



Quatre formules :

Côté Homme :

1- Proposition universelle affirmative: « Tout homme est juste » (Aristote).

$\forall x \Phi(x)$: Tout x satisfait à la fonction phallique Φ de x .

Dire que Tout x satisfait à la fonction phallique ne nous dit pas si ce Tout existe. Pour démontrer l'Existence de ce Tout x , Lacan va se servir de la :

11. Aristote, *Organon*, « De l'Interprétation », Librairie philosophique, p. 77.

12. P. Naveau, Collège du Champ freudien.

13. Le séminaire, Livre XX, *op. cit.*, p. 73.

2- Proposition particulière négative : « Il existe au moins un homme qui n'est pas juste » (Aristote)

$\exists x \overline{\Phi(x)}$: Il existe au moins un x qui ne satisfait pas à la fonction phallique $\Phi(x)$

La Proposition universelle affirmative s'oppose à la proposition particulière négative et en même temps elles sont liées. Une universelle affirmative ne peut avoir de valeur d'existence que s'il y a au moins un terme qui lui échappe. Elle doit contenir une existence qui la nie car pour fonder un tout, il faut qu'il y ait un extérieur à ce tout, qui lui permette de se refermer. C'est donc la proposition particulière négative $\exists x \overline{\Phi(x)}$, celle de l'exception qui fonde la règle. Pour l'homme, la castration est constitutive de son être, ce qui ne peut être opérant du côté de la femme pour qui la castration est un fait accompli. Elle n'est pas castrable, elle est « privée ». C'est la fonction propositionnelle $\Phi(x)$ qui fait que l'on se range côté homme et côté Femme. Pour Lacan, la différence des sexes n'exclut pas qu'un représentant de la partie mâle s'inscrive du côté « Femme » des formules de la sexuation.

Côté femme

3- Proposition Particulière Affirmative : Pas tout Homme est juste (Aristote)

$\overline{\forall x \Phi(x)}$: Pas tout x satisfait à la fonction phallique $\Phi(x)$.

C'est le rapport de la Femme à l'universel que Lacan interroge. Dès lors qu'il n'y a pas de Tout x universel, il n'y a pas rencontre avec l'exception constitutive d'un tout dont elle serait partie. Ce qui donne la 4^e Proposition :

4- Proposition Universelle négative : Il n'existe pas d'homme pas juste

$\overline{\exists x \overline{\Phi(x)}}$: Il n'existe pas d'x tel qu'il ne satisfasse pas à la fonction phallique.

Dans la logique mathématique, on n'a pas le droit d'écrire une telle formule, car on ne peut pas nier l'existence de l'universel, mais Lacan prend ce droit, comme il l'écrit dans « L'Étourdit » « ça ne se fait pas » (p. 22). C'est là, pourrait-on dire, la révolution lacanienne d'envisager la question du féminin non plus seulement à partir de la castration, puisque la castration est un fait accompli, mais à partir de la jouissance supplémentaire.

Tant que l'on prend, comme Freud, la question du féminin à partir du désir conditionné par la demande, donc par l'appareil symbolique du langage, quelque chose du féminin échappe. Pour établir cette autre approche du féminin, au-delà de la logique du désir, Lacan va donc mettre en cause l'universel du féminin, un discours qui vaudrait pour toutes les femmes. Ce qu'il avait prononcé à Rome dans les années 70 et qui a fait scandale, c'est cette formule : « *La* femme n'existe pas » en barrant – l'article défini « la ». Cela ne veut évidemment pas dire qu'une femme n'existe pas. L'abord de la sexualité telle que Lacan la propose dans le Séminaire *Encore*, implique donc deux types de fonctionnement, nous l'avons vu : un fonctionnement qui est fondé sur une logique de l'universel « tous les hommes sont mortels » « toutes les femmes sont belles » etc. – c'est le fonctionnement phallique par excellence : ça fait des ensembles qui ne fonctionnent qu'à partir de l'exception, l'exception paternelle (l'au moins un qui ne serait pas castré tel que Freud l'avait mis en évidence avec le Père de la horde primitive qui n'est pas soumis à l'interdit de l'inceste). Et à partir de cette exception mythique, tous les autres sont soumis à la loi qui est la loi du langage, et forment l'ensemble des parlêtres (ceux qui n'ont d'être que du langage). Dès

que le féminin est énoncé dans ce registre, il fonctionne en fonction de la castration et il est énoncé d'une manière phallique (ex. : « Toutes des putes sauf ma mère ! », discours éminemment phallique). Et Lacan met en évidence qu'il existe un autre registre qui répond à une autre logique : celle du Pas-tout organisé par le signifiant phallique.

Quand on parle de deux positions, masculine et féminine, qui se répartissent par rapport à ce signifiant d'une manière différente, sur le versant de l'avoir ou ne pas l'avoir (le phallus) ou de l'être ou ne pas l'être, on a deux positions symétriques. Ce que Lacan va dégager, c'est une perspective totalement asymétrique. La sexualité féminine est définie, à ce moment-là, non pas comme complémentaire, mais comme « supplémentaire ». Il n'y a pas d'accès direct au féminin, puisque c'est supplémentaire (sauf à envisager, peut-être, dans la perspective de la psychose, ce que Lacan a proposé comme « le pousse à la femme »). Lacan propose de penser le féminin au-delà du fonctionnement phallique général, pour tous les êtres parlants, lié au fait que la sexualité humaine ne peut s'exprimer que dans le registre du langage. Il envisage qu'il y a un pan de la sexualité qui ne relève pas totalement de cette logique masculine, fondée sur le fantasme et sur « le rêve ». C'est alors une logique différente de la logique aristotélicienne qui est celle de l'universel, celle de la jouissance sexuelle classique qui est la jouissance impliquant l'organe.

La logique du féminin, celle du « pas-tout », est une logique au-delà du sens sexuel, qui implique une coupure à l'intérieur même des sujets se situant du côté féminin. Une coupure, par exemple, entre femme d'un côté et mère de l'autre, la mère fonctionnant du côté masculin, c'est-à-dire dans le système symbolique tel qu'il est organisé dans les structures de la parenté et répondant comme tel à un fonctionnement phallique. Il s'agit là d'envisager qu'une femme ne soit pas-toute mère et que ce qui n'est pas de l'ordre du maternel répond à une autre logique. L'exemple que propose Lacan pour évoquer ce qu'il appelle la « vraie femme » et cette jouissance supplémentaire, c'est la figure de Médée. La jouissance supplémentaire, qui n'exclut pas une jouissance sexuelle de type fantasmatique (côté homme), n'est cependant pas articulée au fantasme.

Vous connaissez l'histoire de Médée dans la mythologie grecque¹⁴.

Médée est une magicienne célèbre. Par amour pour Jason, qui veut conquérir la toison d'or, elle trahit son père, tuera son frère et sèmera ses restes dans la mer afin de retarder ceux de son peuple qui les poursuivent. Arrivé en Grèce, Jason découvre que son oncle Pélias a tué ses parents, Médée va encore user de magie pour éliminer Pélias. Jason et Médée s'enfuient à Corinthe où ils ont deux fils. « Il n'y a pas de limites, signale Lacan dans *Télévision*¹⁵, aux concessions que chacune fait pour un homme : de son corps, de son âme, de son bien » – d'où « les ravages qu'un homme peut causer à une femme ».

Dès le début de la pièce, Euripide présente Médée comme une épouse et une mère parfaite : « Elle s'efforce de consentir à tout ce que désire Jason. » Le miracle de l'amour avait fait de cette sorcière une épouse et une mère aimante et dévouée. C'est donc l'amour pour un homme qui est venu faire limite à cette inhumanité qui la caractérisait jusque-là. Mais cet amour pour lequel elle a sacrifié tout lien – familial, fraternel, origine, pays, culture – cet amour a un corrélat : qu'en retour de ses sacrifices, il ne peut pas manquer à sa parole : la promesse de mariage et de fidélité¹⁶.

« Médée à Jason – Lorsque tu seras revenu sain et sauf à ta demeure, souviens-toi de Médée comme elle se souviendra de toi à jamais.

Jason répondit avec passion – De jour et de nuit, toujours je me souviendrai de toi. Et si jamais tu viens en Grèce, tu seras vénérée pour tout ce que tu as fait pour nous et la mort seule pourra nous séparer. »

14. À lire absolument : Edith Hamilton, *Médée d'Euripide, et La Mythologie*, Marabout, Christa Wolf, *La toison d'Or, Médée*, Fayard, Organon et Aristote, *De l'Interprétation*, Librairie philosophique, p. 77.

15. *Op. cit.*, p. 63-64.

16. Edith Hamilton, « Lecture de la Toison d'or », *La Mythologie*, Marabout, p. 149.

Dans cette perspective, Médée est inscrite dans le registre symbolique, celui des lois humaines qui sont les lois du père et de la transmission. On est là dans une logique phallique. Cette parole donnée semblait être « la seule amarre qui la maintenait au quai de l'humanité »¹⁷. Quand Jason rompt la parole donnée pour épouser la fille de Créon afin de devenir Roi de Corinthe, le lien d'amour se rompt, « c'est l'amour outragé » écrira Jacques-Alain Miller, un amour trahit qui va entraîner Médée vers l'acte le plus extrême, et c'est la sorcière qui réapparaît. Elle tuera sa rivale en lui envoyant une robe empoisonnée et elle va égorger ses deux fils. L'amour maternel n'a pas fait le poids face à la jouissance de sa vengeance. L'être femme prend le dessus sur la mère et face à cet acte absolu, elle sort du registre de toute signification humaine, hors de tout langage. On ne peut rien en dire, parce qu'on se trouve dans une région sans marque signifiante, au-delà des frontières, au-delà de toute limite. On pourrait dire qu'elle s'arrache à l'ordre symbolique. C'est dans ce sacrifice de ce qu'elle a de plus précieux que Lacan situe ce qu'il appelle « une vraie femme ». Ce qu'elle sacrifie et qui va ébranler la logique phallique ce sont ses enfants : objets phalliques qui la faisaient mère. Médée ne veut pas être une mère. Elle veut être une femme, une femme amoureuse déçue qui se venge, et l'on perçoit là un fonctionnement qui dissocie une logique universelle qui inscrit Médée dans les lois humaines et une logique d'un tout autre ordre : cette logique de l'amour/haine qui vient au premier plan et qui fait consister une autre satisfaction. Le point où Médée veut atteindre Jason, c'est dans sa capacité à fonder une famille avec une autre femme, fonder une famille et donner son nom. Ce nom est ce qui pourrait lui succéder et le représenter dans l'avenir, le rendre existant dans la filiation. Elle tue ses propres enfants et refuse à Jason leurs corps pour les enterrer, c'est-à-dire pour mettre un nom sur la tombe.

Médée n'est pas l'exemple-clé que Lacan donne de la jouissance féminine comme figure du « pas-tout ». On peut cependant relever cette opposition entre l'idée d'une jouissance féminine du côté de la haine, qui est toujours associée à l'amour comme passion fondamentale de l'être, et une définition de la femme par la mère. C'est dans *Télévision* que Lacan dit : « Pour l'inconscient, la femme n'entre en jeu que *quoad matrem* », c'est-à-dire comme mère. C'est du côté de l'amour des mystiques que Lacan va articuler cette jouissance supplémentaire, qui se manifeste plus par l'écriture que par la parole. Ces textes témoignent d'un certain rapport d'amour à l'Autre, qui est la figure de Dieu. C'est un lien entre une nouvelle forme d'amour ou de haine et la jouissance supplémentaire féminine, sans fantasme. Ils écrivent à partir de la logique de l'amour. Un amour qui s'adresse à l'Autre mais non pas à partir de la logique de l'objet. Lacan met en rapport de manière très étroite la jouissance féminine et la lettre, ce qui est une manière de ne pas assimiler jouissance féminine et perversion. Ce qui soutient la différence, c'est l'incidence du partenaire sexuel et de son corps. Dans le cas de la perversion, il s'agit d'un objet prélevé sur le corps, alors que dans la perspective mystique, c'est le corps infini de Dieu dont il est question. Ce n'est pas la même chose de manger une hostie et... de manger un morceau du cadavre de l'ami, comme dans le film de Fellini *Satyricon* ; dans ce cas, on est du côté de la perversion, dans l'autre on est du côté de l'eucharistie.

Pour terminer, Que peut-on dire encore de la jouissance féminine par rapport à celle des hommes ? Il me semble que c'est la différence qui porte sur la notion de limite. Du côté masculin nous avons le : « Tous soumis à la fonction castration » qui correspond à la formule « pour tout homme : la castration », qui ne se soutient que par la limite qu'impose l'exception paternelle : le au-moins un (cet extérieur à l'ensemble qui délimite cet ensemble même). Alors que du côté féminin, on ne peut pas la situer dans un ensemble qui se déduirait d'une exception. Ce qui produit une tendance à imaginer, dans la littérature notamment, ce côté déchaîné qui ne demande qu'à se manifester dans certaines circonstances. C'est une par une que la femme incarne

17. G. Lemoine *Lettre mensuelle* de l'École de la Cause freudienne, n° 122.

cette exception. Les femmes sont-elles pour autant exceptionnelles ? Non bien sûr, d'une manière sociologique, elles sont tout à fait ordinaires, elles sont mariées, divorcées, ont des enfants, travaillent ou étudient, mais à partir du moment où elles sont des femmes en analyse, alors elles sont tout à fait extra-ordinaires, et c'est le cas de tout sujet en analyse qui se conforme à la règle du tout dire, tout ce qui vient à l'esprit. Alors apparaît très rapidement un monde singulier : l'analyse amène un franchissement au-delà de la logique paternelle, celle des coordonnées œdipiennes. Ce dépassement a des effets subjectifs très puissants et conduit le sujet en un territoire qui n'est pas réglé tout à fait entièrement par la logique œdipienne de la castration. Peut-on dire pour autant que ces effets sont toujours d'une jouissance féminine ? Je ne le crois pas. Mais certains témoignages de passe de femmes et d'hommes, biologiquement parlant, laissent entendre cette position en fin d'analyse, au-delà du fantasme, au-delà de toute identification. C'est un autre parcours que celui des mystiques, qui témoignent dans leurs écrits d'une modification, d'une autre forme d'amour.

On ne saurait mieux dire...

Romain Gary n'aura cessé toute sa vie de préserver le rêve, la part d'imaginaire, et d'en jouer, pour se préserver du réel sans loi. Alors qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre, dans un entretien radiophonique accordé à l'écrivain et éditeur Roger Grenier¹, dont la transcription vient de paraître sous le titre *Le sens de ma vie*² Romain Gary confie par ces paroles qui prennent après coup tout leur relief, ce qui pour lui a été essentiel, ce qui a été à la fois le sens et l'orientation de sa vie d'homme, tout ce vers quoi il tendait et qui le soutenait constamment, ce qu'il défendait, et qui lui a permis de tenir face aux démons du passé, de la guerre, et de ses drames personnels pour mener à bien son œuvre d'écriture.

«La seule chose qui m'intéresse, c'est la femme, je ne dis pas les femmes, attention, je dis la femme, la féminité, le grand motif, la grande joie de ma vie a été l'amour rendu pour les femmes et pour la femme.»³

On peut lui faire crédit qu'il vient là dire une part essentielle de sa vérité, son «grand motif», belle expression pour dire ce qui a fait symptôme pour lui.

Rêve d'une mère :

Il clame son amour du Un, de ce «témoin intérieur»⁴ qui le fonde. Ce fut l'amour d'une mère : «Je puis donc simplement dire que mon rapport avec les femmes a été d'abord un respect et une adoration pour ma mère, qui s'est sacrifiée pour moi»⁵ «Ma mère était assez légendaire», disait-il avec son humour inimitable, «parce qu'elle savait fabriquer des légendes». En effet depuis l'enfance, pour faire face à la misère noire de leur condition, elle imagine pour lui un avenir grandiose auquel elle croit dur comme fer, allant jusqu'à invectiver ceux qui ne voient pas en lui ce qu'il sera. Il la rendra célèbre dans *La promesse de l'aube*. Elle décrète qu'il sera un héros, général, ambassadeur de France, grand écrivain français, ce qu'il deviendra plus tard, réalisant le rêve maternel. Il aura donc été d'abord, le rêve d'une mère : marqué par ce «tu seras» où le rêve tient lieu de réalité et le protège de l'horreur du réel. On pense au magnifique film *La vie est belle*⁶ où l'enfant est protégé du réel des camps de concentration et de la barbarie nazie par la fiction tissée par le père.

La mère ne saura jamais rien de la réussite de son fils, elle meurt avant la fin de la guerre, sans l'avoir revu. Il n'aura de cesse de rendre hommage à l'amour d'une mère, balayant toutes les «œdipiades» psychanalytiques, selon son expression, «quand il y a amour, chez une mère, tout le reste ça ne compte pas»⁷. S'il y a mère castratrice, pour lui il n'y a pas d'amour. En cela il réhabilite résolument l'amour s'il existe, dans sa fonction de préservation du vivant, du pas-tout, du côté maternel.

Jacques Alain Miller dit également que l'amour dans sa version lacanienne peut être une voie pour n'être pas-toute mère et donc pour être pas-toute : «Rien n'interdit que la maternité soit pour une femme la voie où se réalise l'assomption de sa castration [...] La mère n'est pas seulement celle qui a. Elle a à être [...] celle qui n'a pas, celle qui donne ce qu'elle n'a pas et qui est son amour. La mère en tant qu'autre de l'amour, n'est là qu'au prix de son manque assumé, reconnu.»⁸

¹ GRENIER Roger, écrivain et éditeur, régent du Collège de Pataphysique, mémoire vive des éditions Gallimard, ami de Camus et de bien d'autres, a longuement côtoyé Romain Gary. À l'occasion du centenaire de la naissance de Gary, il nous offre ses souvenirs de l'homme et sa lecture de l'œuvre. Il était aussi son voisin rue du bac et le croisait tous les matins, lui parce qu'il sortait son chien et Romain Gary parce qu'il était insomniaque.

² GARY Romain, *Le Sens de ma vie*, préface de Roger Grenier, Paris, Gallimard, paru le 20 mai 2014.

³ *Ibid.*, p. 98.

⁴ GARY Romain, *La nuit sera calme*, Paris, Folio, 1974, p. 22.

⁵ GARY Romain, *Le sens de ma vie*, Paris, p. 99.

⁶ *La vie est belle* (La vita è bella) est une comédie dramatique italienne écrite et réalisée par Roberto Benigni sortie en décembre 1997 en Italie.

⁷ GARY Romain, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 15.

⁸ MILLER Jacques-Alain, *Donc*.

La Féminité

Gary lie cet amour de la mère et pour la mère à celui qu'il aura pour les femmes, et pour la féminité qu'elles incarnent. Cette féminité apparaît dans son œuvre comme manque, comme trou. Sans cela il n'y a pas d'homme. L'amour fait l'homme et non pas l'inverse. En ce sens les femmes sont élevées au statut d'hommes, d'égaux de l'homme, et les rapports de fraternité, de respect, de dialogue dans le couple sont requis.

« La seule chose que j'ai vu dans ma mère, c'est l'amour. Ça faisait passer tout le reste. J'ai été formé par un regard d'amour d'une femme. J'ai donc aimé les femmes... C'est une affaire entendue : j'ai cherché la féminité toute ma vie. Et sans ça, il n'y a pas d'homme. »⁹ « J'ai toujours fait mon possible pour développer cette part de féminité que tout homme possède en lui, s'il est capable d'aimer. »¹⁰ L'homme, au fond l'être humain, n'atteint sa dignité d'homme que lorsqu'il fait place à la part féminine en lui.

Sans cela, il n'y aurait jamais eu et il n'y a pas selon lui de civilisation. « Un homme qui n'a pas en lui une part de féminité – ne serait-ce que comme un état de manque –, c'est une demi-portion. La première chose qui vient à l'esprit lorsqu'on dit "civilisation", c'est une certaine douceur, une certaine tendresse maternelle. »¹¹ Il élabore ainsi « une mystique de la féminité », comme il le dit lui-même, qui concerne tout aussi bien les hommes et plus particulièrement des hommes d'exception.

Pour lui « le premier homme a avoir parlé d'une voix féminine, c'est Jésus Christ. La tendresse, les valeurs de tendresse, de compassion, d'amour sont des valeurs féminines »¹²

Dans cette série il donnera une place de choix au Général De Gaulle. Il balaie d'un revers de main, toutes les interprétations psychologisantes simplistes qui voudraient voir dans la figure du général De Gaulle, l'image héroïque du père qu'il n'avait jamais eu. « Je n'ai jamais "choisi" De Gaulle. Il s'est choisi lui-même, il était arrivé en Angleterre quelques jours avant moi, c'est tout ! »¹³ humorise-t-il. C'est une rencontre fondamentale. Il reconnaît avoir eu pour lui « une admiration sans bornes », mais toujours à cause de cette face de féminité. « C'était pour moi la faiblesse qui dit "non" à la force, c'était l'homme tout seul dans sa faiblesse absolue, à Londres, disant "non" aux plus grandes puissances du monde, "non" à l'écrasement, "non" à la capitulation. C'était pour moi la situation même de l'homme, la condition même de l'homme, et ce refus de capituler, c'est à peu près la seule dignité à laquelle nous pouvons prétendre. »¹⁴

Sa mère, le Christ, le général De Gaulle, voilà la série de ceux qui incarnent haut les valeurs féminines ! Sur ce trait d'exception qui lui fait mettre en série sa mère et le général, il ira jusqu'à dire, évoquant l'amour de la France transmis par sa mère alors qu'ils étaient au fin fond de la Pologne, « c'était véritablement l'image de la France telle que ma mère me l'avait communiquée. D'ailleurs, d'une certaine façon, je peux dire que ma mère était le premier général de Gaulle que j'ai rencontré »¹⁵ !!!

Son admiration profonde pour le général n'ira pas jusqu'à le suivre lorsque celui-ci après la guerre lui proposera un poste particulièrement honorifique de conseiller diplomatique auprès de lui, il en sera malade pendant plusieurs jours mais il décline et répond : « Mon Général, je veux écrire »¹⁶.

⁹ GARY Romain, *La nuit sera calme*, p. 14.

¹⁰ *Ibid*, p. 16.

¹¹ *Ibid*, p. 16.

¹² GARY Romain, *Le sens de ma vie*, Gallimard, Paris, 2014, p. 99.

¹³ GARY Romain, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 1-7.

¹⁴ *Ibid*, p. 17.

¹⁵ GARY Romain, *Le sens de ma vie*, Gallimard, Paris, 2014, p. 47.

¹⁶ GARY Romain, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 264.

Il reconnaîtra ensuite qu'il avait dit « non », par loyauté, car il n'aurait pu sacrifier sa nature, son amour de la vie, sa liberté, faire ce qu'il voulait de sa vie privée, pour honorer un contrat, et entrer dans l'exigence d'un autre dont il connaissait les valeurs et l'engagement éthique. Il conclura au final qu'il avait « toujours préféré les femmes à de Gaulle, c'est tout ». ¹⁷

Les femmes

Concernant « les femmes », tous les biographes s'accordent sur son comportement Donjuanesque, sa première femme Lesley Blanch, qui elle même vivait très librement, parlait avec esprit de son « tic nerveux sous la ceinture » ¹⁸ !!

Romain Gary cependant, même si lui-même évoque souvent les femmes, se refuse à les englober dans un « tout », il dit souvent pour l'opposer à sa mystique de la féminité « je ne dis pas les femmes », il se défend d'avoir été un séducteur alors qu'il a pu enchaîner les « conquêtes », terme qu'il réfuterait. « Je fus le contraire d'un séducteur malgré tout ce qu'on a pu raconter sur ce sujet. C'est une image complètement bidon, et je dirai même que je suis organiquement et psychologiquement incapable de séduire une femme. Cela ne se passe pas comme ça, c'est un échange, ce n'est pas une prise de possession par je ne sais quel numéro artistique de je ne sais quel ordre, ce qui m'a inspiré donc dans tous mes livres, dans tout ce que j'ai écrit à partir de l'image de ma mère, c'est la féminité, la passion que j'ai pour la féminité. » Et plus loin : « Je trouve que ce que j'ai fait de plus valable dans ma vie, c'est d'introduire dans tous mes livres, dans tout ce que j'ai écrit, cette passion de la féminité soit dans son incarnation charnelle et affective de la femme, soit dans son incarnation philosophique de l'éloge et de la défense de la faiblesse, car les droits de l'homme ce n'est pas autre chose que la défense du droit à la faiblesse ». Ce sera d'ailleurs la seule opinion politique (Les Droits de L'homme) qu'il revendiquera et à laquelle il se tiendra toute sa vie.

Son rapport particulier aux prostituées dans son œuvre mais aussi dans sa vie fera polémique. Ce sera la plus vive critique que lui adressera Nancy Huston qui a écrit un livre sur lui ¹⁹ : « Gary est incapable de penser la prostitution en termes d'oppression et d'inégalité parce qu'il a besoin d'elle. »

Romain Gary lui, défendra en terme générique la prostituée imprégnée de cette mystique de la féminité. Qui a oublié Madame Rosa, la vieille juive au cœur d'or de *La vie devant soi*, gardienne du temple de la vie, à la tendresse intacte qui lui vaudra le 2eme Goncourt sous le pseudonyme d'Émile Ajar.

Une femme de sa vie

Tout le monde connaît ou ne connaît pas Romain Gary, à la fois Un et multiple, mais on connaît au moins une des femmes de sa vie, l'actrice américaine Jean Seberg icône hollywoodienne, à la beauté mythique, avec qui il est resté marié 9 ans.

« Lorsqu'on a aimée une femme de tous ses yeux, de tous ses matins, de toutes les forêts, champs, sources, oiseaux, on sait qu'on ne l'a pas aimé assez et que le monde est un recommencement de tout ce qu'il vous reste à faire » écrit-il dans *Clair de femme*. La femme aimée est une femme « pays », « refuge », « sa chevelure était pour moi, un lieu plus secret, plus sûr que les cachettes de mon enfance », Nous sommes loin de « cette chose pesante et encombrante !

¹⁷ *Ibid*, p. 268.

¹⁸ BLANCH Lesley, *Romain, un regard particulier*, Actes Sud, 1998, p. 55.

¹⁹ HUSTON Nancy, *Tombeau de Romain Gary*, Actes sud, 1995.

Tant d'habits, tant de cheveux, quoi faire avec ? » dont se moque Ysé parodiant Mesa dans *Partage de midi*. Elle est ici dans *Clair de femme* « plus forte que tous les néants, et raison d'être qui s'étendait même à tout ce qui n'était pas elle ».

L'amour réciproque réalise pour Gary « la seule unité concevable » qui permet d'échapper à la solitude « qui n'est pas de vivre seul mais d'aimer seul » écrit-il dans *Les couleurs du ciel*, la dimension unitaire qui au delà de la sexualité transcende toutes les finitudes. Dans *Les cerfs volants*, Ludo en témoigne : « Toutes ces vanités disparaissent lorsque je compris que j'aimais Lila d'une manière qui ne pouvait s'accommoder d'aucune limite, ni donc de sexualité, et qu'il y avait une dimension du couple qui ne cesse de grandir, alors que le reste ne fait que s'amenuiser. »

Le couple est cette « notion essentielle, fondamentale, rudimentaire » qui ne peut se comprendre sur un plan purement affectif où « chacun est l'autre », en terme « d'indépendance », « c'est un homme qui vit une femme, une femme qui vit un homme en dehors de toute notion sexiste, séparatiste, c'est une autre dimension, un autre sexe. [...] C'est une valeur d'échanges : il y a deux « donneurs ». »²⁰

Pour lui, les combats pour l'indépendance, l'émancipation qui relèvent des phénomènes de société, ne se posent absolument pas dans le couple, au contraire, un rien provocateur, il déclare : « Je ne vois pas de valeur humaine plus précieuse que "la dépendance" homme – femme. La liberté, c'est l'autre. »²¹

Cela ne l'empêche pas de faire par ailleurs l'aveu de ses échecs. Se sachant au soir de sa vie, tout en affirmant son goût pour le merveilleux, il reconnaît pourtant que sa vie même lui a échappé : « On vit moins une vie qu'on est vécu par elle. J'ai l'impression d'avoir été vécu par ma vie, d'avoir été objet d'une vie plutôt que de l'avoir choisie »²² Quant au couple, ce couple qui était sa référence personnelle en tant que philosophie de l'existence, il reconnaît son ratage personnel, tout en continuant à en défendre la valeur : « Je reconnais que j'ai raté ma vie sur ce point, mais si un homme rate sa vie, cela ne veut rien dire contre la valeur pour laquelle il a essayé de vivre. »²³

De même dans *La nuit sera calme*, abordant le manque d'amour il déplore « l'absence d'amour ça prend beaucoup de place »,²⁴ et comme on ne peut se passer d'amour, on peut toujours écrire « je vis des histoires d'amour que j'écris. Je vais chercher ça chez les autres, je vis l'amour des autres... »²⁵

En septembre 1979, Jean Seberg, sera retrouvée plusieurs jours après sa disparition, morte d'une overdose de médicament et d'alcool, dans sa voiture. Romain Gary défendra son honneur autant qu'il le pourra. Cet évènement tragique l'affectera plus que ce qu'il acceptera d'en dire. À partir de ce moment, il corrigera mais il n'écrira plus. Il préparera minutieusement son départ, réglant tous les détails matériels, avant de mettre fin à ses jours, un an après, le 2 décembre 1980. [...]

La part de rêve

Sans l'imagination, sans le rêve, l'homme, l'humanité n'a aucune chance. Il n'y a pas d'homme sans la part de poésie, sans la part imaginaire, sans « la part Rimbaud », sinon « c'est le règne du zéro ». Or, s'il est une part humaine qui ne peut se passer d'imaginaire, c'est bien le

²⁰ *Ibid*, p. 13-15.

²¹ Interview publiée dans le Figaro littéraire, 12-13 février 1977, p. 13-15.

²² GARY Romain, *le sens de ma vie*, Gallimard, Paris, p. 94.

²³ *Ibid*, p. 100.

²⁴ GARY Romain, *La nuit sera calme*, p. 310.

²⁵ *Ibid*, p. 272.

domaine de l'amour. « Tu ne peux pas aimer une femme, un homme, sans les avoir d'abord inventés, tu ne peux pas aimer l'autre sans l'avoir d'abord inventé, imaginé »²⁶

Il défend une mythologie de l'homme et des valeurs: « l'homme sans mythologie de l'homme, c'est de la barbaque. Tu ne peux pas démythifier l'homme sans arriver au néant, et le néant est toujours fasciste, parce qu'étant donné le néant, il n'y a plus aucune façon de se gêner. Les civilisations ont toujours été une tentative poétique, que ce soit religion ou fraternité pour inventer un mythe de l'homme, une mythologie des valeurs [...] Ce n'est ni de l'idéalisme, ni du romantisme: c'est une vérité immédiatement apparente dans toute l'histoire des civilisations. Quand une femme invente un homme avec amour, quand les hommes inventent l'humanité avec amour, cela fait aussi bien un couple qu'une civilisation. »²⁷

Le travail d'écriture, un rêve d'ailleurs

Au fond ce qui aura le plus compté, parce que cela réconciliait en lui, cet amour de la féminité et la féminité en lui, ce qui n'existe pas et ce qui s'écrit du rapport s'il existait, comme il le dit lui-même c'est le travail d'écriture, qui lui permettait d'échapper à son sentiment d'inexistence, de fuite infinie de son identité. Il dira: « La vérité, quelle vérité? La vérité est peut-être que je n'existe pas. Ce qui existe, ce qui commencera à exister peut-être un jour, si j'ai de la chance, ce sont mes livres, quelques romans, une œuvre si j'ose employer ce mot, tout le reste c'est de la littérature. »

Il y est parvenu au delà de toutes ses espérances, puisque sa vie même était marquée par ce saut temporel, par cette inscription première de sa vie dans la postérité avant même d'être vécue, par un rêve d'ailleurs.

Alors « La femme »? Un rêve nécessaire de l'homme... « C'est un rêve parce qu'il ne peut pas faire mieux », nous dit Lacan²⁸. Romain Gary y aura excellé: « Le rêve c'est sacré pour moi »²⁹, disait-il.

De ce rêve Romain Gary nous a laissé une œuvre magnifique où il a poussé très loin les limites du « mieux » dire, il « s'est exprimé entièrement », « car on ne saurait mieux dire »...

C'est par ses mots qu'il tire sa révérence. Mission accomplie, rien à rajouter. Repos bien mérité.

Nous n'en dirons pas plus... Reste tous ces bouquins alignés qui occupent toute une rangée de bibliothèque, ce qui était pour lui la signature de l'œuvre réalisée, pour notre plus grand bonheur.

²⁶ *Ibid*, p. 270.

²⁷ *Ibid*, p. 271.

²⁸ LACAN Jacques, Conférence de Genève.

²⁹ *Ibid*, p. 232.

Hystérie, féminité et pluralité des jouissances : Les avatars du corps au féminin

L'hystérique refuse d'être une femme. Elle évite la castration par le refus du corps. Comment, en effet, accommoder au désir de l'Autre une jouissance qui réside dans le fait d'être privée ? En réalité, précise Lacan, elle promeut le point à l'infini de la jouissance comme absolue, et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre. Ne pouvant se contenter de l'appareil du fantasme, elle s'efforce de faire exister un Père tout puissant qui est celui de l'exception. Cela n'est pas sans rapport avec la jouissance dite féminine.

Le dernier Lacan promeut l'hystérique au rang de logicienne. Il juge essentiel de rendre l'hystérique à sa fonction structuraliste, car elle propose à qui sait la lire une perspective inédite sur la fonction de l'exception et la pluralité des jouissances. L'hystérique vient incarner toutes les impasses auxquelles se heurte une femme : parce que son exigence est de rencontrer un homme qui lui délivrerait son être féminin, elle se heurte à une impasse structurale. Se révèle alors ce qui, de la jouissance, ne peut s'appareiller ni au désir ni au signifiant, mais seulement à la lettre. À chaque Une alors d'inventer sa solution pour supporter le réel qui lui échoit.

L'hystérique est-elle une figure du désir, comme le pensait Freud qui, de l'écouter, avait inventé la cure psychanalytique et découvert le transfert ? Loin de méconnaître son attachement au symptôme, il le référerait au masochisme primordial sous le nom de « réaction thérapeutique négative ». Lacan reprend l'invention freudienne au point où, dit-il, Freud nous abandonne, c'est-à-dire aux abords de la jouissance féminine.

Lacan, donc, en fait une figure de la jouissance. L'hystérique ne se satisfait pas de désirer parce qu'elle veut jouir : voilà ce que cache la fameuse « insatisfaction hystérique ». C'est au nom de la vérité qu'elle prend la parole, mais ce qu'elle vise est la jouissance.

Confrontée à une jouissance qui n'est pas toute localisée hors corps dans la jouissance phallique (et qui peut donc à tout moment faire retour dans le corps), l'hystérique va articuler sa question à partir du désir d'un Autre masculin. C'est par le biais de l'amour, et par le détour de l'identification au père par le symptôme, qu'il lui est possible d'accrocher à l'Autre symbolique une jouissance qui sinon n'appartiendrait qu'au réel.

1. De l'hystérie à la féminité, un changement de perspective

Qu'est-ce qu'une femme pour un homme, c'est-à-dire vue de la place de celui-ci ? Ce que Dora questionne par le biais de son père concerne Madame K., c'est ce qu'il en est de l'abord masculin de la féminité. Et ce qu'elle manifeste par son retrait, voire son refus obstiné, c'est ce qui de la femme échappe à l'homme. C'est ici le fantasme d'une essence intouchée, impossible à atteindre par la jouissance phallique. Elle se met ainsi en position d'être la gardienne de ce mystère, qu'elle entend bien préserver. C'est bien ce qu'une femme perd, et consent à perdre, lorsqu'elle accepte de donner corps à la jouissance phallique, même si ce n'est que semblant.

Si Dora gifle Monsieur K., c'est qu'elle refuse qu'il occupe dans son fantasme cette place de la cause du désir. Consentir à ce que « le fantasme donne toute la réalité du désir, c'est-à-dire de la loi » s'avère impossible pour elle. Dora ne serait pas une hystérique si le fantasme, elle s'en contentait. Elle vise en effet l'Autre absolu, qui ne manque de rien.

Elle viserait ainsi à faire consister, voire exister, la figure d'une jouissance absolue, qui peut à l'occasion se confondre avec celle d'un père mythique, « à l'endroit duquel elle se pose comme voulant être au dernier terme sa jouissance, et c'est parce que cette jouissance ne peut pas être atteinte qu'elle en refuse toute autre ».

Mais ce qui se dévoile au lieu du père, c'est La Femme, qui n'existe pas. Visant l'Autre absolu, elle touche à l'exception qui dit « non » à la fonction phallique, c'est-à-dire « non » à la castration.

Le père mythique, s'il existait, ne serait autre que La Femme toute, ne manquant de rien, et venant masquer cette vérité selon laquelle « le père, dès l'origine, est castré ».

Si l'on admet que l'insatisfaction hystérique a pour ressort l'exigence de jouissance, il apparaît que l'identification au père ne peut se faire que par le symptôme, et qu'elle est identification au réel du père. Là où échoue la transmission phallique apparaît une béance au cœur de la structure, un trou où règne la pulsion de mort, qui voue le sujet à la répétition.

Vérité sœur de jouissance

Une analysante rêve d'un sanatorium où toute sa famille est soignée pour la même maladie : ils toussent et crachent du sang... Elle se demande s'il y a entre les êtres un lien, une parenté autre que celle de la maladie. Qu'est-ce qui peut bien se transmettre, d'une génération à l'autre, dès l'instant que nous sommes des êtres parlants ?

Elle va élaborer une réponse à cette question, à partir du rêve suivant : cela se passe dans une église, elle ne sait s'il s'agit d'un mariage ou d'un enterrement, mais tout le monde pleure. Ses parents et elle sont atteints d'une maladie de peau – eczéma ou herpès ? Très affaibli, son père doit être soutenu pour parvenir jusqu'à l'autel ; c'est elle, en larmes, qui est là pour l'aider à marcher tandis que son médecin, lui, tente de la reconforter. Ce rêve l'amène à mettre en opposition eczéma, comme étant un signifiant maternel, et herpès, qu'elle situe comme trait prélevé sur le père, puisqu'il en avait parfois le visage marqué. Au cours du travail de l'analyse, le signifiant herpès va être élu comme signifiant privilégié. Elle s'aperçoit qu'il peut être scindé en deux : on obtient d'un côté, sur la face phonétisée du signifiant, l'anagramme de père ; de l'autre côté se détache une lettre qui recèle de la jouissance, puisque sa valeur d'image effacée est celle d'une copulation réunissant deux êtres en un seul : la lettre H – qu'elle s'étonne d'ailleurs de retrouver à l'initiale des prénoms de plusieurs hommes, qui ont marqué sa vie amoureuse récente d'une succession d'échecs. Dans sa cure, cette lettre qui s'offre au regard désigne la place d'une jouissance impossible, celle de faire Un avec l'Autre sexe.

Un rêve insiste, qui lui permet de lier sa question à celle de la castration : un légume lui pousse sur la jambe, chou-fleur ou champignon. Plus on coupe, et plus ça repousse... L'angoisse monte avec l'urgence, il faut trancher : « Je ne sais, dit-elle, si je dois me situer dans ma vie du côté homme ou du côté femme. J'aimerais bien être une femme, mais je refuse qu'on me regarde comme telle. C'est moi qui suis fascinée par les femmes, et je les regarde avec un regard d'homme ».

Il y a toujours en elle du coupable, quelque chose qui peut et doit être coupé, ce signifiant la renvoyant aussi bien à culpabilité qu'à coupure : invitation à l'acte analytique qui vise, au travers du signifiant, la jouissance en jeu pour le sujet. C'est la pulsion qui fait virer l'amour à la jouissance, Lacan après Freud nous l'enseigne : « Le sujet se réalise par le manque qu'il produit dans l'Autre, suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme pulsion de mort ».

Division sans remède

L'amour, comme la mort, est une façon de se faire ce qui manque à l'Autre. La position hystérique se spécifie de sa propension à s'identifier au manque de l'Autre. La construction du fantasme permet de cerner la manière particulière qu'a un sujet de se faire le complément de l'Autre, jusqu'au sacrifice. Même si la jouissance s'ordonne autour du phallus comme semblant, le phallus est par excellence ce qui ne répond pas. *Motus*.

« Mon corps est une partition que je ne saurais jamais complètement déchiffrer » : le constat

auquel ce sujet est conduit dans sa cure est celui d'une incomplétude fondamentale. Le pas de réponse de l'Autre révèle cette inconsistance que le fantasme était venu masquer.

Deux pères, deux jouissances. Elle rêve d'un livre ouvert où pourrait enfin – miracle de l'amour – s'inscrire, de la jouissance, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire :

– sur la page de gauche se déroule le film de son roman œdipien : elle doit épouser un homme séduisant, lorsque la publication des bans fait surgir l'impossibilité de réaliser ce désir. Elle a été leurrée, cet homme est déjà marié, et l'union tant espérée ne pourra avoir lieu.

– sur l'autre page mais simultanément, tente de s'inscrire un texte étrange, interminable, qui témoignerait de l'existence d'un être dont seul le nom est lisible. Il se nomme « voit » et connaît, lui, le secret d'une jouissance sans entraves et sans limites.

D'un côté, le père de l'Œdipe apparaît comme un minable séducteur, soulignant la nature de semblant du phallus et l'insatisfaction qu'elle engendre. En regard surgit la figure mythique et improbable de celui qui pourrait jouir pleinement du réel de la pulsion. Ça vise le sujet au cœur de son être de jouissance et ça porte un nom, dont les lettres se détachent : v.o.ï.t – un nom qui apparaît comme exigence de jouissance, « voir le coït ».

Ce rêve, qui met l'accent sur une division sans remède, éclaire un point de structure. En effet, « la division de la jouissance et du semblant implique la division de la jouissance elle-même », ce qui fait de la rencontre sexuelle une épreuve de vérité. Un abîme s'ouvre entre la jouissance absolue, celle du Père mythique que l'hystérique promet, et la jouissance relative qui suppose d'en passer par l'homme, celle que l'hystérique dévalue voire méprise.

Femme de lettres

Ce sujet hystérique se voulait « femme de lettres ». Cela lui a sans doute permis de trouver un artifice pour poursuivre sa cure. Dans un premier temps, le travail de l'écriture est venu soutenir la tâche analysante : « J'écris, disait-elle, parce que je ne peux pas faire autrement ».

Dans une nouvelle, elle anticipe sur la construction du fantasme et se saisit comme « femme regard ». Elle entrevoit un Autre qui manque, qui ne répond plus et la renvoie à une solitude qui pourrait être mortelle. L'écriture comme travail de bordage du réel pulsionnel assure une existence au sujet et fait cadre pour le regard. Dans un deuxième temps, le recours à l'écriture est devenu caduc : elle n'a plus besoin d'écrire, et n'a plus rien à écrire.

Elle a cessé d'adresser des lettres d'amour à cet homme à qui elle supposait un savoir sur la féminité (il était médecin) et qu'elle continuait de rendre témoin (impuissant) des débordements de jouissance de son corps. Mais il lui reste à dire au lieu de l'analyse, et cela exige une cession de jouissance dont l'écriture fait l'économie, en escamotant la division subjective. Que la vérité ne puisse pas toute se dire, que l'Autre manque de signifiant pour dire la jouissance, cela fait horreur au sujet hystérique parce que ça concerne son corps, traversé par cette jouissance Autre que la jouissance phallique.

Après une interruption, le sujet revient à l'analyse. Il y a insistance de sa question sur la mort et sur l'amour du père, désespoir de ne plus croire en tout à l'inconscient, et que le réel soit incurable. L'amour de la vérité fait obstacle au consentement du sujet, qui serait alors consentement à l'inconsistance de l'Autre. On peut considérer ce retour à la plainte, et son aggravation, comme un resserrage de la manière dont la pulsion se dénude.

Un rêve marque le retour du sujet au transfert. Il fait coupure par rapport à l'amour de la vérité et ouvre à un savoir nouveau, la lettre qui revient au sujet s'inscrivant comme épitaphe sur le tombeau du père : « À l'impasse de l'hystérique une solution peut être trouvée à cette seule condition que le tribut juste soit payé de l'édifice d'un savoir », écrit Lacan.

Le sujet se reconnaît maintenant responsable de la jouissance qui lui échoit, plutôt jouissance Autre liée à la pulsion de mort que jouissance imputée à l'Autre : « C'est, dit-elle, ma façon de

refuser l'impossible, ma manière de supporter l'insupportable sans toutefois y consentir ». La cure se poursuit dans un déchaînement de phénomènes somatiques qui se déplacent au fil des séances, particulièrement liés à la sphère orale. Comment rendre compte de ce retour de jouissance dans le corps, qui intervient en même temps que le sujet s'engage plus intimement par rapport à la cause analytique ? Elle situe cette jouissance comme ce qui tendrait à l'infini : « Il faut absolument, insiste-t-elle, mettre fin à cette passion du corps ».

Comment y parvenir ? Il s'agirait là de « rejoindre un savoir qui semble attendre dans le réel ». Le sujet échange de la vérité, sœur de jouissance, contre du savoir – il en résulte un gain de savoir. C'est ce qui s'est produit lorsque l'analysante a saisi « sainte-nitouche » comme un nom de jouissance, signe résiduel de la jouissance orale qui prévalait dans son fantasme. C'est un savoir assuré, limité, un savoir qui emporte avec lui un point de certitude, concernant la manière dont le sujet est divisé entre deux jouissances. Sa plainte lui servait à masquer ce qu'elle craignait le plus, que l'Autre ne réponde plus – elle qui buvait ses paroles – qu'il n'ait plus un mot pour elle, *motus*. C'était déjà le thème d'une nouvelle qu'elle avait écrite sur la féminité : on retrouvait à la fin une femme face contre terre, inanimée, épuisée d'avoir attendu en vain le signifiant qui écrirait, avec son être de femme, le rapport sexuel toujours à venir.

Logicienne du non-rapport

À la fin de son enseignement – comme l'a développé J.-A. Miller dans son cours de l'année 2011, « L'Être et l'Un » –, c'est à partir de la jouissance féminine, compacte parce que non fragmentée par le signifiant, que Lacan va conceptualiser la répétition de jouissance qui fait l'inconscient réel, et qui est un reste irréductible au-delà de la traversée du fantasme. Le Un de jouissance, le Un-tout-seul à quoi le sujet aura toujours affaire, même une fois son analyse terminée : quelque chose qui n'est plus du côté de l'être comme l'objet *a*, mais du côté de l'existence, c'est-à-dire de $S(A)$, soit la plus extrême singularité du sujet, ce bout de réel littéral à quoi se réduit son symptôme.

Mais quel lien y a-t-il avec le discours hystérique et le passage à la féminité ? Et pourquoi Lacan attend-il du nouveau du discours hystérique, à condition de savoir le lire ? Pourquoi, après avoir saisi l'hystérie comme un discours (celui même de l'analysant), en fait-il le support de la quantification, en raison de son lien au phallus ?

Si la castration se définit d'une articulation entre semblant et jouissance, le sujet névrosé y échoue : il ne peut l'appréhender autrement que par l'évitement. Le sujet hystérique évite la castration par le refus du corps, qui se manifeste comme un double refus : à la fois refus du corps de l'Autre, celui de l'homme, et refus de son propre corps. L'hystérique refuse d'être une femme.

« Ce que l'hystérique refoule, dit-on, c'est la jouissance sexuelle. En réalité, précise Lacan, elle promet le point à l'infini de la jouissance comme absolue. ». Et, conclut-il, c'est bien parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre. Elle ne peut se contenter du fantasme, qui nourrit d'autant plus son insatisfaction qu'il la rend prisonnière de celui de l'homme.

La relecture du cas Dora, dans *le Séminaire*, livre XVII, montre que le fantasme hystérique vise un Autre absolu, non marqué par la castration. Il s'agit de faire exister un Père tout-puissant, non pas le père de l'Œdipe qui se caractérise de l'appel à un Nom-du-Père, mais le Père mythique de la horde.

Dans *le Séminaire*, livre XVIII, Lacan promet l'hystérique au rang de logicienne pour ce qu'elle enseigne sur « la généalogie du désir », qui « relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe ». Au-delà du mythe, la structure : si Lacan juge essentiel de rendre l'hystérique à « sa fonction structuraliste », c'est qu'elle propose à qui sait la lire une perspective inédite sur la fonction de l'exception et la pluralité des jouissances.

Dès lors que la position sexuée ne se définit que d'un choix entre être et avoir, l'hystérique vient incarner toutes les impasses auxquelles se heurte une femme. Parce que son exigence du côté de l'être est de rencontrer le « papludun », c'est à une impasse structurale qu'elle est confrontée. Se révèle ainsi ce qui, de la jouissance, ne peut s'appareiller ni au désir ni au signifiant mais à la lettre. Ce qui entre en résonance avec l'expérience analytique se concluant sur la production d'un « Un tout seul », jouissance la plus singulière qui rend chaque parlêtre à nul autre pareil, et qui tient à un élément littéral.

Au-delà de l'être, il y a l'existence

« Il y a, souligne Lacan, du langagièrément articulé qui n'est pas pour autant articulable en paroles ». L'impasse de son désir insatisfait donne à l'hystérique le rôle de « schéma fonctionnel » puisque le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation.

Dans le *Séminaire Encore*, Lacan fait un pas décisif : « C'est vraiment la question – être hystérique ou pas ? Y en a-t-il Un ou pas ? En d'autres termes, ce pas-toute, dans une logique qui est la logique classique, semble impliquer l'existence du Un qui fait exception. Dès lors, ce serait là que nous verrions le surgissement en abîme [...] de cette existence, cette au-moins-une existence qui, au regard de la fonction $\Phi(x)$, s'inscrit pour la dire. Car le propre du dit, c'est l'être [...] Mais le propre du dire, c'est d'exister par rapport à quelque dit que ce soit. »

Si pas-tout ne s'inscrit dans la fonction phallique, cela signifie qu'il y a un x qui y contredit. L'exception, comme il le souligne, permet l'ensemble fermé mais, aussi bien, ouvre à l'infini. Dire la femme pas-toute, ou bien poser qu'on ne peut pas dire La femme, suppose de construire cette existence qui est « excentrique à la vérité » et qui s'inscrit « entre une existence qui se trouve de s'affirmer, et la femme en tant qu'elle ne se trouve pas [...] ». In fine, on est ramené à la question formulée par Lacan dans son *Séminaire, D'un discours qui ne serait pas du semblant* : « Cette vérité en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique est-elle susceptible d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à une femme ? »

De quoi s'agit-il dans ce glissement ? Hystérie et féminité ne se recoupent-elles pas en ce point où la fonction d'exception est au fondement de la structure ?

C'est en faisant du discours hystérique son fil d'Ariane que Lacan dégage la logique de la pas-toute qui spécifie la position féminine. Lacan l'affirme, le discours analytique s'instaure de la restitution de sa vérité à l'hystérique, qui n'a rien à voir avec le théâtre auquel on l'identifie si on se fourvoie dans l'imaginaire. Ce n'est pas « l'hystérique en personne » qui importe au psychanalyste, mais le développement logique d'un discours que Lacan nous invite à suivre pour y distinguer vérité, savoir et jouissance. Les impasses qu'elle incarne, entre refus du corps et jouissance de la privation, doivent être abordées à partir de la logique lacanienne du réel sans loi.

C'est pourquoi Lacan a pu faire de la jouissance féminine, dite supplémentaire puisqu'elle excède la castration, le modèle de cette jouissance du Un qui ne peut se fragmenter ni se résorber dans le signifiant, et qui se répète à l'infini comme la plus extrême singularité du sujet. Alors, peut-être le sujet hystérique trouvera-t-il, à la fin de sa cure, le point de passage entre la figure insistante de l'exception et la singularité de sa propre jouissance, identifiée comme telle et réduite à ce reste qui sera définitivement impossible à négativer ? Au-delà de l'être, il y a l'existence.

2. Du fantasme traversé à l'événement de corps, une fin d'analyse

J'ai baigné dans un discours familial où prévalait l'idée qu'amour et sacrifice étaient liés. Cette idée était celle de ma grand-mère, mais chacun semblait y souscrire. Plus qu'une idée, c'était une idéologie s'appuyant sur une scène dont elle se délectait. Sous l'Occupation, des officiers de la Gestapo avaient sonné à l'appartement que mes grands-parents occupaient avec leurs trois filles, pour demander que l'aînée, dont le mari venait d'être déporté à Buchenwald, les suive. Ils étaient venus pour l'arrêter. Ma grand-mère, indignée, s'était adressée à l'officier en uniforme : « Monsieur, il n'est pas question que vous emmeniez ma fille, prenez-moi à sa place et épargnez-la ». Décontenancé, l'officier s'était incliné devant « l'amour d'une mère », l'avait félicitée pour son courage et avait refermé la porte.

Dès lors, le leitmotiv de ma grand-mère – « je me suis toujours sacrifiée pour mes enfants » – avait trouvé son centre incandescent, qui fascinait autant qu'il agaçait. C'était sa manière de nous mettre en dette : chacun(e) lui devait la vie. Son amour possessif et tyrannique pouvait ainsi s'exercer en toute légitimité.

Il y eut pour moi, dans les années soixante, une découverte inattendue qui fit événement : au fond du tiroir d'une commode, trois étoiles jaunes portant l'inscription « Juif ». J'ai gardé en mémoire la calligraphie hébraïque, avec ses deux petits traits à la place du point sur le 'i'. Ainsi le nom de « juif » porte la trace du moment où j'ai vu de mes propres yeux « l'étoile de la honte ». Ce moment où il s'est mis à me regarder, nommant quelque chose de mon être. Le nom de juif, affirme François Regnault dans *Notre objet a*, échappe à toutes les définitions. Il est « de l'ordre du réel. Du réel au sens de Lacan ».

À partir de l'âge de dix ans, je me suis sentie « juive » alors que j'étais née dans une famille banalement catholique. Je venais de lire le *Journal d'Anne Franck*, et je pouvais aisément m'identifier à la petite fille juive qui écrivait cachée dans un placard. Mon père, dont on ne parlait jamais en ma présence, ne m'avait pas donné son nom. Je ne savais pas pourquoi, je ne savais rien de son histoire avec ma mère. Étant une « fille illégitime », j'avais le statut d'une enfant cachée au sein de ma propre famille, qui gardait farouchement le silence sur tout ce qui contrevenait à l'ordre grand maternel. D'ailleurs, mon grand-père, qui vivait au loin, mourut sans connaître mon existence alors que j'allais avoir trois ans.

Il régnait autour de ma naissance un silence assourdissant. Bien sûr, je m'interrogeais. J'étais à l'affût de tout renseignement, de tout indice qui pourrait me mettre sur une piste, depuis que j'avais entendu ma grand-mère glisser à une amie : « Elle n'a pas été reconnue par son père ». Qu'est-ce que cela voulait dire exactement ? Et pourquoi ?

J'avais une dizaine d'années. Une amie de ma mère était venue prendre le thé à la maison. Elle confia son souci majeur : sa fille était tombée amoureuse d'un juif, elle voulait l'épouser et bien sûr, elle avait dû s'opposer à ce mariage. Comment un juif aurait-il pu entrer dans une famille catholique ? Ma grand-mère l'approuva totalement, tandis que ma mère se taisait. J'en conclus que « juif » était un nom de l'exclusion, de l'impossible alliance, même si les raisons de ce rejet me restaient obscures, inexplicables.

Je ne posais jamais de questions, j'essayais de trouver moi-même des réponses. À table, ma grand-mère avait un jour déclaré : « Quand tu es née, on a dû te couper le filet de la langue ». J'y avais entendu que le vouloir de l'Autre était de me faire taire, me réduire au silence. « Chut ! » répétait-elle dès que je la dérangeais. La nuit, si je toussais, elle ajoutait : « Ferme ta petite bouche ! » Et au repas : « Tais-toi, et mange ! »

Je ne pouvais pas m'appuyer sur le désir d'une mère fragile, écrasée par la réprobation familiale et divisée entre deux hommes qui avaient risqué leur vie dans la Résistance. Je l'avais surprise un soir d'été dans les bras de mon oncle, qui avait été son fiancé « avant guerre », c'est-à-dire avant qu'il ne soit dénoncé et déporté au camp de Buchenwald, en compagnie de son beau-frère qui y laissa la vie. Après deux tentatives d'évasion ratées, on l'avait cru mort jusqu'à ce

qu'il réapparaisse après la Libération, jetant la confusion dans la famille. N'était-il pas coupable de négligence, et en partie responsable de leur arrestation, à la veille de partir pour Londres où ils devaient rejoindre la Résistance ? Je sentais le soupçon et le mépris qui pesaient sur lui, alors que je le voyais comme un homme discret et courageux.

Ma mère avait rencontré pendant l'Occupation, au collège où elle enseignait, celui qui deviendrait mon père et qui fut l'homme de sa vie. L'oncle « survivant » avait dû se rendre à l'évidence : puisqu'elle en aimait un autre, il devait renoncer à elle. Quelques années plus tard, après avoir payé un lourd tribut en sanatorium, il épousa la sœur cadette de ma mère et prit en main les affaires familiales.

Néanmoins on le suspectait toujours, on guettait un faux-pas qui ne manqua pas de se produire. Ma grand-mère alors se déchaîna : avec une violence inouïe, elle mit la famille à feu et à sang. Ma mère traitée de « grue », mon oncle chassé de la maison et considéré comme un paria. En entendant les cris et les insultes, je tombai de vélo et me retrouvai le corps en sang.

Ravage maternel et Autre jouissance

À l'adolescence, alors que je déjeunais avec ma mère au restaurant chinois, je m'étais décidée à l'interroger directement sur son histoire avec mon père. Elle avait répondu de biais, dans une émotion extrême, évoquant la guerre et la déportation de mon oncle davantage que sa rencontre avec mon père, qui l'avait finalement laissée tomber. J'avais été submergée par sa douleur et je m'étais évanouie, ce qui avait eu pour effet d'effacer le contenu de sa réponse, soit ce que j'y avais entendu – qu'elle était divisée entre ces deux hommes qu'elle avait, l'un comme l'autre, perdus. Je m'étais faite, dans ce moment, le « souffre-douleur » de l'autre, position que j'ai réitérée dans ma vie amoureuse, parfois jusqu'à l'insupportable.

Ma première analyse s'était achevée sur un rêve qui m'avait littéralement éjectée du transfert. Je me levai du divan en disant : « Non pas La femme, mais tout simplement une femme ! »

Ma deuxième cure s'engagea donc sur la question du ravage maternel et de la féminité.

Durant l'analyse, une image du film de Liliana Cavani, *Portier de nuit*, s'imposa à moi. La jeune fille juive qui se traînait, implorante, aux pieds d'un officier nazi au regard glacial, c'était moi. Cette scène était l'index de ma position féminine : divisée entre semblant et jouissance, entre objet cause de désir et objet fondamentalement rejeté, exclu. « Pas d'autre entrée dans le réel pour le sujet que le fantasme », nous rappelle Lacan (*Autres écrits*, p. 326). Il se construisit autour de la femme bafouée, maltraitée, humiliée, bâillonnée.

Une fille est tue / une fille est tuée. Je me laissais maltraiter par un Autre à qui je donnais tout pouvoir sur moi, faisant ainsi exister par la jouissance masochiste le rapport sexuel inexistant. Dans l'officier nazi, il m'a fallu plus tard reconnaître la position d'exception occupée par ma grand-mère, surmoi implacable auquel je faisais allégeance pour faire consister cette figure de « La femme fatale » à laquelle tenait ma jouissance.

Que La femme n'existe pas, implique un lieu vide qui peut aspirer le sujet féminin du côté de la disparition, de la dépression ou d'une dérive pulsionnelle qui se déchaîne sur le versant de la pulsion de mort et qui consonne avec l'Autre jouissance.

S'effacer, disparaître, rester dans l'ombre, se taire pour laisser à l'Autre l'objet voix, en furent pour moi les modalités essentielles.

L'analyse avait accentué l'antinomie entre l'amour et le désir. Plus l'amour prévalait, plus le lien au phallus se délitait et accentuait le ravage. Il fallait faire un sort à l'obsession amoureuse, avec cette pente à disparaître derrière l'homme aimé, à se faire l'ombre portée d'un partenaire déifié, sur le versant de la pulsion de mort. Cela venait réactualiser à la fois le ravage grand maternel et le ravage maternel : se faire le souffre-douleur de l'Autre.

Dès que j'avais su lire, je m'étais enthousiasmée pour les *Mémoires d'un âne*. Ce petit âne

qui voulait réparer ses fautes et signait ses lettres « Cadichon, âne savant », me plaisait. Je me retrouvais dans ce Cadichon, dont je lus soudain, lors d'une séance, le nom comme « Kaddish-on » – le Kaddish étant, dans la religion juive, la Prière des Morts. Que pouvais-je connaître de la tradition juive qui m'était totalement étrangère ? Il s'agissait d'un souvenir cinématographique. J'avais été bouleversée par le film *Exodus*, que j'avais vu à sa sortie et qui racontait l'exode des juifs d'Europe vers la Terre promise. On y voyait un homme enterré au son du Kaddish.

Du sang et des larmes : la trace de l'Histoire (la grande Histoire et la petite, la mienne) me collait à la peau, jusqu'à me rendre muette. La lecture inédite de ce nom dans ma cure devait en précipiter la fin. Je sortis de séance complètement déboussolée : c'était donc ça ! Le sens joui, une fois désactivé, abolissait tous les sens. Ce fut, à cet instant, le pur vivant du sujet qui s'imposa à moi : « Finalement, je suis une bouffeuse de vie ! »

Le trou du réel et la voix de la mort

Le dernier enseignement de Lacan a introduit, avec *Le Sinthome*, une version nouvelle du symptôme incluant la jouissance du fantasme. Lacan a inventé le nœud borroméen à partir du moment où il a fait porter l'accent sur la jouissance de l'inconscient comme hors sens. Dans le chapitre IX du *Séminaire, Le Sinthome*, il reprend la différence freudienne entre remémoration et réminiscence. Il y a dans l'inconscient des choses qui s'impriment et d'autres qui laissent un trou, un blanc dans le texte, et qui peuvent seulement être « imaginées » de façon à « s'en faire une idée ». Une idée du réel ? Il s'agit ici d'un forçage, d'un « nouveau type d'idée » qui n'en est pas vraiment une.

« L'inconscient est entièrement réductible à un savoir », soutient alors Lacan (cf. p.131). Cela suppose un savoir articulé, exigeant au minimum deux supports, S1 et S2. Mais ce qui creuse l'écart avec Freud, c'est « l'invention du réel ». Le réel s'est imposé en réponse à l'élucubration freudienne, et le nœud a surgi comme une figuration de la nécessité de l'élément réel pour faire tenir ensemble deux éléments aussi hétérogènes que le symbolique et l'imaginaire. S'il évoque que son invention du réel est traumatique, c'est qu'il s'agit d'un élément impossible à symboliser qui ne peut rentrer dans une chaîne autre que borroméenne, propre à figurer ce dont il s'agit en utilisant non plus deux, mais trois éléments. Cette écriture vise donc à faire entrer le réel dans quelque chose qui s'enchaîne. Ainsi, « la remémoration, c'est faire entrer ces chaînes dans quelque chose qui est déjà là et qui se nomme le savoir ».

Dans mon témoignage, j'avais épinglé le symptôme qui consistait à « me taire » par l'expression « muette comme une tombe », du fait d'incarner par mon silence le non-dit de ma mère, le secret de ma naissance. J'ai aussi évoqué la différence que Lacan fait valoir entre *tacere* et *silere*, le « nouveau silence » qui convient à l'acte analytique. Cet écart suppose le vidage de la jouissance pulsionnelle : ici, la jouissance auto-érotique de la pulsion orale qui se refermait sur elle-même, « bouche cousue », et qui venait obturer la place du sujet. J'avais souligné le symptôme comme un empêchement à prendre la parole, qui faisait couple avec mon goût pour l'écriture, mais je n'avais pas encore pris la mesure de la jouissance qui était en jeu, en lieu et place du sujet de l'énonciation.

La voix restait sacrifiée au dieu obscur, jusqu'à ce rêve libérateur :

L'aquarium transparent où je me tenais, objet des regards, s'était transformé en un vaste auditorium qui me permettait d'apprécier la musique des mots et le bruissement de la langue... J'étais toute ouïe.

Cet « aquarium » ramenait au premier plan la scène traumatique qui m'avait ravagée. Sur un banc adossé à l'Aquarium du Trocadéro, à l'heure du goûter, ma grand-mère m'avait dit que ma mère, lorsqu'elle m'attendait, avait traversé un tel désarroi qu'elle voulait un soir « se jeter dans

la Seine ». C'était elle qui l'avait retenue, et m'avait sauvée : je lui devais la vie. Outre le désespoir maternel qui m'était brutalement révélé, se jeter dans la Seine c'était aussi me jeter à l'eau, pour en finir. J'avais imaginé ce qui n'avait pas eu lieu et senti tout mon corps se liquéfier, comme si sa substance vivante avait été aspirée dans l'aquarium. J'avais été submergée par les larmes.

La scène où, adolescente, j'avais questionné ma mère au restaurant chinois sur son histoire avec mon père ne faisait que revenir sur cet événement-là, resté en attente, sans pouvoir faire l'objet d'aucune élaboration. Je voulais qu'elle y mette des mots, ses mots à elle, mais ce fut en pure perte. Sa douleur m'avait complètement aspirée. L'évanouissement n'avait fait que souligner ce blanc, cet effacement du sujet par l'événement de corps.

Un littoral qui est littéral

La traversée du fantasme peut dénouer la question de l'être. Mais, comme l'a souligné J.-A. Miller (cours du 4 mai 2011), « le dernier enseignement de Lacan a une autre boussole qui est celle du symptôme et qui s'inaugure avec cette jaculation *Yad'lun*. Le symptôme, c'est la réponse de l'existence de l'Un qu'est le sujet ».

Il s'agit là d'un autre savoir, qui se définit comme la seule itération de S1 et qui constitue le fondement même de l'existence du sujet. Lacan nous invite à penser l'inconscient « comme ce qui consiste en un signifiant qui peut s'inscrire d'une lettre ».

Dans le rêve qui a marqué la fin de mon analyse, il n'y a plus de voix off : la voix qui se fait entendre est celle du sujet nouveau, produit par l'expérience.

On lave son linge sale en famille, avec la lessive OMO, qui lave plus blanc que blanc. Ce que je commentais ainsi : « Il ne suffit pas de prendre OMO (au mot), il faut prendre la jouissance à la lettre. » Alors les deux O se barrent, écriture de l'ensemble vide, tandis que le M se transforme en un poinçon qui articule le vide du sujet avec le rien de l'objet.

Ce rêve a précipité ma sortie d'analyse. Je ne me suis pas attardée pour l'interpréter, il se suffisait à lui-même. Par cet acte, j'ai surpris l'analyste et je me suis surprise moi-même. Plus d'hésitation ni de doute, une certitude. Dans la procédure de la passe et depuis ma nomination, j'en ai fait plusieurs lectures, l'une d'elles portant sur la lettre M qui s'entend comme « aime », impératif de jouissance lié au ravage de l'amour. Mais je vais plutôt faire résonner la lettre O qui s'écrit comme un zéro, et s'entend comme l'élément liquide « eau ».

L'écriture du rêve conclusif atteste d'un vidage de « joui-sens » qui met en perspective un au-delà du sens, un au-delà de l'être qui se situe du côté de l'existence. Nous sommes dans cette zone de l'outrepasse où, au-delà du désêtre, il y a l'événement de corps. La lettre O, deux fois présente, cerne en creux ces deux modalités du sujet que sont l'être et l'existence.

Le rêve montre que l'impossible à dire est double :

– Il y a d'abord une limite au déchiffrement, un point de butée, un os. « Chut ! » vient marquer cette limite, comme marque signifiante qui se répercute dans le corps et vise à réduire le sujet au silence. « Chut ! » implique un Autre qui ordonne et un sujet qui obéit, lui sacrifiant l'objet voix. Ce qui fait du sujet l'objet tu, et du corps l'objet chu. Motus.

– Il y a enfin ce qui ek-siste au signifiant, l'Un de jouissance qui itère sans rime ni raison. C'est un invariant qui s'oppose à la vérité variable et aux significations de l'être supportées par le désir. Là seulement réside le symptôme comme événement de corps, réduit à l'Un sans l'Autre et renvoyant à un événement traumatique non symbolisable, qui fonde l'existence du sujet.

Ce Un résulte d'une rencontre singulière avec la jouissance, que je localiserais précisément dans cette phrase dite par ma grand-mère à propos de ma mère enceinte : « Elle voulait se jeter dans la Seine », entendue comme me jeter. Le choc de ce signifiant sur le corps a eu sur le moment un effet liquéfiant, comme si le corps y avait été englouti, dissous.

Lors d'une Conversation des AE à Athènes, j'ai évoqué spontanément « le corps alarmé ». Cette expression épingle avec précision ce qui reste du traumatisme, au point même où le réel a frappé le corps du sujet, liquéfié par cette percussion. Cette trace de la larme est aujourd'hui au-delà de la tristesse, elle ne véhicule plus d'affect. Elle est celle d'un réel qui se répète et dont le corps du sujet garde définitivement l'empreinte.

Pour reprendre les termes de Freud chers à Lacan, il s'agit d'une réminiscence qui est devenue remémoration. Une manière de serrer le réel indicible, par l'invention d'une écriture qui joue sur le glissement entre le chiffre zéro et la lettre O, le vide, le trou et la droite infinie.

« Savoir y faire avec le symptôme », suppose de faire voler en éclats la passion de l'être, pour arracher à l'Autre la part de vivant qui était prisonnière. Je dirais que le rêve de fin d'analyse qui a précipité ma sortie est une monstration de ce moment où le sujet répond, en acte, de ce réel qui ne pourra jamais se dire, mais peut seulement se cerner, d'une lettre. C'est un littoral qui est littéral.

D'avoir réduit la stature de ma grand-mère à la fonction logique de l'exception – $\text{L}\ddot{a}$ femme, fatale – est ce qui a précipité l'acte. Le vidage de l'Autre, fatal de par l'impact d'une parole maléfique, a propulsé le sujet vers ce réel hors sens qui scelle son destin de sinthome.

Retour sur le fantasme, le trauma et le corps

Je partirai de ce rêve énigmatique qui a initié et scandé mon analyse, le rêve des trois femmes : Un homme, réduit à une petite silhouette noire, tirait sur une série de trois femmes. Les deux premières tombaient face contre terre ; la troisième me représentait. Saisie par l'angoisse, elle s'allongeait au sol pour se protéger lorsque, soudain, une voix off énonçait : « Tu iras faire tes études au lit-sait-à-ragots ». La vie sauve, au prix de faire une analyse.

J'ai fait différentes lectures de ce rêve, sur fond de ravage maternel, dans le rapport que les femmes de ma famille entretenaient avec l'homme d'exception, figure de cet objet absolu et fascinant que Don Juan peut incarner dans le fantasme féminin : un homme qui ne manquerait de rien, à l'envers de ce qu'il semble être, le désirant par excellence. J'ai évoqué dans cette perspective une référence récurrente aux *Liaisons dangereuses* de Laclos.

Pour éclairer la question du fantasme, je vais me référer à Marguerite Duras et son *Ravissement de Lol V. Stein*. Ce roman a été immortalisé par Lacan dans son « Hommage... », et il a donné lieu à une étude d'Éric Laurent publiée dans la *Revue La Cause freudienne* n° 46, l'année même où J.-A. Miller revisitait le « Temps logique » et l'apologue des trois prisonniers dans son cours « Les us du laps ».

Pour moi, la rencontre avec ce livre avait été foudroyante, elle m'avait saisie au corps. Je pourrais même parler de « ravissement », au sens où Lacan l'utilise. Ce terme est emprunté au vocabulaire mystique. Il s'agit d'une forme d'extase, même si le terme s'est affaibli et répandu dans l'usage commun comme « l'état d'une personne transportée d'admiration, de joie ». Et Lacan d'ajouter : « On évoque l'âme, et c'est la beauté qui opère. »

Cette « opération de la beauté » fonctionne comme l'« envers de la vision ». Le ravissement, souligne É. Laurent, devient « une opération logique, subjective et temporelle qui permet de situer les rapports du sujet et du corps ». L'image, en tant que forme corporelle, fait identification, barrière ; mais elle se franchit. Avant Lol, Antigone et Sygne de Coufontaine sont des exemples de ce franchissement de la barrière du beau, dans une rencontre particulière avec l'amour ou la mort. Il s'agit d'un dessaisissement de l'image où le sujet rompt avec son corps. Lacan articule ce moment du sujet avec celui de l'amour, et fait de la dépersonnalisation amoureuse une règle standard. En cela il est fidèle à Freud, pour qui l'amour était une forme de suicide ; sauf que pour Lacan, ce n'est pas le moi qui est concerné mais le corps comme tel.

Le sujet peut-il se compter deux avec son image ? Certainement pas, répond Lacan. À deux, le sujet se dédouble et se perd dans des miroitements infinis. Si le lecteur s'identifie à Lol, il se perdra inévitablement. Il faut donc compter structurellement jusqu'à trois. Cette structure à trois, pas sans lien avec celle du « Temps logique », est nécessitée par le réel en jeu : il faut adjoindre aux dédoublements du sujet la place qui est celle de la jouissance ou de la mort. Dans le sophisme des trois prisonniers, il n'y a qu'un seul sujet logique, et c'est le calcul qui donne la possibilité de trouver l'issue. Dans son « Hommage à M. Duras », Lacan fait jouer une série de ternaires, et il parle avec Lol d'un « être à trois ».

La première scène, qu'il nomme « l'événement », est celle du bal au Casino d'une station balnéaire. C'est une sorte de scène primitive : Lol est avec son fiancé, lorsque fait son entrée une femme en robe noire, une mère accompagnée de sa fille. Sous le regard de Lol, la femme fatale danse avec le jeune homme qui, séduit, ne la quittera plus. Le roman « n'est tout entier que la remémoration » de cette scène. Le « ravissement » des deux autres la transporte hors d'elle-même, hors de son corps. Il ne s'agit pas de jalousie. Lol se trouve privée de lieu, de mot, dans un mouvement d'expulsion hors. Son corps lui est ravi.

C'est l'atteinte du système symbolique, le mot qui manque, qui est en soi traumatique. C'est une manière de dire la rencontre du sujet féminin avec $S(\mathbb{A})$, le signifiant du manque dans l'Autre. Face à cet abîme, le sujet ne peut se soutenir que d'un fantasme.

Ce qui a été perdu, ravi, sans un mot pour le dire, se retrouve dans un fantasme. Là où le corps de Lol lui a été dérobé, vient le corps dénudé de l'autre femme. La « robe noire » devient alors le support du calcul de la place du sujet, comme Lacan l'évoque : « Le thème de la robe, lequel supporte ici le fantasme [...] » Lorsqu'un corps en remplace un autre, l'opération touche au regard du sujet : la jouissance du regard, présente dès le départ, aboutit à la production du regard. « L'objet regard est partout dans le roman », souligne Lacan. D'abord fascinée, Lol se retrouve au centre des regards, avant d'en être privée et de vouloir récupérer du regard à tout prix.

Pourquoi le « Ravissement de Lol V. Stein » m'avait-il à ce point saisie, avant de m'enseigner sur l'« être à trois » du fantasme ?

La scène du bal au Casino a violemment résonné avec un événement de mon enfance. Petite fille, je me suis trouvée un dimanche après-midi au Casino de la station balnéaire où nous passions les vacances. Nous sommes trois : ma mère, mon oncle et moi. Il y a des attractions, et un orchestre pour faire danser les gens qui le souhaitent. D'abord une jeune femme très belle, au corps blanc, se déshabille dans un mouvement lascif. Je suis absolument fascinée par la mise en lumière de ce corps érotique. Plus tard, mon oncle invite ma mère à danser. Je les regarde enlacés, et vois pour la première fois ma mère épanouie ; soudain elle est une femme désirante. Je perçois dans une sorte d'éblouissement le désir qui circule entre eux.

Ce moment-là reste inoubliable, car il est celui qui fait contrepoint à la mélancolie de ma mère. Je peux dire que c'est ce moment qui a orienté ma vie du côté du désir plutôt que du ravage, même s'il m'a vouée à la répétition du fantasme.

Ce souvenir incandescent m'avait permis de refouler la suite. J'avais entrevu ce que je n'aurais pas dû voir, la scène érotique qui les réunit ce soir-là. Je m'étais endormie dans la voiture et ils s'étaient crus seuls. Le lendemain, ma grand-mère m'avait interrogée habilement et je n'avais pas su tenir ma langue, dénonçant malgré moi leur rapprochement amoureux. Elle s'était alors déchaînée contre eux, le traitant comme un paria avant de le mettre à la porte, et insultant ma mère qu'elle avait traitée de grue. Sous le choc, j'avais fait une grave chute de vélo. Je m'étais retrouvée « muette comme une tombe ». Cette scène m'est longtemps restée en mémoire comme une représentation d'Adam et Ève chassés du paradis.

Du corps ravi au corps alarmé

Dans son introduction au *Séminaire*, livre VI, J.-A. Miller a insisté sur l'articulation entre trauma et fantasme, soulignant la part prise par le rêve (de fantasme) dans la construction en analyse. J'ai donc essayé d'ordonner ces éléments épars selon la logique du sujet de l'inconscient.

Le trauma initial, cause de l'événement de corps, est la phrase de ma grand-mère, devant l'Aquarium du Trocadéro : « Elle voulait se jeter dans la Seine ». Ce que j'ai entendu comme me jeter, me noyer, avec l'effet que l'on sait : le corps comme aspiré dans l'eau de l'aquarium, liquéfié, dissous.

Le trauma deux est celui de ce dimanche incandescent qui se termine par la chute du couple, et ma chute de vélo. Le corps tombe, se blesse ; c'est un corps de douleur. La femme fatale n'est pas ma mère, qui tombe sous les foudres, mais ma grand-mère. Après les cris, le silence qui résonne du reproche maternel : « Tu n'as pas su tenir ta langue, tu me le paieras ».

Le corps vient à manquer, le corps se dérobe. Le regard, l'irruption du sexuel et la punition qui s'ensuit fixent le sujet féminin à la scène du fantasme. Elle y trouve le support imaginaire d'un autre corps, un « être à trois » qui viendra à cette place où manque le signifiant de \mathbb{L} la femme. On voit comment ravage et ravissement font couple, portant au devant de la scène l'évanouissement, l'effacement du sujet, la chute du corps. La rencontre sexuelle fait toujours épreuve de vérité, dans la mesure où une femme est divisée entre semblant et jouissance, et la jouissance elle-même entre jouissance phallique et Autre jouissance.

Chaque rencontre avec $S(\mathbb{A})$ suscite et réactive la réponse du fantasme. Le regard est au principe de la jouissance. Elle est regard tout autant que regardée, sur fond de jouissance de la privation.

Tournant de la cure, le rêve où l'aquarium se transforme en auditorium marque la chute de l'objet regard et le renversement du regard à la voix. C'est un moment libérateur où la féminité prend le dessus et où le corps retrouve une place de choix dans la vie amoureuse. Le sujet, au lieu de disparaître ou de se faire voir, devient une voix. C'est un au-delà de la privation de jouissance phallique.

Si le rêve inaugural des trois femmes fait retour à la fin, c'est qu'il porte en soi sa propre résolution, comme le sophisme des trois prisonniers. C'est lorsque le sujet saisit la place occupée par la femme fatale comme figure de l'Autre absolu, que le calcul et la hâte vont précipiter sa sortie. Le mot manque, et manquera toujours. Il n'y a pas de garantie dans l'Autre de l'amour : « Il me l'a promis, mais je n'en ai pas cru un mot », avais-je dit en séance, juste avant le rêve qui me permit de conclure : « Il ne faut pas prendre au mot, il faut prendre la jouissance à la lettre ».

La traversée du fantasme, d'avoir résolu la question de l'être, peut ouvrir le sujet à l'ek-sistence. Une fois atteint le désêtre dont se définit la passe, la racine du symptôme se trouve mise à nu. On touche à l'inconscient réel, qui s'écrit de la lettre.

À la place du rapport sexuel qui ne peut s'écrire, surgit à la fin l'inédit, la réponse du sujet comme pur vivant ; non plus le sujet qui était celui du signifiant mais le sujet nouveau, produit de l'opération analytique : « une bouffeuse de vie ». Il ne s'agit pas d'une nouvelle identification qui s'opposerait aux identifications ségrégatives ayant chuté au cours de l'analyse ; il s'agit d'une nomination réelle qui suppose un saut, une invention du sujet.

L'opération analytique produit un sujet non identifié, qui ne se complète plus ni du signifiant ni de l'objet, car il ek-siste au signifiant. Parvenu à ce point qui met en jeu un « plus de vie », le sujet nouveau se saisit dans la singularité de sa propre jouissance, celle de l'événement de corps qui itère en silence, en amont de la jouissance qui s'est, secondairement, métaphorisée dans le symptôme et logée dans le fantasme.

Mais la solution par le nom de jouissance doit aussi passer par le corps. C'est dans les conséquences de ma nomination d'AE que j'ai pu serrer le réel du ravissement.

Je suis revenue à ce moment de ma petite enfance où ma grand-mère avait mis ses mots insensés sur le désespoir de ma mère.

Elle voulait se jeter dans la Seine – cette phrase m'avait percutée et traversée, tel un projectile mortel, pour m'atteindre en plein cœur. Plus de place dans le désir de l'Autre. L'image du corps avait été dissoute et je m'étais liquéfiée, transformée en fontaine de larmes. Réduite au silence, privée de toute parole possible, comme si le réel innommable avait anéanti tout le langage en révélant brutalement son trou béant – S(A).

Que reste-t-il aujourd'hui, à l'issue d'une longue analyse, de l'irruption de ce réel sans loi, qui m'avait laissée sans voix parce que privée de corps ? Quelle est la trace résiduelle de cette jouissance insistante du « corps ravi » ? De cet événement, il reste un « corps alarmé » dont j'ai fait la marque singulière du désir de l'analyste. C'est à la fois le silence de l'acte et la présence vivante du corps.

C'est aujourd'hui avec ce « corps alarmé » qu'il s'agit de travailler comme analyste, et de vivre en tant que femme.

Le *pousse-à-la-femme*, une nécessité pour le sujet psychotique ?

L'année dernière, je vous avais parlé du président Schreber. De son délire, S. Freud fait une « tentative de guérison » et J. Lacan une « solution élégante ». Dans sa « Présentation » de la traduction des *Mémoires d'un névropathe*, en 1963, Lacan rappelle que le texte du Président D.-P. Schreber est un grand texte freudien, qui met en lumière la pertinence des catégories que Freud a forgées.

Le problème, dans la psychose, n'est pas celui de la perte de la réalité, mais de ce qui s'y substitue et qui soit tel que le sujet puisse de nouveau y habiter. Le Président Schreber illustre, de façon magistrale, comment il est arrivé à « ré-habiter » la réalité.

Je vous propose donc de repartir de ce grand texte freudien et de nous orienter vers l'étude du *pousse-à-la-femme*. L'expression *pousse-à-la-femme*, qui apparaît dans son article « L'Étourdit », en juillet 1972, est une invention de Lacan, qui découle de son travail du Séminaire III qu'il a formalisé ensuite dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». C'est une invention que Lacan fait à partir d'une lecture presque ligne à ligne du texte de Freud, et avec une reprise extrêmement précise des *Mémoires d'un névropathe*, que Lacan lit en même temps que le texte de Freud. On peut dire que Lacan a modélisé le « *pousse-à-la-femme* » à partir de son étude de Schreber.

Ce n'est pas une manifestation phénoménologique, sensible à l'observation, ce serait alors un phénomène répondant à une relative contingence, un élément du délire. Lacan en fait un élément structural, se pose alors la question qui fait notre titre, le *pousse-à-la-femme* est-il une nécessité pour le sujet psychotique, ou un universel dans la psychose selon Marie-Hélène Brousse ?

La paranoïa freudienne

Mais revenons au texte freudien et à sa conception du mécanisme paranoïaque. Freud pose que le fantasme de désir homosexuel : « Moi, un homme, je l'aime, lui, un homme », avec les déclinaisons que nous connaissons, constitue le noyau du conflit dans la paranoïa. La conviction paranoïaque découle de ces déclinaisons qui représentent l'expression linguistique de la théorie freudienne.

C'est le versant de l'articulation symbolique, c'est la paranoïa abordée par le versant du signifiant. J.-A. Miller souligne le côté « réduction signifiante sensationnelle » à partir de cette proposition unique.

Freud souligne que le trait distinctif qui distingue la paranoïa des autres cas de simple névrose, doit être recherché ailleurs : dans la forme particulière que revêtent les symptômes, dans le mécanisme formateur des symptômes ou celui du refoulement¹.

Plus loin, il pose la question : « quelle idée pouvons-nous nous faire du mécanisme du refoulement dans la paranoïa ? » Il abandonne, à juste titre dit-il, l'investigation de la formation des symptômes et précise que « le mode qu'affecte le processus du refoulement est bien plus intimement lié à l'histoire du développement de la libido et à la prédisposition qu'elle implique, que le mode de la formation des symptômes »². Freud s'intéresse aux avatars de la libido et de la pulsion dans la paranoïa. Il se pose la question du mécanisme du refoulement propre à la paranoïa, c'est le versant pulsionnel pour Freud, jouissance pour Lacan.

Freud note que Schreber, « dont le délire atteignit son point culminant en un fantasme d'indéniable désir homosexuel, n'avait, au temps où il était bien portant, jamais présenté le moindre signe d'homosexualité au sens vulgaire du mot »³.

¹ FREUD S. « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (*Dementia paranoides*), « Le président Schreber », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1981 p. 305.

² *Ibid*, p. 311.

³ *Ibid*, p. 306.

Anita Gueydan, lors de nos échanges, me faisait remarquer qu'« être la femme de Dieu » donne sens à sa vie et soulignait la solitude extrême du psychotique dans sa création délirante. Schreber est seul à être convaincu qu'il est la Mère du monde et ne pourra jamais partager ce qui l'habite, mais après tout, il peut continuer à vivre avec cette idée là !

Freud se pose la question de ce « mécanisme du refoulement propre à la paranoïa » ; ce n'est donc pas le refoulement, au sens névrotique, d'une homosexualité inconsciente. Il s'agit d'un rejet – au sens d'une forclusion – de son homosexualité. (Forclusion, rejet : d'un point de vue étymologique, forclore contient l'idée d'enfermer dehors.) Cette déclinaison grammaticale de ce « pseudo » fantasme homosexuel est l'expression linguistique de la théorie freudienne, selon laquelle, dans la paranoïa, il s'agit d'un rejet – non d'un refoulement, ni d'un déni – de l'homosexualité inconsciente. Cela a toute son importance au niveau clinique.

« La thèse freudienne de l'homosexualité inconsciente comme cause de la psychose est une thèse qui tente de résorber la psychose dans la structure œdipienne. »⁴, note Marie-Hélène Brousse. La déclinaison freudienne est une tentative d'accorder la psychose avec les lois du langage et de la parole, alors que Freud énonce que le refoulement est du côté de la *Verwerfung*.

L'invention du *pousse-à-la-femme* comme alternative à la thèse de l'homosexualité inconsciente relève de la décision de Lacan de considérer qu'en fonction de la position du sujet par rapport au langage (en fonction de la position du sujet par rapport à la castration, on l'a ou on ne l'a pas, on l'est ou on ne l'est pas – le phallus), on n'est pas dans le cadre des lois œdipiennes, c'est-à-dire des lois du langage et de la parole, et en particulier de ces lois qui régissent le code, la relation du code et du message telle que le sujet en est le produit.

Avec la psychose, nous sommes au-delà de l'Œdipe. Le *pousse-à-la-femme* n'est justement pas un phénomène œdipien – il n'est pas pensé dans le cadre de l'Œdipe. Le *pousse-à-la-femme* est une alternative à l'Œdipe. La thèse freudienne, selon laquelle la psychose est corrélée à l'homosexualité inconsciente rejetée, tente de résorber la psychose dans la structure œdipienne.

De l'Œdipe au Pousse-à-la-femme

Le *pousse-à-la-femme* implique la chute de la prévalence de l'Œdipe dans la psychose. Dans le premier enseignement de Lacan, la métaphore paternelle définit l'Œdipe, il dira même que c'est son interprétation de l'Œdipe freudien. Le *pousse-à-la-femme* n'est pas corrélé à l'Œdipe. Cela signifie qu'il n'est pas corrélé au « pousse-à-la-mère ». Dans la psychose, où l'on n'est pas dans le cadre œdipien, dans lequel la femme est toujours prise pour une matrone, il y a de *vraies femmes*. Schreber est une vraie femme, pas n'importe laquelle.

« Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. C'est même là le sens de ce fantasme »⁵, suppose J. Lacan. Le terme de « solution » est évidemment à relever.

Être la femme de Dieu à l'origine d'une espèce nouvelle, telle est la métaphore délirante qui donne sa forme au délire de Schreber. Cette forme émerge, dans le réel, de tout ce qui n'a pas été symbolisé. Il ne sera pas père, mais toute l'humanité sera régénérée par lui. Il sera *La* mère d'une humanité nouvelle ! Il y a donc bien, souligne Marie-Hélène Brousse, réintroduction du signifiant maternel, ainsi Schreber retombe sur ses pieds pour désigner la femme de Dieu comme la mère d'une humanité nouvelle.

⁴ BROUSSE M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, Agalma, n° 77, juillet 2002.

⁵ LACAN J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 566.

Dans la première partie « D'une question préliminaire » intitulée « Vers Freud », Lacan aborde les phénomènes de message chez Schreber. « Il s'agit des messages interrompus, dont se soutient une relation entre le sujet et son interlocuteur divin à laquelle ils donnent la forme (...) d'une épreuve d'endurance. La voix du partenaire limite en effet les messages dont il s'agit, à un commencement de phrase dont le complément de sens ne présente pas au reste de difficulté pour le sujet, sauf par son côté harcelant, offensant, le plus souvent d'une ineptie de nature à le décourager. La vaillance dont il témoigne à ne pas faillir dans sa réplique, voire à déjouer les pièges où on l'induit, n'est pas le moins important pour notre analyse du phénomène. »⁶

Ces messages interrompus ne sont pas des coupures dans le sens, ces voix lui sont imposées, il ne peut pas les faire taire...

Lacan parle de provocation – protase – hallucinatoire du style : « Maintenant, je vais me... me rendre au fait que je suis idiot, ou bien : Vous devez quant à vous... être exposé comme négateur de Dieu et adonné à un libertinage voluptueux, sans parler du reste. »

« On peut remarquer que la phrase s'interrompt au point où se termine le groupe de mots qu'on pourrait appeler termes-index, soit ceux que leur fonction dans le signifiant désigne, selon le terme employé plus haut, comme shifters, soit précisément les termes qui, dans le code, indiquent la position du sujet à partir du message lui-même. »⁷ Peut-on parler de signifiant réel ?

Ce terme-index, ce shifter qui est le signifiant lorsqu'il désigne le sujet, c'est ce qui fait interruption dans la relation entre le sujet et cet Autre de la volupté. Il n'y a pas de possibilité pour le sujet de se faire représenter par un signifiant dans cette interlocution avec l'Autre. Les sujets névrosés, eux, sont représentés par des signifiants et la phrase ne s'interrompt pas. Là, au contraire, elle s'interrompt justement parce qu'il n'y a pas de signifiant qui représente le sujet pour cet Autre de la jouissance.

« N'est-on pas frappé par la prédominance de la fonction du signifiant dans ces deux ordres de phénomènes, voire incité à rechercher ce qu'il y a au fond de l'association qu'ils constituent : d'un code constitué de messages sur le code, et d'un message réduit à ce qui dans le code indique le message. »⁸

Lacan fait correspondre la phrase interrompue telle que Schreber l'entend et la réponse telle que Schreber la donne. C'est une animation du rapport du sujet au grand Autre auquel il a affaire. Cet Autre introduit tout de suite la question de la volupté, du libertinage voluptueux. Le concept de *pousse-à-la-femme* répond à un Autre de la volupté, c'est-à-dire un Autre de la jouissance. Ces phrases sont à prendre comme la contrainte à laquelle est soumis Schreber de la part d'un partenaire jouisseur.

« Le *pousse-à-la-femme* chez Schreber est éclairant à considérer, dans la revendication de pouvoir être la mère d'une humanité nouvelle. Schreber tente de rentrer dans un univers de discours ou, en tout cas, dans une réconciliation subjective avec un ordre du monde tenable en identifiant la femme à la mère. Le *pousse-à-la-femme* de Schreber nous révèle ce que Lacan dit être l'opération de l'inconscient, et qu'il dénonce. L'inconscient, la logique du signifiant, fait de la femme avec son inconscient quelque chose qui la conduit « à n'exister que comme mère », selon F. Leguil.

« Le phénomène psychotique, c'est celui des phrases interrompues. De la phrase interrompue, Lacan infère le partenaire auquel Schreber a affaire, un partenaire harcelant, offensant, de nature à le décourager. Le *pousse-à-la-femme* est une théorie du partenaire sexuel dans la psychose, une manière de penser son partenaire sexuel. »⁹, précise M.-H. Brousse.

⁶ *Ibid*, p. 539.

⁷ *Ibid*, p. 540.

⁸ *Ibid*, p. 540.

⁹ BROUSSE M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, Agalma, n° 77, juillet 2002, p. 82.

Si nous nous repérons avec le graphe de Lacan, le graphe avec ces deux étages, nous voyons bien que les phénomènes de message, chez Schreber, mettent en évidence un trouble profond de la relation du code au message, c'est-à-dire de s – effet du signifiant –, avec A – l'ensemble des signifiants. Le grand Autre n'est pas barré puisque la castration n'est pas symbolisée.

C'est un trouble de la relation symbolique tel que le graphe commence par la mettre en évidence en termes de rétroaction de A sur s . Ce trouble fait tomber cet axe de la parole au niveau de l'imaginaire. Ce qui fait que le code et le message ne sont plus différenciés. C'est le lieu même du code, A , qui est frappé, c'est-à-dire la loi qui permet de construire des messages. Or, c'est à partir de l'Autre et des lois de la parole que la différenciation sexuelle se réalise pour un sujet parlant et non à partir du biologique. Les lois de la sexualité en passent par les lois du langage et de la parole.

« L'émetteur reçoit du récepteur son message sous une forme inversée, mais l'inversion, c'est le nom de la continuité. Ça veut dire que c'est le même. Au signe près — qui reste à interpréter : est-ce passer de la négation à l'affirmation, est-ce plutôt le contraire, est-ce un changement de direction, etc. ? »¹⁰

Avec *L'étourdit*, Lacan différencie la fonction phallique, fonction logique pour tout sujet pris dans le prêt-à-porter œdipien – la signification phallique est liée à la castration. Si le névrosé a accès à la signification phallique, il n'en va pas de même pour le psychotique.

Cela nécessite de distinguer deux mises en fonction de la castration où s'inscrit l'espace même de l'expérience analytique, qui sont disjonction : la signification et le sens.

L'opération de la métaphore, si elle permet au sujet d'accéder à la signification de la castration, ne lui permet par contre en aucune façon d'accéder au sens de la castration. La signification de la castration ne comporte pas le *il n'y a pas de rapport sexuel*. C'est seulement le sens de la castration comme mathème qui amène à cette révélation du non-rapport sexuel – cette révélation vécue du non-rapport sexuel, cette révélation mathématique de ce mathème. La signification de la castration, c'est l'impuissance. Le sens de la castration, par contre, est du côté de l'impossible.

Cette antinomie entre signification et sens de la castration peut s'écrire sur le Graphe entre s (A), signification de la castration et S (A), sens de la castration. Le non-rapport sexuel est à ce niveau-là.

J.-A. Miller souligne que si cet effet de signification ne se produit pas chez le psychotique, cela « ne veut pas dire que le sujet ne stationne pas à cette première position. Puisque la psychose de Schreber ne s'est déclenchée, révélée aux autres et à lui-même, que tardivement, après la cinquantaine »¹¹. Cela veut dire qu'il y a bien eu une autre signification qui lui a permis de tenir le coup face au désir de la mère : « l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère »¹². « Cela tient à la consistance de l'effet de signification – effet de signification identificatoire qui se substitue à l'effet de signification phallique, qui, par hypothèse, est manquant. De cette autre identification, Lacan dit : “quelle qu'elle soit”. En effet, c'est un x . Cet effet de signification identificatoire est un x , sauf que dans le cas de Schreber, nous pouvons en avoir une idée. Il n'y a aucune raison de supposer, même quand le sujet est mutique, que dans son mutisme même il n'assume pas, par une certaine identification, le signifiant du désir de la mère. »

¹⁰ MILLER J.-A. « Le tout dernier Lacan » Cours du 23 mai 2007, *non édité*

¹¹ MILLER J.-A. « Du symptôme au fantasme, et retour », Cours 1982-1983 *non édité*.

¹² LACAN J., *Écrits*, p. 565-566.

« Nous pouvons avoir quand même une idée de cet effet de signification identificatoire, à savoir ce produit fini de son délire, c'est-à-dire Schreber habillé et transformé en femme. Là, nous saisissons que l'autre identification, pour le paranoïaque, c'est l'identification à *La* femme. Ce qu'implique le point de vue de Lacan, c'est que ce qui ressort à la fin, comme ça, chez Schreber, c'est sans doute ce qu'il y avait dès le début. Depuis le début, ce qui chez Schreber remplaçait l'identification que permet la signification phallique, c'était l'identification à *La* femme. »

« Sans doute, la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. »¹³

« Schreber se voue à créer le signifiant de *La* femme, il se voue à obtenir l'inclusion du signifiant de *La* femme au champ de l'Autre. En définitive, pour le commun des mortels, il y a une forclusion du signifiant de *La* femme. C'est ce que veut dire le "La femme n'existe pas" de Lacan. Ça veut dire que le seul signifiant que nous ayons, c'est le phallus. La seule fonction par rapport à quoi les sujets s'inscrivent, de façons diverses, c'est le phallus. » C'est par la métaphore délirante que Schreber parvient à métaphoriser la mère grâce à *La* femme. C'est à l'inverse du trajet névrotique. Il parvient à métaphoriser la mère, moyennant quoi se ramène de surcroît la Mère du genre humain.

Comme le souligne Augustin Menard « le *pousse-à-la-femme* n'est pas un *pousse-à-la-féminité*. »¹⁴ Dans les formules de la sexualité qu'Anita Gueydan nous a, dans la leçon inaugurale de cette année, exposées et commentées, nous avons vu que côté homme, pour constituer un ensemble de tous les x qui ont pour attribut d'être soumis à la fonction phallique, une exception est nécessaire. Il faut que je puisse dire : « Il en existe un qui n'est pas soumis à la fonction phallique. » C'est la place du Père. Ce raisonnement est le fondement de l'inscription côté mâle de l'identification sexuelle. Il en faut au moins un qui ne soit pas soumis à la fonction phallique pour pouvoir constituer un ensemble qui regroupe tous les autres.

Si je refuse cette exception, je m'inscris *ipso facto*, de fait, sur le versant féminin, versant « pas tout » et versant « il n'existe pas ». C'est de ce refus que procède le *pousse-à-la-femme*. Le refus, la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, exclut le sujet de la signification phallique, côté mâle, et donc le *pousse-à-la-femme* devient une nécessité pour faire suppléance au défaut de la signification phallique. Le *pousse-à-la-femme* est une théorie du partenaire sexuel dans la psychose, une manière de penser son partenaire sexuel.

« La thèse du *pousse-à-la-femme* est liée à la thèse de la forclusion du signifiant. La femme dans l'expression *pousse-à-la-femme* désigne un signifiant et non la féminité : ce n'est pas un *pousse-à-la-féminité*. Ce n'est pas un *pousse-à-être-une femme*, un *pousse* à une position désirante féminine. C'est un *pousse-au-signifiant*. » M.-H. Brousse.¹⁵

¹³ *ibid*, p. 565- 566.

¹⁴ MENARD A., « Le *pousse-à-la-femme* dans la psychose », UFORCA, mars 2011.

¹⁵ BROUSSE M.-H., « Le *pousse-à-la-femme*, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, Agalma, n° 77, juillet 2002.

La femme : « rêve de l'homme » et cauchemar

Anita Gueydan nous a invité à mettre au travail cette phrase de Lacan : « *La* femme n'existe pas. Il y a des femmes, mais *La* femme, c'est un rêve de l'homme. » C'est de là que reprenant ce qu'en écrit Freud, ce dernier montre plutôt que *La* femme, si c'est un rêve, c'en est un qui vire pour une part au cauchemar, à un rêve d'angoisse. C'est un rêve donc, qui rencontre son point d'insupportable, qui aboutit à une *tuchè* qui fait fuir le rêveur, qui le fait se réveiller... pour mieux continuer à dormir.

Concernant la problématique féminine, rappelons que Freud ne différencie pas formellement les deux registres que Lacan, lui, a pris soin de séparer :

– 1. la position symbolique des femmes – celles qui existent –, marquée pour Freud par la présentification de la castration ; et participant de la fonction phallique – cf. la « phase phallique » chez la fille –, donc, en tant que parlêtre, du registre signifiant. C'est aussi le registre par lequel Freud explicite la sexualité, soit le choix du sexe dès l'enfance, côté fille ou côté garçon.

Lacan, dans son premier enseignement, se réfère à ce registre là, en faisant du phallus un signifiant.

– 2. et, par ailleurs, Lacan introduira dans les années 70 le réel de ce qu'il nomme l'Autre sexe, le réel d'une jouissance supplémentaire qui excède le registre de l'articulation signifiante. C'est là qu'il place « *La* femme qui n'existe pas », ou encore la jouissance dite féminine, comme Anita l'a montré à partir du « tableau de la sexualité ».

C'est selon cette dernière orientation que j'invite à revoir quelques passages de textes freudiens en rapport avec la question de *La* femme – avec l'écriture lacanienne. En effet, à relire Freud après Lacan, on voit ce qui a pu inspirer ce dernier. Au-delà de la sexualité, au-delà du choix du sexe côté hommes ou côté femmes, au-delà de la castration, est désigné un champ qui échappe à la prise du discours. C'est ce qui est évoqué par l'expression freudienne bien connue : le « continent noir » pour qualifier une part de ce qui se joue concernant le féminin ; ou encore cette interrogation qui ne trouve pas de réponse : « Que veut la femme ? ».

La référence la plus connue de Freud, dans une première et rapide lecture, fait apparaître une démonstration centrée sur le fameux « roc de la castration ». Dans son texte tardif de 1937 sur la fin de l'analyse, Freud pose comme butée structurelle de la cure analytique, une limite que nous pouvons qualifier de phallogénérisme généralisé, une limite qui concerne les hommes comme les femmes, d'une façon asymétrique. Il y a un indépassable dans la cure, indépassable que nous avons coutume de rencontrer dans la traduction française sous le terme du « refus de la féminité » pour l'homme, refus pour sa personne propre ; donc pour les hommes un refus de la féminisation. Et pour les femmes, différenciellement l'envie ou le désir de pénis (traduit tel de la langue allemande), autrement dit le maintien d'un tropisme vers le phallique.

Là, nous pouvons évoquer Lacan qui, faisant du phallus un signifiant, écrit la castration par φ/Φ , à savoir que la croyance en l'universalité du phallus vient rencontrer un impossible. C'est la « fonction phallique », dite encore simplement le phallus, Φ , présent sur le « tableau de la sexualité », phallus symbolique en tant que marqué par la castration. Freud, par ailleurs, dans son texte de 1938 sur la *Spaltung*⁴, sur la division du sujet, donc une position structurelle première, exemplifie la division par l'effet de l'angoisse de castration. Ce que reprend Lacan en indiquant qu'à l'approche de la « signification – la *Bedeutung* – du phallus », signification destinée à rester voilée, selon une expression reprise par Daniel Roy, le sujet se barre. Nous sommes loin de la représentation imaginaire de la castration à la mode freudienne qu'on en retient parfois.

Pourtant dans le contexte freudien, on pourrait s'étonner que ce qui paraît se mettre en place dès l'enfance, dès le choix du sexe, jamais « parfaitement ni complètement », puisse se révéler faire butée à la fin de l'analyse supposée concerner des choix pulsionnels premiers, soit des modalités de jouissance. Il faut donc aller au-delà d'un premier niveau de compréhension.

Je reviendrai à ce texte qui porte sur la fin de l'analyse, mais vais l'éclairer d'abord par la façon dont Freud traite la question de *La* femme quelques 20 ans plus tôt, dans un texte qui paraît aller beaucoup plus loin sur ce qui concerne le rapport de l'homme – et des femmes – à *La* femme, et je l'écris là avec le « *La* » barré. Freud désigne un danger, et je souligne le terme de danger pour son rapport à l'angoisse qui est « signal de danger ». Il désigne donc un danger dans l'approche du féminin, non pas encore comme butée de l'analyse, mais comme inhérent aux modalités archaïques du fonctionnement psychique. Le texte va au-delà de ce que son titre, *Le tabou de la virginité*, laisse supposer.

Freud prend appui sur des observations anthropologiques et ethnologiques d'hommes dits « primitifs », conception qui à plus d'un a paru discutable. Retenons qu'il s'agit pour lui de traiter des positions archaïques et premières du parlêtre. Du danger réel que représentait la femme pour l'homme dit primitif, à condition d'en faire un danger psychique, Freud dit : « rien n'aurait vieilli, rien qui ne soit valable de nos jours encore ».

Reprenons la démonstration. Dans le rapport de l'homme primitif avec la femme, le tabou va bien souvent jusqu'à concerner « la femme dans son entier ». Le texte mérite d'être cité assez longuement plutôt que d'être paraphrasé : « Les rapports avec la femme sont soumis à des restrictions si sérieuses et si nombreuses que nous avons toutes les raisons de mettre en doute la prétendue liberté sexuelle des primitifs [...] qui apparaît d'habitude comme enserrée dans des interdits plus forts que ceux des stades plus civilisés. » Freud pose la présence dans l'archaïque des « interdits » de jouissance, ce à quoi peut être rapporté sans forcer la note – la suite le montre – cet énoncé bien connu de Lacan : « la jouissance est interdite à qui parle comme tel ».

Poursuivons : « Dès que l'homme entreprend quelque chose de particulier : une expédition, une chasse, une guerre, il doit se tenir éloigné de la femme et surtout des rapports sexuels avec elle ; s'il ne le faisait pas, ses forces se verraient paralysées et il courrait à un échec. » Quand l'homme a à soutenir une position éminemment active, et même offensive, il lui faut éviter les femmes.

Le rapport à établir entre ce qui est reconstruit d'une mentalité primitive et ce qui nous concerne, encore aujourd'hui, Freud l'indique : le danger présentifié du côté des femmes est toujours aussi présent et efficient quelles que soient les configurations du lien social, à la différence près que là où la position primitive met en avant un danger réel, matériellement incarné dans un lieu, celui des femmes, la psychanalyse désigne « un danger psychique » étayé symboliquement dans l'inconscient. Le passage suivant est à entendre donc comme concernant l'homme primitif comme aussi les positions premières de l'homme qui ne se croit pas tel : « Peut-être que ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre (*anders*) que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, entièrement secrète – et non pas “pleine de secrets” selon la traduction française consultée –, d'une sorte étrangère et pour cela ennemie. »

On saisit qu'il ne s'agit pas tant là des femmes dans la réalité du lien social, mais bien plus d'une dimension du féminin – et non pas féminité au sens habituel – qui relève d'une autre scène. Les termes employés ne sont pas indifférents, on les retrouve dès les premiers textes de Freud, et d'une façon régulière ensuite. Par exemple, l'« être autre », l'« incompréhensible » sont des termes qui qualifient la « chose » (*das Ding*) dans l'« Esquisse » ; l'« étranger », l'« ennemi » est ce qui mobilise la haine consécutive au rejet qui constitue comme extérieur l'« objet étranger », le *fremdes Objekt*, à savoir ce qui de l'objet est perdu. Lacan fera de cet « objet perdu » son objet *a* dont l'approche est signalée par l'angoisse.

Par ces termes Freud établit la corrélation, juste avant la deuxième topique, entre la question de la castration présentifiée du côté des femmes et celle de la perte première qui fait le sujet divisé, soit aussi l'inassimilable du réel. À propos des hommes dits primitifs, Freud ne mentionne pas le concept d'angoisse puisque pour eux le danger est dans la réalité. Le danger est signalé

par l'étrangeté, l'*unheimlich*, qui, là, entraîne la crainte, voire l'effroi avec comme conséquence la fuite, l'évitement ou une proximité rigoureusement encadrée et protectrice. L'angoisse vient du fait du gain en civilisation comme Freud le montre dans *Malaise dans la civilisation*. Le gain de la civilisation c'est le refoulement, la névrose et l'angoisse qui signale un danger psychique, et c'est là que nous pouvons établir le rapport avec le rêve d'angoisse qu'est le cauchemar. Dans le séminaire sur *L'angoisse*, en 1963, Lacan souligne à quel point la femme pour l'homme et l'homme pour la femme, du fait de la mise en jeu de l'objet *a*, offrent des occasions privilégiées de surgissement de l'angoisse.

L'«entièrement secrète» de *La* femme est surgissement d'une béance structurelle. De ce point de vue, une femme reste souvent «secrète», voire étrange à elle-même aussi bien, et ne s'arrange pas si facilement de son propre «continent noir». À la question que se pose Freud «Que veut une femme?», Lacan aurait souhaité que les femmes analystes lui en disent quelque chose, et à plusieurs occasions il n'a pas manqué de remarquer que sur ce point il était plutôt déçu, soulignant ainsi un fait de structure. Il a plutôt cherché réponse du côté des mystiques, femmes et hommes. Dans le même registre, sans rapport apparent avec la question de la femme, c'est avec Romain Rolland et son «sentiment océanique» que Freud évoque une autre jouissance que, dit-il, lui-même ne connaît pas.

Revenons au texte de Freud. Une phrase forte prolonge le passage précédemment cité de Freud: «L'homme redoute d'être affaibli par la femme, – cela a été dit, mais surtout – d'être contaminé par sa féminité.» Apparaît le risque d'une contagion, le risque du passage côté femme. D'où une imputation, une injonction faite à ce que les femmes restent rangées, bien rangées, dans un cadre circonscrit par des règles précises. Freud exemplifie là, sur le mode de la fable ou du mythe du primitif, toutes les connotations dont est porteur le fameux «refus de la féminité» qu'il place comme butée pour l'homme dans la fin de la cure analytique, refus de lâcher le phallus.

Ce danger, danger de contamination, nous le reconnaissons dans le concept lacanien de «Pousse-à-la-femme». C'est, Gérard Mallassagne l'a montré la dernière fois, un danger, un risque structurel de bascule sur le versant d'une jouissance hors phallus, hors discours, non marquée par la coupure du signifiant. On peut faire l'hypothèse que Freud n'a pas choisi sans raison le cas du Président Schreber pour déplier un cas de paranoïa. Les effets de l'énigme du féminin, le «pousse-à-la-femme» y sont là en évidence. Là où Freud insiste sur les avatars de la castration, les avatars aussi de la division du sujet, Lacan s'orientera sur la boussole de la jouissance. De ce point de vue, le «pousse-à-la-femme» en tant qu'il marque la psychose, le surgissement nocif d'une jouissance qui transgresse l'inter-dit, ce «pousse-à-la-femme» concerne tout parlêtre, même à se ranger du côté des femmes. On sait que les états qui précèdent souvent la formation d'un délire, états d'angoisse massive, de perplexité, sont un vrai cauchemar, dont la sortie peut être un passage à l'acte suicidaire.

On ne peut pas, dans ce cadre, ne pas évoquer le débat de Freud avec Adler, débat où Freud pose déjà très fermement le statut particulier du féminin. En 1914 il en rend compte, en particulier dans «Sur l'histoire du mouvement psychanalytique», et l'évoquera jusqu'en 1937. Freud s'est opposé vigoureusement au fondement adlérien de la «protestation masculine» – ou «virile», conditionnée selon Adler par une «volonté de puissance» basique et structurelle. Pour Freud la «protestation masculine» n'est que défense moïque. Alors que protester, «témoigner d'être homme» est dans son fond «témoigner de n'être pas femme». Témoignage qui ne pourrait se réaliser par un «je ne suis pas femme», dénégation en trop grande proximité de ce qu'il s'agit de contrer, dénégation trop révélatrice de ce qui doit rester profondément refoulé. De multiples façons de faire l'homme assurent cette fonction, plus ou moins accentuées selon les sujets et selon les cultures, diversement réglées aussi selon les cultures.

Pour l'homme qui ne se dit pas « primitif », s'il risque, dans l'inconscient, la contamination dont parle Freud, cela nécessite que cette « *La* femme qui n'existe pas » soit incarnée, prenne corps en un lieu situable. Le meilleur moyen pour faire en sorte que le lieu du féminin ne fasse pas intrusion dans son champ propre est de ne pas cesser de faire exister le féminin dans un ailleurs, et de l'imputer au compte d'un autre, qui vient faire office comme semblant de l'« Autre » réel. Quitte à, cette radicalement autre, la valoriser, l'élever, comme dit Lacan à propos de l'amour courtois, à la dignité de la chose, de la merveille à nous éblouir.

C'est banalement le processus freudien de la projection : là où le sujet ne peut pas fuir ce qui est inscrit en son propre champ et le mettrait en danger, le projeter à l'extérieur permet de mobiliser des mécanismes de protection plus efficaces.

Ce qui vient d'être repris de Freud concernant les hommes ne signifie pas que les femmes s'en arrangent sans dommage. Là, nous retrouvons la justification du titre : *le tabou de la virginité*. Quand la femme est engagée dans la rencontre avec un homme, et en particulier la première rencontre, elle a à soutenir, selon Freud, la réactivation de la castration, mais cette fois-ci présentifiée dans son propre champ. Ce qui a des effets de retour vis-à-vis de l'homme sur le mode de l'hostilité, quelquefois de la haine, plus banalement si nous nous éloignons des temps dits primitifs, d'une insatisfaction comme toile de fond du rapport à celui qui, comme le dit Lacan, « ravive la dite blessure de la privation », ici réelle.

Avec Lacan qui s'oriente sur la jouissance, nous dirions qu'il n'est pas facile à une femme d'approcher l'étrangeté de *La* femme, soit d'approcher un point de ratage, de béance, de néantisation subjective, d'*aphanisis*.

Revenons maintenant au texte de Freud évoqué en début *L'analyse finie et infinie* où est présentée la castration comme indépassable, non franchissable dans la cure. Je ne reprendrai pas la démonstration, déjà faite par le texte sur *Le tabou de la virginité*. Je vais préciser simplement ce que les termes en langue allemande connotent, connotations qui passent mal dans la transposition en langue française. Ce qui permet d'en avoir une lecture moins imaginaire.

En premier, ce fameux « roc de la castration ». Le terme traduit par « roc » (*Fels*) peut, en langue allemande, désigner une chaîne rocheuse infranchissable, au-delà de laquelle est l'inconnu. À l'instar de l'*Au-delà du principe de plaisir*, cela fait image d'un au-delà de la castration ou encore de l'au-delà de la *Spaltung*, de la division du sujet. Les hommes comme les femmes sont concernés : ce qui leur est « commun a été très tôt mis en relief... en tant que comportement à l'égard du complexe de castration ».

Par contre, ce n'est pas de la même place qu'une femme ou un homme se soutiennent de l'appui phallique : « Si l'on tente d'insérer ce facteur dans notre corps de doctrine, il ne faut pas méconnaître que, de par sa nature, il ne peut avoir la même place dans les deux sexes ».

Pour la position des hommes, ce qui est traduit par « refus » – refus de la féminité –, c'est le mot *Ablehnung* – *Ablehnung der Weiblichkeit* –. Y est impliqué un mouvement – donné par le préfixe *Ab* – de retrait, d'écartement, de mise à distance. Le radical du verbe « *lehnen* », employé seul sans préfixe, renvoie à « prendre appui » sur quelque chose, « s'appuyer » sur, « se pencher » vers, « s'adosser »... ; *ablehnen* marque un retrait par rapport à l'appui, non pas une simple prise de distance mais une façon de contrer un point d'attraction. Lacan transpose *Ablehnung* en un « très peu pour moi », à compléter d'un mouvement de « dérobage ».

L'« *Ablehnung der Weiblichkeit* » n'est pas un refus qui règle définitivement le risque du lieu où serait logé le « féminin ». Dans le mouvement de « dérobage » – reprenons le terme de Lacan, ou de recul – tel que je transpose *Ablehnung* –, il y a un « ça ne cesse pas », ça ne cesse pas de devoir s'écrire pour se protéger d'un réel où, à l'inverse, ça ne cesse pas de ne pas s'écrire. Ça ne cesse pas de devoir rêver que *La* femme existe, bien incarnée, pour se dérober à *La* femme, celle qui n'existe pas, celle dont l'étrangeté confine au cauchemar.

Pour Freud, les femmes, elles, en tant que parlêtres ne font pas de leur proximité logique à

l'Autre jouissance une affinité subjective. Elles aussi se soutiennent de l'appui phallique, c'est ainsi que l'on peut transposer ce que Freud dénomme différemment *Penisneid* et *Peniswunsch*, respectivement traduit par envie de pénis et désir de pénis.

Cela fait image pour qui l'entend, mais en sachant comment la langue allemande construit ces mots, cela permet d'en décaler le sens. Dans « l'allemand, dit Georges-Arthur Goldschmidt, on prend la langue au mot... c'est parfaitement concret ». Il donne pour exemples, le pancréas qui est « la glande de la bave du ventre », le cadenas qui est « la serrure qui est accrochée devant », etc. Les dénominations conceptuelles, abstraites, en philosophie allemande en particulier souligne Goldschmidt, sont souvent construites par des termes concrets, matériels, voire corporels pour former un mot composite. Évidemment, une personne de langue allemande, comme nous pour la formation de nos mots, ne l'entend pas sur le mode de la décomposition, comme nous pouvons, nous, le traduire.

Peniswunsch est donc à entendre comme un concept, une position du sujet qui implique le corps en tant que corps parlant, portant la marque du symbolique. De plus la première partie du mot *Peniswunsch*, *Penis* est positionnée comme un qualificatif en langue allemande. C'est le désir qui devrait, si le terme existait, être qualifié de « pénien », nous dirions phallique. Et nous retrouvons là la condition pour que la jouissance, selon le terme de Lacan, puisse condescendre au désir, cette condition, c'est le phallus comme signifiant, le phallus symbolique – je reprends des termes du premier enseignement de Lacan.

À propos de la question « Que veut la femme ? », Lacan dit que Freud nous a abandonnés. Il en est resté à ce que Lacan, lui-même, réarticulera d'abord en terme de phallus. Puis Lacan fera le pas de déployer en logique le réel d'une jouissance Autre (JA), hors symbolique, hors langage. Ceci l'amènera à énoncer que la femme est « pas toute » inscrite dans la fonction phallique, « un Pas-tout qui n'a de valeur qu'inscrit dans la structure d'infini », commente J.-A. Miller.

Cela apporte de dégager cette question de l'appui que trouve Freud dans un « destin biologique », et une privation côté femme, pour la fonder sur la structure du parlêtre, sur un réel de jouissance qui fait retour au corps. Et continue Miller, le Pas-tout « non pas (inscrit) dans cette pauvre incomplétude... n'est pas un tout amputé ». Cela dégage aussi pour une part d'une contingence qui est inhérente au procès de la sexuation, à savoir la rencontre avec une culture donnée dont les signifiants-maîtres définissent un répartition sexuelle.

Si « la leçon (lacanienne) du répartition sexuelle, c'est qu'il faut se référer à la structure », la fille devenue femme et le garçon devenu homme auront, l'une et l'autre, différemment, à mettre en place leurs solutions propres pour encadrer cette jouissance opaque, solutions singulières pour « chaque un ».

Il reste que, bien souvent, le corps social veille à préserver le collectif des effets déréalisants et ravageurs de cette jouissance en posant dans la réalité des injonctions et des interdits à ce qui se révèle n'être pas toujours inter-dit « à qui parle comme tel ». Lacan parle de phallus imaginaire, et nous savons que l'imaginaire peut venir assurer une suppléance au symbolique. Là où il y a danger (au sens freudien du terme) de surgissement d'un réel du corps, c'est l'interdit de réalité qui fait office selon des modalités plus ou moins ségréguatives à considérer les configurations du lien social à l'échelle du monde.

De cette jouissance rétive à passer dans un dire, qui en témoigne de l'avoir éprouvée – d'en avoir fait l'épreuve, éprouvante mais cependant souvent addictive ? – Lacan renvoie aux mystiques extatiques, à Duras avec Lol V. Stein, Freud évoque Romain Rolland et son « sentiment océanique ». Bien d'autres encore, poètes, écrivains, philosophes, toujours aux limites d'un dire le réel, puisqu'il s'agit d'apporter du sens là où le sens se perd, n'est pas seulement absent mais disparaît comme tel. Ainsi de Georges Bataille et son « *Expérience intérieure* », dans l'apologie d'un non-savoir radical : « Je ne peux parler d'une absence de sens, sinon lui donner un sens qu'elle n'a pas. »

Pour terminer et faire le lien avec la théorie de Freud sur les dénommés « primitifs », donnons un contre-exemple qui montre combien les solutions peuvent être singulières à chacun. Il s'agit de Rainer Maria Rilke qui, par ailleurs, fait l'objet d'une conversation de Freud avec Lou Andréas-Salomé. Rilke, retiré seul dans la demeure d'un de ses mécènes, écrit à sa compagne qui souhaite le rejoindre de ne pas venir. Il évite une femme, non pour se maintenir côté homme, mais au contraire pour s'assurer que puisse surgir l'état nécessaire à sa création poétique. Il conseille ce courage « à un jeune poète » par ces mots : « ...dans une incertitude sans pareil, à la merci de ce qui n'a pas de nom, il (le poète) serait quasi anéanti. Il aurait l'impression de tomber, ou bien se croirait expulsé dans l'espace, ou brisé, dispersé en mille morceaux... C'est ainsi que changent toutes les distances, toutes les mesures » ; quand le signifiant défaille radicalement.

Abord, donc, de *La* femme qui n'existe pas, non sans « angoisse devant l'inéclaircissable », non sans en être terrifié, mais : « être courageux devant ce qui, venant à nous, est le plus bizarre, le plus étonnant, le moins éclaircissable ». Conseil pour, reprenant un mot de J.-A. Miller, un « effort de poésie », de mener le cauchemar à son bout, pas sans un coût certain pour Rilke.

Pourquoi la femme serait-elle un rêve de l'homme ?

Le poids et le nombre de livres, que je transporte avec moi pour parler une heure devant vous, témoigne d'un discret embarras. Lorsque mon amie Anita Gueydan m'a proposé l'année dernière cette intervention, j'ai éprouvé un moment d'enthousiasme. Il y a au moins deux conceptions de l'enthousiasme dans Lacan. Celui requis pour apporter une preuve que le désir produit par la cure est bien le désir de l'analyste et qu'il s'est insinué dans le sujet. Celui, dont il réclame avec l'invention de sa passe qu'on s'assure de son effectivité au début d'une pratique. Mais, il y en a un autre, d'enthousiasme, celui qu'à propos de lui-même Lacan juge sévèrement – trop sévèrement car il parle de son *Discours de Rome* : « Un rien d'enthousiasme est dans un écrit la trace à laisser la plus sûre pour qu'il date, au sens regrettable. »¹ Mon enthousiasme date sans doute de l'effet qui m'a fait cette affirmation proprement incroyable : « la femme est un rêve de l'homme » qui, bien sûr est une réplique – au sens sismique du terme – de « La femme n'existe pas ». La simplicité de cette proposition, sa frappe, ne peuvent nous tromper : il faut d'innombrables méandres, escarpements et d'étapes franchies dans l'enseignement de Lacan pour en arriver là. Pour essayer de nous donner la mesure de ce dont il est question avec le sujet de l'inconscient dans ce qui ressortit à la notion d'existence, il a fallu que Jacques-Alain Miller s'y prenne deux heures par semaine pendant toute une année universitaire.

Qu'est-ce qui existe, ou non, lorsque nous suivons Lacan, son « La femme n'existe pas » et l'une de ses conséquences : elle est un rêve de l'homme ? Considérons un instant la destinée de la pauvre infortunée que nous avons rencontrée ce matin à l'hôpital². Elle affirmait d'elle-même « souffrir de troubles paranoïaques légers ». Qu'est-ce que la paranoïa ? Les psychiatres américains l'ont « supprimée » de la liste des diagnostics dans leur *DSM*. C'est donc que son existence n'était pas quelque chose d'incontestable. J'aime la boutade du philosophe Dominique Lecourt, l'un des héritiers de la grande tradition de l'épistémologie française, lorsqu'il avance qu'il est impossible que le Pharaon Ramsès II soit mort de la tuberculose puisque cette maladie n'avait pas été inventée et puisque le bacille de Koch n'avait pas encore été isolé. Pour cerner le réel en clinique, comme nous n'opérons « qu'avec la parole », nous ne nous servons que de semblants, de signes et de considérations que nous articulons et que nous rassemblons en un mot – soit quelque chose qui nomme et qui, fâcheusement, mais inévitablement, classe.

Est-ce à dire que la femme, aussi bien est un semblant ? Que la femme n'existe pas, est-ce soutenir qu'elle est un semblant ? Eh bien ! précisément non – la force de scandale de l'affirmation de Lacan, justement, signale qu'un réel est en cause. Parce qu'il faut bien l'admettre, il s'agit d'une affaire qui peut d'abord passer pour extravagante. Dire publiquement : « La femme n'existe pas », ne manquait pas de faire sensation, dans les années 1970, au sommet des mouvements féministes, du MLF dont le militantisme (militantisme le plus souvent justifié et bénéfique) n'impliquait pas nécessairement qu'on puisse prononcer de tels propos. Nous sommes paradoxalement mieux « placés » aujourd'hui pour juger que, loin d'être une extravagance, cette phrase concluait une démonstration logique rigoureuse et résonnait alors comme une parole qui fait acte.

Dans livre VII du *Séminaire*, à la fin d'un chapitre que Jacques-Alain Miller a intitulé « La pulsion de mort », Lacan avance qu'on « ne dépasse pas Marx et Freud, on s'en sert »³. Comment nous servir de ces phrases fortes de Lacan ?

¹ Lacan J, « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 229.

² Cf. présentation de cas et discussion.

³ Lacan J, *Le séminaire*, livre VII, Paris, Seuil, Leçon du 30 mars 1960. « Quand je dis qu'on ne dépasse pas tel ou tel de ceux que j'énumère dans la même phrase, Descartes, Kant, Marx, Hegel et quelques autres, on ne les dépasse pas pour autant, en effet, qu'ils

marquent la direction d'une recherche, qu'ils marquent une orientation, et que cette orientation, elle, si c'est une orientation véritablement faite comme ça, n'est pas quelque chose qu'on dépasse comme ça si aisément. On ne dépasse pas Freud non plus ; on n'en fait pas non plus – on n'en a pas d'intérêt – le cubage, le bilan. On s'en sert, on se déplace à l'intérieur, on se guide avec ce qu'il nous a donné comme directions ».

Reprenons, voulez-vous, ce que nous confiait cette femme hospitalisée que nous venons de rencontrer. Elle croit, elle en témoigne, qu'il y a bel et bien un rapport sexuel lorsque des phénhormones sont émis par les protagonistes du dit rapport. Mais nous, les « animaux dénaturés », nous avons plutôt à faire, ou non, avec le charme, qui dépend moins de la biologie hormonale que des efforts de chacun pour être charmant. Dans son Séminaire *...ou pire*, Lacan évoque ceci, qu'avancer « La femme n'existe pas » est vérifié par le fait qu'un homme ne « va » pas avec toutes les femmes. Il n'en « prend » qu'une, ou quelques-unes ; pour nombre d'autres, il ne leur fera pas même la cour. Cela le distingue du monde animal, où rien ne nous indique qu'entre mâles et femelles puissent s'opérer des choix singuliers, exclusifs de tout autre ; rien ne nous indique que pour tel animal dit de compagnie puisse être observé des dilections aussi singulières que celle que chantent Tamino et Pamina dans *La flûte enchantée*. La femme ne se prête pas à ce qui permettrait de la généraliser. Cela, on le pense bien, concerne le cœur de notre « clinique », qui voit dans cette non existence, la « matrice » d'une logique du cas particulier, de la singularité subjective radicale.

Pareillement, soutenir qu'il n'y a pas de rapport sexuel déclare, à l'ère de la science, qu'aucune écriture, aucune formule – à l'instar de ce qu'établit la physique ou la chimie, la biologie aussi bien –, n'indique que pour tel homme, telle femme, ou que pour tel type d'homme, tel type de femme correspondrait congrûment. Dans un volume consacré au Congrès de l'AMP de 2010, Alain Grosrichard a publié un article tout à fait étonnant : il décrit comment des esprits savants et audacieux ont cherché à prolonger les découvertes des Principes Mathématiques⁴ de Newton en tentant de les appliquer au genre humain : pouvait-on calculer en fonction de la masse des corps, un lien équivalent entre le corps d'un homme et celui d'une femme ? Pouvait-on calculer la nature et le degré de leur attirance, comme on savait désormais le faire pour les planètes ? Que devenait le rapport sexuel d'un homme et d'une femme dans un monde gouverné par les lois de la gravitation universelle ? C'est émouvant, cette passion des sciences d'alors ! Mais y a-t-on renoncé ? Non, tous n'ont pas renoncé : lorsque des personnes disent, par exemple, que l'homosexualité est une maladie, peut-être d'origine génétique, cela révèle qu'elles n'ont pas renoncé à cette idée. Elles ne le disent pas comme ça aujourd'hui parce que les homosexuels sont des gens courageux qui ont appris à se défendre, et donc, il leur faut être prudents. Nos collègues psychanalystes américains se sont fait complètement dépasser, et à juste raison, en voulant maintenir l'homosexualité dans les catégories psychiatriques pathologiques. C'est ainsi qu'ils ont été exclus des procès et des procédures de l'édification du *DSM III*.

Ils n'ont pas renoncé, par exemple, ceux qui cherchent des preuves de l'homosexualité animale. C'est exactement ce présupposé qui fait penser qu'il y a un rapport sexuel, soit ce qui unit le mâle et la femelle, et que par conséquent, tout ce qui ne correspond pas à ce rapport sexuel doit être considéré comme anomalie. Sauf que les éthologues ont montré que dans le monde animal, il y a certes des rapports sexuels mais pour lesquels il faut quand même agiter un certain rapport au semblant, la parade par exemple.

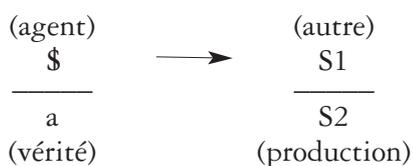
Parler de logique du cas particulier est insuffisant. On pourrait dire, après tout, que cette logique du cas particulier, c'est l'idéal médical. D'ailleurs les médecins, d'emblée, ont construit leur sémiologie entre forme typique et forme clinique. Ce pourrait aussi bien être ce que tente de faire l'Universitaire : considérer le cas particulier qui ne « ressemble à rien ». Le problème est que cela exclut tout autant le sujet. Dire « La femme n'existe pas ». est bien plus que ça – et invite à considérer le sujet comme ce dont on ne saura pas ce que c'est, comme le zéro qui assure la suite des nombres, dans sa capacité à lui à se hisser à la hauteur de la logique lacanienne.

⁴ Isaac Newton, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Titre original : *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica*. Londres, 1687.

Notre conception du sujet – du sujet de l'inconscient, du sujet dont on cherche la trace grâce à notre lecture, c'est-à-dire grâce à notre déchiffrement –, nous l'obtenons là où nous relevons des indices de division, indices qui montrent que le sujet est divisé dans sa raison même par autre chose que ce qui fait sa raison. Ce qui fait sa raison, Lacan l'appelle « instance de la lettre » ou « logique du signifiant » et ce qui le divise, « jouissance », qui traduit la libido freudienne. Quelque chose me heurte parfois quand, dans nos expériences de contrôle, quelqu'un dit, pour avancer un diagnostic de psychose : « Il n'est pas divisé. » Car enfin, s'il n'est pas divisé, il n'y a pas de sujet ! Le sujet n'existe, si je puis dire, que dans sa division. Lacan le dit : « Le sujet, si tant est qu'il n'y ait un sujet autre que divisé [...] » Dans le cas que nous venons d'entendre, nous avons la division subjective en acte dans le refus de dire qui serait le père de son enfant. Pour une raison simple, c'est que chez elle, l'idée interdite que l'on puisse faire un enfant avec son père n'est pas un fantasme. C'est quelque chose qui l'oblige, à un moment donné, à mettre au minimum la méditerranée entre elle et son père. L'interdit envahit tout le champ de la réalité. Mais là, dans le refus de dire quoique ce soit de son amant et du père putatif de son enfant, on a une trace de la division. Et lorsque nous disons que le sujet n'est pas divisé, c'est que nous confondons ce qui serait la division subjective avec la certitude qui la bouche, la certitude qui nous empêche de voir quel est le déchiffrement possible de cette division subjective. Il nous faut donc considérer que le sujet est quelque chose dont on ne saura pas vraiment ce qu'il est, dans la mesure où nous sommes assujettis à une conception qui fait de ce sujet une notion effectuée par le signifiant.

Chez Freud, c'est très simple : il nous invite à considérer que chaque séance est la première, que chaque cas est le premier. Chez Lacan, cela donne un chapitre essentiel de sa « Direction de la cure », à savoir qu'un psychanalyste doit savoir qu'il ne sait pas. Eh bien cela, c'est isomorphe et homogène avec l'idée que « La femme n'existe pas » – ce qui d'ailleurs pousse certaines femmes à se dévouer plus que la moyenne de l'humanité à ce non-savoir et à aller jusqu'au sacrifice. Lacan, dans son écriture des discours, montre comment l'hystérique réussit à mettre sa division même en place d'agent, à mettre son « je ne sais pas » en place de commander la situation. Il écrit que c'est la logique de ce discours qui interroge le maître, c'est-à-dire que l'on s'invente une paralysie qui interroge le maître de l'anatomopathologie dans la mesure où le maître produit un savoir incapable de dire quoi que ce soit de la cause de cette paralysie.

C'est ce que Lacan éclaire avec la construction de son discours de l'Hystérique.



Le maître de l'époque, Charcot par exemple, a poussé la science clinique à un degré de perfection dont il faut savoir qu'elle n'atteindra plus jamais ce niveau. Sans aucun examen complémentaire, sans aucune exploration du corps, il pouvait, en vous grattant l'hypoténuse et en observant un petit tressautement sur la surface du menton, reconnaître un signe policomentonnier et en déduire la localisation exacte d'une pathologie tumorale ou autre. Mieux que le scanner ! Et moins impressionnant et moins coûteux pour la collectivité. Et voilà une petite jeune fille qui se présente à lui et lui dit : « Moi, j'ai une paralysie qui ne correspond à aucun des circuits que tu as découverts ! Continue à produire ce savoir, mais *niet* pour la cause ! ». C'est-à-dire que l'hystérique se condamne à ce que le savoir produit ne lui serve à rien. Elle se condamne à une espèce d'incurabilité. Appuyée sur l'inexistence de son sexe, sur l'inexistence d'un savoir qui pourrait dire ce qu'est la femme, elle pousse la démonstration jusqu'au sacrifice, car aucun savoir ne dira la cause qui la divise.

Il me semble que cinq ou six ans avant de prononcer la phrase « La femme n'existe pas », le D^r Lacan, avec son discours de l'Hystérique, était déjà sur la voie. Ce qui nous indique quel est le but d'une psychanalyse et quel doit être le but de la clinique que nous avons à enseigner à toute la clinique non analytique : ce qui nous intéresse n'est pas ce que l'on sait du sujet mais ce que le sujet sait lui-même. On en trouve la préoccupation dès le premier Lacan. Je dois dire que c'est la première chose que j'ai retenue de l'enseignement de Lacan : il faut savoir d'où le sujet sait ce qu'il avance ! Comment en est-il certain ? C'est-à-dire qu'il faut l'aider à déconstruire toutes ses croyances. Je l'ai retenu d'un petit passage, dans le livre III du Séminaire sur *Les psychoses*, où Lacan dit cette phrase étonnante, qu'un sujet est prêt à renoncer, dans un entretien bien conduit, à l'idée que les voix lui ont dit ceci ou cela. Il est même prêt à renoncer à l'idée qu'il a entendu des voix. Mais, il y a une seule chose à laquelle il ne renoncera pas, c'est que ces voix s'adressaient à lui.

C'est étrange ! Au fond, le sujet est prêt à vous dire qu'il n'entend pas de voix, mais, il ne cèdera pas sur ceci, que ses voix s'adressent à lui. C'est-à-dire que la certitude réside dans le fait que l'énoncé s'adresse à lui, alors que la croyance est ce à quoi il adhère.

Certitude ← A – (ce qui s'adresse)

Croyance → A – (ce à quoi il adhère)

Cette vectorialisation est simple. Le sujet est certain de ce qui le concerne. Le sujet croit à ce qu'il aimerait trouver dans l'Autre. Et le sujet aimerait trouver dans l'Autre La femme, il en rêve !

Que veut dire « La femme est un rêve de l'homme » ? Tout d'abord que La femme n'est pas un fantasme de l'homme. Pourquoi La femme n'est-elle pas un fantasme de l'homme ? Aujourd'hui, nous savons pourquoi : nous le savons par nos patients, par les récits de tout ce qu'on trouve en matière de pornographie sur internet.

Le commerce de la pornographie montre ce qu'est la femme, ce que l'on peut faire de « La femme » lorsque le goût ne recule devant aucun ravalement. Le corps de la femme, découpé en objets partiels, est un fantasme de l'homme. Par conséquent, dire que « La femme est un rêve de l'homme », c'est dire que La femme est plutôt une formation de l'inconscient, qu'elle est la réponse de l'inconscient au réel de sa non-existence, une formation de l'inconscient qui répond à la pulsion sexuelle et qui peut rendre compte de ce que, dans les mêmes pages, Lacan peut dire que « La femme est un rêve de l'homme ». Ce qui explique en quoi La femme est aussi le symptôme de l'homme – symptôme qui est pour une bonne part de sa constitution, une formation de l'inconscient.

Nous en avons des preuves dans toute la littérature : la femme se prête admirablement à la perspective fictionnelle. En effet, rien de tel que le signifiant pour nous faire tomber en pamoison devant une femme dont l'être a une épaisseur inversement proportionnelle à son existence !

C'est Oscar Wilde qui disait qu'il ne s'était jamais remis depuis sa jeunesse du suicide de Lucien de Rubempré dans *Splendeurs et misères des courtisanes*. Pour ma part, je ne me suis jamais remis de l'épisode où Clélia entre dans la cellule de la prison commandée par son père, le général Fabio Conti, la cellule de Fabrice⁵ et où elle heurte le chambranle de la porte, ce qui dénude son épaule. Ou quand Stendhal raconte comment, dans un dîner de la grande bourgeoisie provinciale, Julien Sorel met sa main sous la table et saisit la main de Madame de Rênal qui à chaque fois s'esquive, jusqu'au un jour où la main n'est pas retirée...

La femme est une formation de l'inconscient veut dire que l'inconscient, qui est là pour nous défendre d'un réel traumatique, se prête à cette construction qui nous fait rêver de La femme.

⁵ Fabio Conti, directeur de la forteresse où est enfermé Fabrice : la tour Farnèse.

Mais dire que «La femme est un rêve de l'homme» explique aussi que souvent c'est aussi un cauchemar. Quel cauchemar en effet pour les deux garçons dont nous parlait la patiente de ce matin : chacun d'eux l'accueille, elle veut un enfant, il lui fait un enfant et patatras ! Un jour il se retrouve devant une catastrophe. Si l'on n'est pas équipé correctement pour y réfléchir, cela doit avoir une valeur traumatique.

«La femme est un rêve de l'homme», donc plutôt une formation de l'inconscient. Si l'on suit le fil de l'inconscient, en tant que l'inconscient est formé de pensées, La femme est ce qui peut être fabriqué par la pensée de l'homme... en ce sens que ça n'est jamais ça. Et Lacan prend prétexte de ce point pour développer, spécialement dans son séminaire *...ou pire*, ce dont Jacques-Alain Miller a fait le sujet unique d'un cours entier d'une année, qu'il a appelé «L'être et l'Un», la différence entre l'être et l'existence. L'être est lié à des fabrications de langage. L'être, c'est ce qu'on arrive à fabriquer avec du semblant. Lacan utilise parfois la logique pour montrer que le langage a une puissance d'inexistence, et il prend l'exemple du logicien anglais Russel, qui analyse cette phrase «Le roi de France est chauve». La France est une république, qui n'a donc pas de roi – ce qui n'empêche pas de dire «Le roi de France est chauve», de poser un être. Faire être quelque chose est la meilleure façon de montrer la puissance du langage, quand le langage est référé à la parole, pour faire être des choses dont on n'est pas assuré de l'existence. Et vous savez que J.-A. Miller en tire prétexte pour distinguer, comme Lacan y invite dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, ce qui est de l'ordre de la parole et ce qui est de l'ordre de l'écriture.

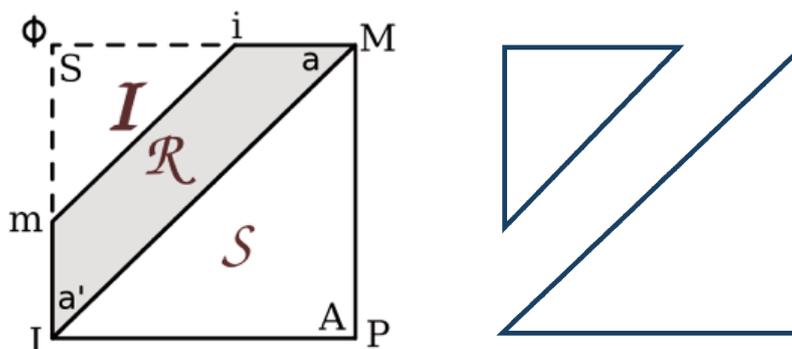
Avec la parole, on a des effets de vérité. Avec l'écriture, des effets réels, de certitude. Et la patiente de ce matin, qui est un sujet du droit, le sait. Elle sait que si vous allez déposer une plainte pour qu'importe ce soit, si vous ne disposez pas de témoins ou si vous ne disposez pas de traces écrites, vous n'avez aucune chance ! Elle sait que c'est au niveau de l'écrit que les choses se jugent. Elle sait que cet écrit peut aller jusqu'au dépistage génétique. Si le sujet se déchiffre, c'est différent de ce qui va jusqu'au dépistage génétique qui assure très précisément les parents d'être ou pas les parents. Et quand Lacan dit que la psychanalyse n'est pas un discours scientifique mais un discours qui utilise la science comme lui donnant le matériel qu'elle a à traiter – p. 17 du séminaire *...ou pire* –, une clinique en témoigne singulièrement : celle du sujet transsexuel. On peut lui dire : «Vous êtes XX ou Vous êtes XY», ça n'a que bien peu d'effet sur lui. S'il est certain d'être une femme alors qu'il a un corps d'homme, eh bien, c'est précisément parce que la certitude vient d'une critique faite de la valeur et de la consistance de l'Autre. À la différence de la croyance, qui pose que l'Autre existe.

C'est pourquoi Lacan dira que l'angoisse, qui est l'affect de l'inexistence de l'Autre, est un affect certain. Est un affect qui concerne le sujet. Dès lors, qu'avons-nous de mieux comme preuve que «La femme n'existe pas» que la clinique des transsexuels ? Il suffit pour s'en convaincre de regarder la superbe couverture de *...ou pire*, *l'Adam et Ève* de Dürer⁶ – un corps de femme et un corps d'homme c'est de l'image et, à partir du moment où nous considérons que l'inconscient s'identifie à la chaîne du langage, à la chaîne des signifiants, la transsexualité est une clinique qui s'engouffre dans la faille entre Imaginaire et Réel⁷.

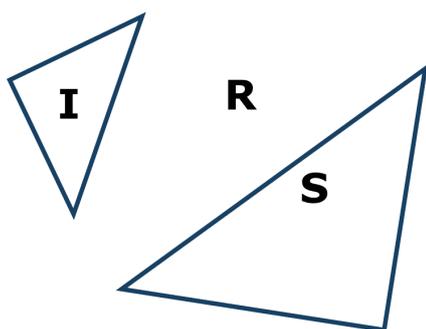
⁶ Il s'agit de la couverture du Livre XIX du *Séminaire* : le dyptique *Adam et Ève* d'Albrecht Dürer.

⁷ Entre I et R, la Jouissance Autre.

C'est d'ailleurs ainsi, ne l'oublions pas, que Lacan a construit son approche de la transsexualité; l'idée est que la « normalité » résulte d'une adjonction du Symbolique et de l'Imaginaire⁸. Dans son schéma R, il épaissit le réel, c'est-à-dire qu'il épaissit la barre qu'il y a entre signifiant et signifié.



Lacan montre que la psychose a lieu quand I et S se disjoignent et mènent chacun leur partie pour leur compte. De plus, c'est un S et un I un peu « atteints », il les incurve ainsi :



Au fond, Lacan invente la différence qu'il y a entre la forclusion et l'état où le cadre tenait. Un psychiatre de sa jeunesse, Chaslin appelait « discordance » une clinique qui rend compte de cette disjonction.

D'ailleurs, dans la plupart des états pré-délirants, quand on a l'occasion de parler avec un infortuné qui déclenche un délire, on peut constater cette phase de perplexité, antérieure au moment de la certitude, quand les images et les mots ne coïncident plus, quand le signifié et le signifiant ne respectent plus la convention généralement admise par la communauté langagière dans laquelle nous vivons. Le symbolique, son « héritage », l'inconscient, à tel ou telle, dit : Je suis une femme et si j'ai un corps d'homme, c'est une « erreur ». On pourrait imaginer qu'un coup d'arrêt définitif est porté par l'apparition de la génétique et la capacité de voir si vous êtes vraiment un homme ou une femme ! Eh bien, il est clair que le sujet n'en a cure ! D'ailleurs, pas besoin d'être transsexuel ! Si à toutes les jeunes femmes qui viennent voir un psychanalyste en disant qu'elles ont des problèmes avec leur féminité, vous répondiez : « Ne soyez pas inquiète, faites un test, vous verrez ! Vous êtes une femme ! » – imaginez le résultat ! Ou à un garçon qui vous dit qu'il a du mal à faire l'homme : « Essayez XY. » – il s'en moque. Le sujet ne s'arrête pas au matériel que la science lui fournit. Le « Il n'y a pas de rapport sexuel » de Lacan est « corrélatif » de « La femme n'existe pas ». On pourrait dire que c'est parce qu'« Il n'y a pas de rapport sexuel » que « La femme n'existe pas ». C'est-à-dire, « Il n'y a pas de rapport sexuel » à l'ère de la science !

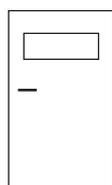
⁸ Entre S et I, le sens.

Ça veut dire que le rapport sexuel a, beaucoup moins qu'autrefois, de possibilités d'être utilisé par le sujet comme vérité insurrectionnelle, comme valeur de scandale. Aujourd'hui, il faut vraiment avoir affaire à des gens un peu plus acharnés que la moyenne pour se faire surprendre dans un hôtel new-yorkais... Lui, il croit sans doute qu'il y a un rapport sexuel ! Et que le rapport sexuel est ce qui correspond à sa volonté. C'est un peu inquiétant sur le plan de la structure de son désir. C'est ce qui correspond à une utilisation qui n'est pas exactement celle que le Docteur Lacan pourrait prescrire de « La femme n'existe pas ». La femme n'existant pas, je fais ce que je veux ! C'est précisément le contraire. La femme n'existant pas, il faut qu'un pacte se noue à chaque fois une par une. Et ce qui vaut pour l'une ne vaut pas pour l'autre. Donc, pas d'habitude ! C'est du Lacan avec Proust : le plus grand danger dans l'amour, c'est l'habitude !

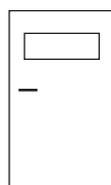
Cliniquement, de quelle manière se déploie le fait que « La femme n'existe pas », autrement que dans l'exemple un peu massif et écrasant de la transsexualité ? Dans ce qu'on appelle la féminité. Et qu'est-ce donc que la féminité ? Sinon un « vouloir être une femme » ! Un vouloir être une femme et spécialement en utilisant tous les moyens de l'Autre pour faire crédit au sujet qu'on est une femme, avec comme corrélat éventuel : la seule ! Évidemment. Ce qui entraîne souvent une exigence d'exclusivité qui n'est pas toujours symétriquement distribuée de la même manière du côté masculin. Ce « vouloir être une femme » se manifeste par l'utilisation des semblants qui sont reçus, en les agençant de manière telle que cela ne ressemble à rien qui ne soit comparable !

Au niveau de l'être et au niveau de la croyance justement, une autre façon de saisir cette assertion de Lacan, c'est évidemment de voir que dire « La femme n'existe pas » n'empêche pas d'être, de vouloir être, et comme sujet, de se mouvoir dans le monde comme « manque-à-être » une femme. Cela donne chez Lacan, dans l'enseignement qu'il fait avant, quelque chose que l'on peut repérer comme une prémonition, à savoir que si « La femme n'existe pas », elle n'existe pas selon les lois du langage. Elle n'existe pas selon ce qui la fait être qui est *L'instance de la lettre*. Ce que Lacan construit dans cet écrit, *L'instance de la lettre*, la distinction qu'il opère entre l'être et la lettre, vise à montrer que ce à quoi l'inconscient a affaire, c'est à un traitement symbolique de l'imaginaire. Et son exemple des deux petits enfants est fameux – vous trouverez cela à la page 499-500, des *Écrits*.

Hommes



Dames



« Mais, nul exemple construit ne saurait égaler le relief qui se rencontre dans le vécu de la vérité. » Tous les mots sont pesés. « Par quoi je n'ai pas lieu d'être mécontent d'avoir forgé celui-ci : puisqu'il a réveillé chez la personne la plus digne de ma foi ce souvenir de son enfance qui, heureusement ainsi venu à ma portée, se place au mieux ici. » Lacan montre deux images identiques d'un rectangle à l'intérieur d'un autre rectangle.

Un train arrive ici. Et là, simplement, deux lettres, deux signifiants et l'image en dessous, avec un deuxième signifiant et la même image. Le train figure la mise en route de la métonymie. Et vous avez apparemment la même signification, la même image. Deux portes avec une fenêtre et le petit garçon dira : « Tiens ! On arrive à Dames ! » Et la fille dira : « Tiens, on arrive à Hommes ! »⁹

⁹ « Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des

bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : – « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes ».

C'est la première « nosographie » de l'histoire ! à savoir qu'avec ce qu'il peut y avoir de semblable et de dissemblable dans l'imaginaire des corps, le symbolique a à se débrouiller et est en difficulté, il doit nommer deux réalités qui, apparemment, sont semblables. Le fait qu'il y ait des hommes et des femmes, c'est d'abord, pour Lacan, du fait du signifiant : « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes. »

Le seul fait qu'il y ait ici deux noms différents, bien que les significations, les images, au départ, soient apparemment les mêmes, immédiatement ça divise l'humanité en deux, ça la sectionne. Section et sexe, comme chacun le sait, ont la même étymologie. Le sexe comme la section, est ce qui sectionne l'humanité en deux et nous sommes désormais, de par les exigences du signifiant, tenus de nous ranger côté homme et côté dame. Lacan reprend cela dans un endroit précis qui est la page 31-32 du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* : « Pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète. »¹⁰ D'où la difficulté, poursuit-il à être une femme et au « faire-homme ».

Et ce qui est sensible c'est la disjonction entre le monde des images, que Lacan appelle « la ténèbre des significations inachevées », et celui du langage. Au fond, le corps des petits garçons et des petites filles, s'il n'y avait pas la puissance discriminante, nosographique, nosographiante du langage qui nomme différemment ce qui ressemble plus ou moins à un corps d'homme et ce qui ressemble plus ou moins à un corps de femme, cela deviendrait « un centre rayonnant qui vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées. »¹¹ Ténèbre a la même étymologie que téméraire – il faudrait y revenir.

Et qu'est-ce que fait le signifiant ? « Il va porter la Dissension, seulement animale et vouée à l'oubli des brumes naturelles, à la puissance sans mesure, implacable aux familles et harcelante aux Dieux, de la Guerre idéologique. Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, [...] »

Lacan en déduit toute l'histoire de France, de cette différence entre les sexes. Que veut-il dire ? Qu'il y a « la ténèbre des significations inachevées » ou encore « les brumes du signifié ». C'est-à-dire qu'il y a un côté Hommes et un côté Femmes qu'au lever du jour et au crépuscule, on distingue mal. Le signifiant, lui, opère une distinction qui oblige chacun à se ranger. Que vous soyez hétérosexuel réconcilié avec le sexe de votre anatomie, homosexuel tout aussi réconcilié avec votre choix, ou transsexuel décidé, vous vous rangez et vous serez condamné à vous inscrire, effectivement, dans une Patrie sans cesse divergente de l'autre¹². Déjà, les Patries divergentes, ce n'est pas la Patrie « comme l'infini dans nos poitrines que moque G. Flaubert », ce n'est pas tout à fait « le rapport sexuel n'existe pas » mais, ce n'est pas la paix dans les ménages !

¹⁰ « Mais qu'importe ! L'important est ceci, c'est que pour parler d'identité de genre, ce qui n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer comme ce terme, l'homme et la femme, il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes et que pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Que rien ne nous permet dans ces définitions de l'homme et de la femme, de les abstraire de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage. »

¹¹ [...] « il faudrait, c'est bien l'image qui convient, n'avoir pas les yeux en face des trous pour s'y embrouiller sur la place respective du signifiant et du signifié, et ne pas suivre de quel centre rayonnant le premier vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées. » (L'instance de la lettre).

¹² [...] « et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre. »

Il y a donc chez Lacan une idée précoce que le signifiant doit traiter quelque chose en partant d'un handicap : c'est que l'imaginaire ne lui offre pas grand-chose d'autre qu'une image – certes une image adorée – sauf une « chose » ! Il lui « offre » ce que Lacan repère grâce à Freud, quelque chose qui est hors-corps justement, quelque chose qui n'appartient pas à l'image du corps, qui ici, [F. Leguil désigne la couverture du *Séminaire ... ou pire*] est caché par une feuille de branchage, quelque chose qui justement fait saillie hors de l'imaginaire et qui est le Phallus. Le Phallus que Lacan appelle le « signifiant sans pair », puisque le langage ne fonctionne que parce qu'un mot s'oppose à un autre. Ça c'est Lacan avec Saussure. Pourquoi il y a des « Hommes » ? Parce que le langage nous dit qu'il y a des « Dames ». Pourquoi il y a des H ? Parce que le langage nous dit qu'il y a des D. Ça n'a pas vraiment de sens mais c'est comme ça !

Le langage installe cela. C'est un « centre rayonnant » qui apporte un ordre plus clair dans « la ténèbre des significations inachevées » dont on s'accommode à l'aube et au crépuscule. Or, entre le Symbolique et l'Imaginaire règne la difficulté suivante : c'est que comme par l'image, par la vue, on n'a que le repère du Phallus qui, lui, ne s'oppose à rien d'autre. Phallus d'un côté, zéro de l'autre.

Vous voyez tout l'enjeu pour Lacan de ne pas suivre Jones. Il le dit par un procédé d'écriture. Un écrivain sait qu'il peut évoquer quelque chose de très cru s'il sait la sertir par une langue d'excellence ! Il critique Jones dont la théorie est « aux boys le phalle et aux girls le c... »¹³

Il y a une difficulté et Lacan la tourne dans la voie ouverte par Freud. Une façon classique d'organiser la manière dont des différences se situent les unes par rapport aux autres est de les inscrire dans une hiérarchie. Cela vaut pour tout ce qui est, était ou sera dans notre monde sublunaire. De tout l'on peut poser que : $a=b$; ou que : $a<b$; enfin que : $b>a$. Ainsi pour les hommes et les femmes. Le traitement par l'idée que la « supériorité » de l'homme est une réalité terrestre et divine qui a suffisamment hanté les millénaires pour qu'il soit utile de le développer. Mais, inverser ce rapport n'est pas plus assuré, quand bien même ce ne serait là qu'un juste retour des choses. Même s'il est poétique de chanter : « La femme est l'avenir de l'homme », il n'est pas certain que cela convainque au point de régler la question. Enfin, l'égalité non plus – Homme = Femme, n'apparaît pas plus pertinent (nous ne parlons pas ici, de notre vie sociale où cette égalité est un idéal incriticuable, ni de notre horreur des organisations politiques qui règnent dans les lieux du monde où cette égalité n'est pas conçue).

Dans notre clinique, ni l'égalité ni l'inégalité ne paraissent convenir à nous éclairer sur ce qui se passe pour le sujet de l'inconscient. À ce niveau, il n'y a ni hiérarchie ni absence de hiérarchie entre les sexes, qui l'une comme l'autre fourniraient la possibilité de penser qu'il y a un rapport entre eux. Lacan se sert de la dialectique de l'être et de l'avoir. Ceux de ma génération apprenaient, en classe de philosophie, qu'il y avait un livre de l'existentialiste chrétien, Gabriel Marcel, qui avait pour titre, justement : « Être et Avoir ». Et, ainsi que vous le savez, c'est grâce à ce qu'il a nommé « la dialectique de l'être et de l'avoir », que Lacan va pouvoir démontrer comment s'articule le rapport de chaque sexe à ce signifiant « hors pair » du phallus – le phallus qui ne fait pas sens, puisqu'il est le signifiant de tous les sens, le signifiant du fait même qu'il y a du signifié, le phallus qui, pour le coup, si j'ose dire, a une signification, celle qui renvoie au réel de la différence des sexes.

Alors avançons dans l'enseignement de Lacan, jusqu'à l'orée de ce que Jacques-Alain Miller a « popularisé » entre nous par ce sigle : TDL, le tout dernier Lacan. Je veux parler du *Séminaire Encore*, à la page 90. Lacan avance : « [...] à quoi aboutit l'analyse de la façon la plus avouée à ceci près que personne ne s'en aperçoit, – si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme

¹³ « le principe du « chacun son » : aux boys le phalle, aux girl le c... » (Lacan, *Écrits*, p. 555).

peut avoir un inconscient. » Mais ça lui sert à quoi l'inconscient, à la femme ? « Ça lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme [...] » C'est en vérité passionnant ! Si on pose F + inconscient, on obtient : H

Femme + Inconscient = Homme.

En quelque sorte, en outrant un peu le propos, c'est ce que Lacan avance : « [...] c'est-à-dire – je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique – à n'exister que comme mère.¹⁴ » C'est saisissant ! Effectivement, c'est une remarque qu'il peut faire à propos de Freud, parce que Freud voit comme destinée, pour sortir du complexe d'œdipe, d'avoir un enfant d'un autre homme que le père.

Ce n'est pas parce qu'aujourd'hui nous devons parler de ça autrement que Freud s'est trompé. Nous avons vu, ce matin, ce que peut vouloir dire comme ravage pour une femme quand elle n'a pas les moyens de penser comment on peut avoir un enfant d'un autre que du grand amour platonique de sa vie, en l'occurrence son père. Il y a donc chez Lacan un traitement théorique entre le symbolique et l'imaginaire qui débouche sur une classification à deux termes, en quelque sorte sur une « nosographie » minimale.

Lacan évite le traitement hiérarchique qui a toujours prévalu dans les siècles ; le rapport au Phallus est aussi aigu et crucial dans un sexe que dans l'autre. Il s'agit chez une femme d'être le Phallus et chez un homme de l'avoir. Et c'est sa première approche avant sa théorie du « non rapport sexuel », à savoir que la femme étant dans le rapport entre les sexes plus portée par le courant de l'amour, c'est-à-dire de la demande, trouve dans l'homme ce qu'elle désire, le Phallus, mais, pas ce qu'elle demande, l'amour. Quant à l'homme, étant celui qui a, il est très précisément un grand infirme du côté de l'amour – et ce n'est pas que de la théorie, c'est une évidence massive de la pratique ! Les hommes se débrouillent moins bien avec l'amour que les femmes, nous le constatons tous les jours.

La femme trouve dans l'homme – c'est la fin de *La signification du phallus* – ce qu'elle désire mais pas ce qu'elle demande. Donc, elle est ouverte à un champ déceptif ! Le champ de la déception. Lacan, voyait l'homosexualité féminine – ce qui cliniquement est avérée – très souvent faire son lit de la déception éprouvée par la femme dans le champ de l'amour avec les expériences hétérosexuelles. Alors que l'homme, à l'inverse, trouve dans la femme ce qu'il demande, l'amour, mais, pas ce qu'il désire puisque la femme, d'être le Phallus, ne l'est si je puis dire qu'à condition que la jouissance ne rende pas cela caduque. C'est-à-dire que la jouissance ne vienne pas, par l'assouvissement du désir quelle implique, menacer ce qui cause son désir en cherchant cet « être le phallus » ailleurs que là où cela vient de se jouer pour lui. Lacan voit la déception comme la rançon qui s'ouvre du côté de la femme dans le rapport au phallus et à l'amour, et l'infidélité comme ce sur quoi débouche le désir masculin dans la satisfaction accordée à sa demande et l'insatisfaction promise – si je puis dire – à son désir. Mais, dès le Séminaire sur *L'éthique*, Lacan note que le Phallus se prête peu à répondre à la question de l'être. Que le « être le Phallus », ou « l'avoir », n'épuise pas la question des rapports du sujet avec ce qui le satisfait. Cela est développé dans trois ou quatre chapitres qui commencent par le chapitre consacré à l'amour courtois et qui finissent par le chapitre consacré à la pulsion de mort, où Lacan montre l'insuffisance du Phallus à répondre aux questions de l'être.

Pourquoi ? Ce n'est pas si difficile à comprendre. Que l'on dise « Je suis un homme parce que je l'ai » ou « Je suis une femme parce que je peux l'être », il n'en reste pas moins que le Phallus a la signature de ses origines, ses origines signifiantes. C'est-à-dire que le Phallus montre, chez

¹⁴ « Elle a des effets d'inconscient, mais son inconscient à elle – à la limite où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde, c'est-à-dire au point où l'Autre à qui elle a affaire, le grand Autre, fait qu'elle

ne sait rien, parce que lui, l'Autre, sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence – cet inconscient, qu'en dire ? – sinon à tenir avec Freud qu'il ne lui fait pas la partie belle. »

Lacan, comment commence la disjonction entre la question de l'être et la question de l'existence. Ce n'est pas parce que l'on aspire à être une femme qu'une femme existe !

Dernier point : si l'on dit « La femme n'existe pas », pourquoi ne peut-on pas dire « L'homme n'existe pas » ? Lacan se sert de la logique pour montrer qu'il y a, grâce à la clinique analytique traitée par cette logique, une possibilité de généralisation phallique qui permet de ranger les hommes dans le même ensemble, dans le même lot, et qui permet de dire : L'homme. Pour le coup, c'est une hiérarchie, une hiérarchie entre par la fenêtre après être chassée par la porte, une hiérarchie très paradoxale, une hiérarchie à l'envers. Le fait qu'on puisse ranger les hommes dans le même ensemble pour dire « il existe de l'homme » met « La femme [qui] n'existe pas » dans une position de s'assurer du réel pour contester la vérité de la croyance de chacun qu'il est un homme. Et on le voit chez Lacan de façon très immédiate, que note Jacques-Alain Miller dans son cours, si l'homme existe, on est de moins en moins certain que le père est ce qui le représente. Au fond, la preuve de l'homme, c'était le Nom du Père. La preuve de l'homme qui établissait une hiérarchie entre les sexes. On pouvait dire que l'homme pouvait s'inscrire avec l'indice p., H_p et que l'égalité ne se rétablissait que si effectivement le F pouvait prendre l'indice Mère.

H_p $F_{\text{mère}}$

Au fond, l'Homme, le père, toute la société était construite comme ça ! Et les religions ne s'en sont pas débarrassées : on voit la difficulté qu'a l'Église catholique à accepter que des femmes deviennent prêtres. Qu'est-ce qui gênerait l'Église à nommer des femmes prêtres ? Elle a peut-être raison de ne pas encore le faire parce que si « La femme existe », on pourrait bien dire : « Ma très chère sœur », « Mon très cher frère » et tous ensemble ! Si « La femme n'existe pas », ça commence à introduire le loup dans la bergerie ! Parce que « La femme n'existe pas » vaudrait aussi pour Dieu. Car il ne suffit pas de croire en Dieu pour établir son existence ! Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », la seule preuve de l'existence de Dieu c'est de l'aimer. D'ailleurs, les religieux le savent. On doit d'abord prier et ensuite peut-être croire. Ils ont raison d'ailleurs ! C'est comme ça que ça marche, dans cet ordre-là. Eh bien, au fond, cette hiérarchie qui impliquait que le père expliquait pourquoi « y'a d'LOM », cette hiérarchie, qui ne vaut plus ce qu'elle valait, à partir du moment où « La femme n'existe pas » – c'est une femme, une femme, une femme –, du côté du « Le Père », ça donne un père. Et vous connaissez la phrase de Lacan, que J.-A. Miller commente en disant que Lacan, à la fin de sa vie, humanise le père : un père n'a droit au respect, sinon à l'amour – c'est secondaire – de ses enfants que s'il a su avoir un commerce avec leur mère, père-versement orienté. C'est-à-dire, s'il a su montrer à ses enfants que cette femme-là avait à voir avec l'objet cause de son désir.

Il y a quelque chose comme ça chez Lacan quand il interprète l'angoisse du petit Hans par un : « Papa, baise un peu plus maman ! » C'est plus sophistiqué à la fin et c'est plus entendable. Mais qu'est-ce qu'un père ? C'est un homme qui, pour bien des raisons, a réussi à dire à ses enfants : « Occupez-vous de votre mère, la femme je m'en charge ! » Ce qui permet de soulager les enfants du poids de cette inexistence qui, très précisément, du fait même de l'inexistence, peut se transformer en harcèlement de l'enfant. Et donc, le fait que « la femme n'existe pas » apparaisse en infraction avec la représentation signifiante ! Que dans le signifiant, bien sûr que la femme existe, elle peut devenir mère !

« La femme n'existe pas », au fond, c'est ce que Lacan a vu chez Freud. C'est que la femme à laquelle s'intéresse l'enfant dans le roman familial, ce n'est pas tant la femme avec qui papa l'a désiré qu'éventuellement l'amant de maman. Le roman familial est construit comme ça ! Et l'enfant, devant le spectacle pas très ragoûtant, il faut le dire, du père qui sort tous les matins de sa chambre à coucher de mauvaise humeur, de plus en plus grassouillet, avec les cheveux coiffés avec un pétard, pas rasé, de se dire : « C'est ça mon papa ! ? C'est ça le garant de la Loi ? »

Déception ! Et donc, dans le roman familial, il y a tout un chapitre¹⁵, éminent, délectable, où penser que peut-être papa n'est pas ce bougre que je vois sortir tous les matins de la chambre, que peut-être papa est quelqu'un d'autre... Chapitre, donc, où l'enfant construit son fantasme sur ce qui, de la mère, échappe au père. L'infidélité maternelle est inscrite dans le fantasme du roman familial de Freud, puisqu'il dira très simplement, *Mutter certissima ist*, je crois qu'il le dit comme ça, moitié en latin, moitié en allemand : « *Pater semper incertus est während Mutter certissima ist* »¹⁶ Il fait une espèce de latin de cuisine mélangé. Le père est incertain, parce qu'il ne se fonde que de l'Autre du signifiant, que de la confiance dans la parole. Le père n'est pas réel, ce n'est qu'une affaire de vérité. Ce qui fait le rapport au réel du père, c'est sa perversion (père-version) c'est la façon dont il a transformé une femme en objet cause de son désir. C'est-à-dire, cette femme-là ! Et non pas La femme !

Eh bien, Lacan a toujours témoigné de quelque chose qui engageait cela dans son enseignement. Il y aurait là tout un sujet à travailler : « Les femmes du Séminaire » – un vaste sujet avec Athalie, *Sygne de Coûfontaine*...

A. Gueydan :

– Antigone...

F. Leguil :

– Antigone ! Justement Antigone est une jeune fille, ce n'est pas une mère. Médée...

Les femmes du Séminaire de Lacan ne sont pas des personnages de tout repos ! Ce sont quand même des femmes spécialement en délicatesse, sinon en opposition avec la loi. Et ça commence avec le Séminaire sur *La lettre volée*, où ce qui fonde la Reine, c'est sa fidélité au Roi, la fidélité féminine incarnée par le couple royal, et vous savez que quand une femme – les Anglais, dans l'histoire de leurs dynasties, sur ce point-là sont plus démonstratifs que nous – était soupçonnée d'adultère et qu'elle était Reine, en général, on la traitait plutôt sévèrement ! Chacun sait comment Henri VIII traitait les femmes qu'il soupçonnait d'infidélité ! Eh bien, qu'est-ce que la lettre de *La lettre volée* ? C'est de par le seul effet d'une lettre – c'est-à-dire de ce qui procède du signifiant mais qui n'a pas encore de sens, puisque pour faire du sens, il faut plusieurs lettres qui font un mot – de par ce qui n'a pas de sens et dont on ne connaît pas le contenu, de par le seul effet de la lettre qu'est soupçonnée une jouissance Autre que celle de la Loi. Est soupçonné le fait que la reine jouit autrement que seulement du Roi. Et Lacan, p. 31 des *Écrits*, mesure l'excès de ce hors-la-loi par une phrase où il montre le signe qu'est la lettre qui circule et l'être de la femme merveilleusement disjoints, et lequel l'emporte lorsqu'ils s'opposent : « L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire redoutée de la femme, subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée. »¹⁷

Il y a l'être femme qui est la Reine. Il y a le signe réel de sa féminité qui est son possible adultère. Le signe réel de sa féminité c'est qu'elle n'a pas, dans son rapport à la jouissance, de lien avec seulement le Roi. C'est que sa jouissance ne s'inscrit pas entièrement dans la loi royale qui est la loi du père. Et ce signe vient à se séparer de l'être femme, puisque le Ministre le lui prend. Dès lors c'est lui, le Ministre qui devient femme, c'est lui qui est condamné à la passivité. Ainsi sommes-nous homme ou femme du fait d'une contingence qui nous a conduit à nous orienter dans le champ de la lettre – et pas du fait d'une identification de notre corps avec une réalité dont

¹⁵ FREUD S., *Le roman familial du névrosé, Der Familienroman der Neurotiker*, GW, VII. In., *Névrose, psychose et perversion*.

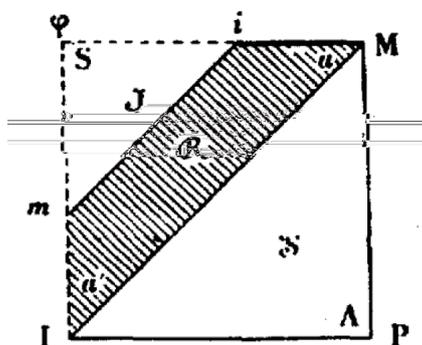
¹⁶ *Ibid*, p. 159.

¹⁷ « Ici le signe et l'être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l'emporte quand ils s'opposent. L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire redoutée de la femme, subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée.

Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir que seul "œil de lynx" du ministre a pu percer ».

nous serions certain. Lacan en tire deux conclusions : la première est que l'on peut très bien se trouver féminisé du seul fait de la puissance de cette lettre, de la puissance de ce signe ; et surtout, la deuxième, la colère redoutée quand on révèle à une femme la disjonction entre le réel qu'indique la lettre, qui est un réel de jouissance, et l'être femme qu'elle paraît ! Quand vous lui montrez la disjonction entre ce que la lettre indique de réel, sa jouissance, et son être tel qu'elle arrive à l'inscrire dans le champ de l'Autre, vous avez l'excès ! Colère sans limite !

Dans cette clinique de l'excès, il y a ce dont on a très souvent voulu créditer, pour lui en faire reproche, l'hystérie. Ce qui montre pourquoi Lacan peut dire que l'une des conséquences de ce « La femme n'existe pas », c'est que le choix du sexe est contingent. Et vous savez qu'il est allé jusqu'à écrire – je crois que c'est en avril 74 – qu'un « analyste ne s'autorise que de lui-même » parce qu'il s'est aperçu dans sa recherche qu'un être sexué ne s'autorise que de lui-même ! À savoir que ce n'est pas la réalité de votre corps qui vous fait homme ou femme mais un choix d'avant le règne du signifiant ; un choix d'avant que les mots soient passés de la *lalangue* au langage ; d'avant que la Loi soit intervenue, qui fait que, avec ce monde du langage, vous avez assumé la contingence de la manière dont vous allez supporter cette jouissance étrange qui n'a pas encore de Loi, cette jouissance non phallique et que Lacan a vu et a reconnu à partir de la clinique de la jouissance féminine. Donc, que « La femme n'existe pas », d'abord, atteint directement ce qui fonde dans la Loi le « Tout homme » qui est le père, qui se retrouve, lui, complètement particularisé, et surtout, ça montre que nous sommes à tout moment tenus d'assumer la contingence de notre choix sexué. Nous sommes sans arrêt, tenus de voir que nous ne sommes homme et femme que grâce à une kyrielle de symptômes dont nous devons faire la seule possibilité d'en savoir un bout sur ce qu'est notre sexe.



Ce n'est donc plus tellement le Phallus qui permet effectivement le lien entre signifiant et signifié. Lacan va même identifier ce hachurage au fantasme. Donc, progressivement, le Phallus qui est le signifiant qui permet d'imaginer qu'il puisse y avoir une signification, le Phallus qui est donc le signifiant qui donne, effectivement, notre rapport au réel de la jouissance, le Phallus est progressivement amené à ne plus tirer son pouvoir du signifiant mais de la jouissance ! Si bien qu'à la fin, il dira le Phallus, c'est la jouissance ! C'est-à-dire – et c'est l'hypothèse de J.-A. Miller –, que Lacan, de plus en plus, a infiltré son étude du réel de la considération de la jouissance féminine. Et dire « La femme n'existe pas », c'est exactement la même chose que de dire « La jouissance féminine est quelque chose qui ne tombe pas sous le coup de la loi. »

Je vous avais apporté un article bien intéressant, « Les femmes, l'Amour et le Sacré », d'Abdelwahab Meddeb qui nous a quitté prématurément, et un article sur *L'origine du monde* de Courbet, que Lacan avait acquis : il montre que le premier commanditaire de ce tableau était un Ottoman dont on sait qu'il avait lu Ibn 'Arabi ; Lacan, par Henri Corbin, connaissait Ibn 'Arabi, un théologien arabe du XII^e siècle¹⁸, qui fait de la jouissance féminine le tiers qui seul peut faire rapport entre l'homme et la femme.

¹⁸ In *Les femmes, l'Amour et le Sacré*, Albin Michel, 2010.

Dans la même publication, il y a un article intéressant lui aussi sur la Pieta, de Jean Clair où il dit comment Lacan reprend ça dans le commentaire de la Thérèse du Bernin, la Thérèse transverbérée, transpercée par l'ange, comment une des façons rudimentaires de comprendre ce qu'est la jouissance féminine est de la comparer à la douleur. Qu'est-ce que la douleur pour nous psychanalystes ? C'est l'*Au-delà du principe de plaisir*. Lacan montre que le Phallus se tient sur la frontière du principe de plaisir et que justement, le réel, on en saura quelque chose si on pose que la jouissance féminine est bien réelle ; elle ne doit rien aux limites du signifiant. Et dire que « La femme n'existe pas » est la condition exigible, épistémologiquement ou heuristiquement, pour s'intéresser à la jouissance féminine. Si la femme existe, on la fait entrer dans ce qui est nommable. On la fait rentrer dans le champ du tous. Allez ! « En avant Simone, c'est moi qui conduis, c'est toi qui klaxonnes ! » [Rires de la salle]

Donc, dire « La femme n'existe pas » est la condition pour inscrire l'étude de la jouissance féminine. Les femmes sont un petit peu plus près de la ligne de front, un petit peu plus au contact avec l'ennemi, notre ennemi commun, c'est-à-dire « l'impossible à dire ». Mais la jouissance dite féminine concerne les deux sexes, puisque précisément, elle permet de distinguer ce qui dans le symptôme n'est pas signification mais sens, ce qui dans le symptôme se joue d'autres choses que de la jouissance phallique, ce qui dans le symptôme permet de voir ce qui, de la jouissance non phallique, insiste.

Cette femme, ma mère...

La femme est un rêve de l'homme, nous dit Lacan. D'où lui vient ce rêve ? Comment s'en débrouille-t-il ?

D'où lui vient ce rêve ?

Partons des observations de Freud, dans son article « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse »¹, et de cette remarque de Jacques-Alain Miller qui dit, dans son cours du 28 mars 1988, que « La femme n'existe pas, mais enfin, si elle existait, ça serait la mère. », pour nous orienter à creuser cette question.

Nous connaissons cet énoncé de Freud « « Quand on a été le favori incontesté de sa mère, on en garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès, dont il n'est pas rare qu'elle entraîne effectivement après soi le succès. »² On a l'impression de détenir la recette pour la réussite des générations futures en lisant cette phrase. En effet, nous confirme Lacan dans *le Séminaire*, livre XIX, depuis ses origines, la psychanalyse a cerné un certain modèle de l'amour, qui est celui représenté par les soins donnés de la mère au fils. Il en rapporte alors un témoignage ethnographique, écrit « dans le caractère chinois *Hoa*, qui veut dire le bien, ou ce qui est bien. Ce n'est rien d'autre que ceci, qui veut dire fils, *Tseu*, et ceci, *Ming*, qui veut dire la femme. »³

子 (Tseu) + 女 (Ming) = 好 (Hoa)

En 1972, Lacan est très loin d'un quelconque mouvement vers les relations primitives de la mère à l'enfant, duquel il s'est distingué dès « Les complexes familiaux », lorsqu'il repère les imagos, d'où découlera sa reformulation de l'Œdipe à partir du Nom-du-Père sur Désir de la Mère.

L'Imago dont il parle n'est pas une simple image et s'en distingue par sa prise dans le complexe. Ici, la mère n'est ni un objet ni une personne mais un élément de structure, construit dans une relation que déterminent non les liens naturels de la reproduction ni ses talents de nourrice, mais les lois et les interdictions au service de la filiation. Autrement dit, Lacan relie la formation du *je* à la nécessité d'un cadre symbolique qui se sert de l'image pour autant qu'elle se constitue en complexe dialectique. Parmi les complexes constitutionnels de l'enfant, le complexe d'intrusion, voire le stade du miroir, et le complexe d'Œdipe sont essentiels.

Voici les trois textes de référence : dans *Les Autres Écrits* « Les complexes familiaux », et dans les *Écrits* : « Le stade du miroir dans la formation du *Je* », et « L'agressivité en psychanalyse ».

Ce n'est pas l'Œdipe mythologique de Freud, c'est un Œdipe logicisé. La relation mère/enfant est subordonnée au complexe d'Œdipe et le sevrage n'est pas considéré en tant que trauma biologique mais comme séparation qui fait advenir l'objet comme perdu.

L'objet, (qui n'est pas la mère, mais quelque chose dont le sein est paradigmatique – « qui suce quoi ? » demande Lacan), entre en jeu dans la mise en place du couple symbolique absence-présence, et institue la dialectique de la demande : c'est, parce que le plan de séparation passe entre le sein et la mère, que le sein devient cause du désir et entre dans le champ dialectique de la demande, le champ de l'amour. Si cette séparation n'a pas lieu, la figure maternelle prend un « caractère mortifère ». Cela se retrouve dans l'origine de troubles tels l'anorexie et les

¹ FREUD S., « Sur le plan général des rabaissements de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 55 et suivantes.

² FREUD S., « Un souvenir d'enfance de poésie et vérité »,

dans *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, p. 206-207.

³ LACAN J., *Le séminaire*, livre XIX, ... ou pire, Paris, Seuil, 2011, p. 174.

empoisonnements de certaines toxicomanies. Là où les post-freudiens voyaient la mère insuffisamment bonne, voire carencielle, Lacan parle du père, voire d'une carence de la fonction paternelle; à entendre ici comme carence de l'épinglage signifiant, et la mère, réduite au désir, a fonction du manque ou de la perte: NdP/DM.

Grâce au complexe de castration, l'enfant s'engage dans la dialectique du désir. D'un côté, il tente d'accorder son désir au désir de l'Autre. Que veut l'Autre? Qu'est ce qu'il a ou n'a pas, cet Autre? Et de l'autre, côté, le désir de l'Autre est porteur des questions: Qu'est-ce qu'il me veut? Que suis-je pour lui? Est-ce qu'il peut me perdre?

Si Lacan peut dire en 1974 que «l'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme; le reste s'ensuit»⁴, c'est que cette contamination par la mère se tisse tout au long de l'histoire de la psychanalyse pour autant qu'elle est issue de la clinique.

Dans son *Séminaire* (livre V, p. 237), Lacan écrit: «Freud nous présente le désir de la mère comme étant au principe de ce ravalement pour certains sujets, dont on nous dit précisément qu'ils n'ont pas abandonné l'objet incestueux – enfin, qu'ils ne l'ont pas assez abandonné, car, en fin de compte, nous apprenons que jamais le sujet ne l'abandonne tout à fait.» Et nous savons la place que Lacan fera à la perversion (*Le séminaire*, livre VII, p.85) pour déconstruire la mère comme un tout mythique: «Eh bien, le pas fait, au niveau du principe du plaisir, par Freud, est de nous montrer qu'il n'y a pas de Souverain Bien – que le Souverain Bien, qui est *das Ding*, qui est la mère, l'objet de l'inceste, est un bien interdit, et qu'il n'y a pas d'autre bien. Tel est le fondement, renversé chez Freud, de la loi morale.» «Dans *Le Séminaire X*, page 109, il poursuit: «La relation avec la prostituée, nous le savons par nos analyses est presque directement engrainée sur la référence à la mère, alors que dans d'autres cas les dégradations de la *Liebesleben* (la vie amoureuse) sont liées à un choix en opposition au terme maternel, qui se porte sur la femme en tant qu'elle devient support, qu'elle est l'équivalent, de l'objet phallique.»

Au livre X du *Séminaire* (p. 109), il poursuit: «La relation avec la prostituée, nous le savons par nos analyses, est presque directement engrainée sur la référence à la mère, alors que, dans d'autres cas, les dégradations de la *Liebesleben* (vie amoureuse) sont liées à un choix en opposition.»

L'Autre de la demande, de l'amour, tout comme *La* femme, barrée ou non, comme mère non décomplétée ou non du phallus, l'enfant comme phallus de la mère ou pas, voilà dans quoi l'enfant s'engage, et ce par quoi l'être parlant est contaminé. Lacan a fait fort s'est efforcé d'éclaircir cela dans sa théorisation de la psychanalyse et nous a laissé les bases pour y parvenir.

Comment s'en débrouille-t-on?

Ici, Lacan nous invite à poursuivre les voies du fantasme car il n'y a pas une seule façon d'en être contaminé. Dans *l'Identification*, il nous y invite: «Dans notre première Contribution, il a été question des fantasmes du garçon qui abaisse la mère au rang de putain; nous en saisissons maintenant les motifs, qui nous les rendent compréhensibles. Ce sont des efforts pour jeter un pont, au moins de façon fantasmatique, sur l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaisant, un objet de sensualité.» (*Le Séminaire*, livre IX, inédit). De ces deux courants, le tendre porte sur l'objet d'amour et l'autre sur le *x* du désir.

⁴ LACAN J., « Télévision », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, p. 532.

« Car enfin », déclare-t-il (*Le séminaire*, livre V, p. 531) « il est évident que dans l'expérience, l'amour et le désir sont deux choses différentes. Il faut tout de même parler clair et dire que l'on peut beaucoup aimer un être et en désirer un autre. »

Le choix de l'objet cause du désir, de l'objet d'amour et de l'objet de la demande ne se trouvent pas forcément réunis sur une même personne. Et les façons singulières de les faire cohabiter – ou non – sont pléthores. De plus, la notion du partenaire symptôme, développée par Jacques-Alain Miller dans son cours, « L'orientation lacanienne », donne une articulation encore plus fine de ce dont il s'agit. Le petit Hans, Leonardo Da Vinci, André Gide, sont quelques unes des figures qui peuplent les pages des *Séminaires* de Lacan, dans ses élaborations successives.

Lorsque Lacan aborde cette question à partir d'André Gide, il insiste « il ne faut pas croire que Gide était un homo. » (*Le séminaire*, livre XIX, p. 71) On sait la qualité d'objet d'amour qu'était Madeleine pour lui, et que les petits voyous avec qui il avait un commerce sexuel n'occupaient pas la même place. Mais le désir de Gide s'avère bien plus janussien que cela.

Le partenaire, dans la clinique, se saisit à partir du lien à l'Autre, de la demande, du désir et de l'amour, comme dans son rapport à l'objet *a* et à la jouissance. Jacques-Alain Miller s'y est attardé pendant une année dans son Cours, « Le partenaire symptôme ». Je vous propose de reprendre la question du partenaire et de ses embrouilles, éventuellement comme thème de la prochaine session du PPA.

Féminité et maternité

Ce titre, qui a des résonances universitaires dans sa formulation abstraite, correspond en fait à une interrogation au cas par cas, à partir du discours d'analysantes qui sont questionnées par le souhait de faire exister en elles la femme (qui n'existe pas); et qui se sentent également concernées par l'être mère, que ce soit dans la réalité concrète de leur vie, dans le projet envisagé ou repoussé, ou dans son impossible concrétisation.

« La femme n'existe pas. Il y a des femmes, mais *La femme*, c'est un rêve de l'homme »¹ énonce Lacan. Mais qu'en est-il en ce qui concerne la mère ? Comment la dialectique de ces deux termes, qui sont deux positions subjectives de l'être, joue-t-elle dans le devenir d'un parlêtre inscrit côté femme ? En déficit d'être, faute d'un signifiant qui la représenterait, une femme trouverait-elle une complétude et une justification de son existence dans le couple et la maternité, selon les modalités des contes de fées : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », conjuguant dans un idéal féminité et maternité ?

En fait la féminité, avec son suffixe « ité », renvoie à une visée, un cheminement vers un faire avec cet impossible de *La femme*, à partir d'un usage inventif des semblants dans la dimension de la mascarade, telle que la définissait Joan Rivière.

Si la question de la féminité est récurrente chez des analysantes à tout âge, la question de la mise au monde d'un enfant, conformément aux données sociologiques qui soulignent l'existence de maternités de plus en plus tardives, se pose ultérieurement. Elle peut donc intervenir comme tentative de réponse à cette question récurrente de la féminité. « La mère reste à contaminer la femme pour le petit d'homme », énonce Lacan dans *Télévision*².

Le devenir femme chez Freud

Pour soutenir ce questionnement, je vais opérer dans un premier temps un retour à Freud : « Il appartient à la psychanalyse non pas de décrire ce qu'est la femme – tâche irréalisable – mais de rechercher comment l'enfant à tendances bisexuelles devient une femme »³, écrit-il dans les *Nouvelles conférences*.

Devant cet impossible, que l'on peut rapprocher du continent noir évoqué plus haut, c'est le cheminement oedipien de la petite fille qui servira pour lui de guide, sans négliger l'importance des relations préœdipiennes avec sa mère. « Nous savions, écrit Freud, qu'il y avait eu au début une phase de fixation à la mère, mais nous n'en soupçonnions ni l'importance, ni la durée, ni les conséquences : fixations, dispositions. Le père n'est alors considéré que comme un rival gênant ; en certains cas, la fixation à la mère persiste encore au-delà de la quatrième année. Durant cette phase, tout ce qui se retrouvera plus tard dans la situation oedipienne existe déjà et n'est ensuite que transféré à la personne du père. Bref, nous pouvons nous assurer qu'il est impossible de comprendre la femme si l'on néglige cette phase de *fixation préœdipienne à la mère*. »⁴

Mais cette fixation n'ira pas sans déceptions qui feront que le lien mère fille restera marqué d'ambivalence, entre dépendance et agressivité. En effet, toujours pour Freud : « La découverte de la castration marque, dans l'évolution de la fillette, un tournant décisif. Trois voies s'offrent alors à elle : la première aboutit à l'inhibition sexuelle ou à la névrose, la seconde à une modification du caractère, à la formation d'un complexe de virilité, la troisième enfin, à la féminité normale. »⁵

La « féminité normale » étant pour Freud, pourtant tolérant vis-à-vis de l'homosexualité de celle qu'il a nommée la jeune homosexuelle, la voie conjugale et la maternité.

¹ LACAN J., *Conférence de Genève sur le symptôme*, 4 octobre 1975.

⁴ *ibid.*

² LACAN J., « Télévision », *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁵ *ibid.*

³ FREUD S., *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, NRS, Gallimard, Paris, 1936.

L'impasse freudienne, c'est d'avoir pensé la sexualité féminine sur le modèle oedipien et la castration, bien que par sa référence aux relations précoces avec la mère, il entrouvre la porte sur ce qui sera plus tard théorisé par Lacan.

L'impossible savoir sur la féminité

Toutefois, cette privation ne consiste pas seulement dans un manque phallique, elle est aussi corrélée à un manque de présentification de l'impossible savoir sur la féminité, qui n'a rien à voir avec la dite éducation sexuelle, qui serait plutôt le cache-misère de cet impossible.

« Ma mère avait acheté un livre et le laissait traîner » dit Léa, 20 ans. « Je ne voulais pas le lire devant eux, j'allais le lire dans les toilettes. »

Cela illustre la difficulté de beaucoup de mères, en particulier au moment de la puberté, à dépasser un silence qui ne borde pas par un dire les entours de cet impossible – à mettre en rapport avec le recul devant la féminité évoqué par Claire Poirot-Hubler.

« Quand j'ai appris que j'allais avoir une fille, ça m'a fait drôle, dit une patiente enceinte. Il me semblait que ce serait plus facile avec un garçon. Et pourtant je n'avais en tête que des prénoms de fille. » Entre une fille et sa mère, la question de la féminité insiste dans le mi-dit ou le non dit.

Le ravage dans le lien mère fille

Mais ce silence n'est pas lié seulement à une inhibition maternelle : si Freud rapporte l'irréductible de la position féminine à la castration et au *Penisneid*, Lacan pour sa part situera dans la relation mère fille l'existence d'un ravage selon plusieurs formulations :

Dans « *L'Étourdit* », il souligne qu'une fille semble bien attendre de sa mère, comme femme, « plus de substance que de son père – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »⁶ Attendre plus de substance, étymologiquement ce qui se tient dessous, c'est attendre un mode de faire avec la jouissance qui soit hors signification phallique, du côté d'une position de l'être.

M.-H. Brousse précise qu'« il ne s'agit pas de réduire le ravage au rapport duel à la mère »⁷, l'Autre est là avant mais il « tient à cette manière particulière dont le langage a émergé chez un sujet », soit la manière dont le sujet peut s'inscrire dans le désir de l'Autre. L'insulte ou le rejet du type « celle qui est en face de moi, ce n'est plus ma fille », atteste de ce que cette place dans le langage peut être fragilisée, ravalant l'enfant au rang d'objet, du maintien par l'enfant de la croyance en un Autre non castré, « d'une mère échappant au manque de la castration et qui présente au sujet une alternative mortelle : ou le rejet, ou la réintégration de son produit par la génitrice ». Le ravage se présente quand les filles « n'ont d'autre alternative que d'incarner le phallus ou tenter de l'arracher », soit quand la fonction paternelle « ne fait pas point d'apaisement » au côté insatiable du désir maternel.

Dans *Le sinthome*, Lacan souligne que le ravage peut se déplacer du côté du partenaire amoureux ; « On peut dire que l'homme est pour une femme tout ce qu'il vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un sinthome. Vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient. C'est un ravage même. »⁸ Comme l'avait déjà souligné Freud, en déclarant qu'un second mariage était souvent plus réussi que le premier, c'est lorsque les relations avec le premier époux se structurent

⁶ LACAN J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 465.

⁸ LACAN J., *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

⁷ BROUSSE M.-H., « une difficulté dans l'analyse des femmes : le ravage du rapport à la mère. », *Ornicar ?*, n° 50. (internet).

sur le mode des relations avec la mère qu'il « bénéficie » éventuellement, non seulement des reproches visant la mère, mais aussi de la dimension de ravage qui existait avec cette dernière.

C'est le cas de Zoé qui a quitté à 18 ans sa famille pour fuir une mère « méchante et perverse » et qui, d'une manière incompréhensible pour elle, ne cesse d'accabler un mari aimé, « doux et gentil. »

Le côté mère

Si donc la fille rencontre, à partir de l'impossible du côté de la formulation de ce que c'est qu'une femme, un certain nombre d'écueils dans son devenir féminin, pourrait-on dire que « la femme est celle qui n'a pas » et que la mère serait-elle « celle qui a », selon la doxa qui oppose la mère et la femme ?

La mère est l'Autre de la demande, selon l'expression de J.-A. Miller, celle qui au départ de la vie transforme le cri du nouveau-né en appel, celle qui a la puissance de répondre à son *Hilflosigkeit*, à sa déréliction, ou de rester momentanément sourde à ses pleurs, qui dispense la nourriture et qui, par sa présence et ses soins corporels, apaise les tensions, celle dont le retour régulier construira un rythme rassurant. Cette dimension d'Autre de la demande renvoie au réel pulsionnel de l'enfant, que la langue (en un seul mot) va traduire dans sa dimension de jouissance et qui ne cessera pas d'infiltrer le discours du sujet.

Mère double car inscrite, par sa dimension d'être parlant et sa fonction, dans le registre oedipien, et qui, à partir de sa propre histoire, va rechercher dans la naissance d'un enfant, réparation de la privation initiale, que le don d'un enfant va pallier.

Mais double car en tant que mère, elle reste une femme pas-toute soumise à la dit-mention phallique du discours. Une part d'elle-même, éventuellement ignorée, lui reste étrangère. Cette part peut infiltrer la relation maternelle sur un registre passionnel.

Si J.-A. Miller situe la mère comme l'Autre de la demande, il pose en effet une femme comme l'Autre du désir. Magnifiée dans la figure emblématique des stars à l'impassible (et impossible) perfection dans les couvertures des magazines, ou ravalée dans le flot d'images pornographiques, elle est aussi ce partenaire d'un fantasme de couple où quand il y a prévalence narcissique, la déception succède vite à l'énamoration.

Elle peut aussi choisir son enfant comme partenaire idéalisé, comme le montre l'exemple d'Estelle.

La mère pas sans la femme

Estelle fait état d'un malaise dans sa position féminine; enfant unique adorée par son père jusqu'à l'excès, ce qui l'a poussée à s'éloigner de la cellule familiale, il est cependant son modèle; sa mère, soumise à cet homme autoritaire, est décrite par sa fille comme inexistante. Elle a choisi de s'éloigner géographiquement de cet amour étouffant, a rencontré un compagnon aussi bohème que son père est organisé, ce qui lui permet de faire appel à son père pour les réalités administratives de l'existence. Estelle est venue demander une analyse, après une fausse couche précoce lors de sa première maternité, qui l'avait laissée très déprimée.

Rapidement une deuxième grossesse s'annonce, qui cette fois ira jusqu'à son terme. Elle fait état, au cours de la gestation, d'un « désir d'enfant, dit-elle, mais comment ne pas tout focaliser sur lui », ce qui est sa grande crainte; tout en ayant une relation positive avec son mari. Il naîtra un beau petit garçon qui très vite sera l'objet d'un amour passionnel. Petit bout d'homme qui lui renvoie une imaginaire perfection, qui répare, toujours imaginairement, l'impossible deuil de sa privation et le sentiment négatif qu'elle a d'elle-même.

Mais une part d'elle lui reste étrangère et elle l'interroge sur le divan. C'est cette part qui va infiltrer la relation maternelle sur un registre passionnel. « À cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce *a* qui sera son enfant. »

Accusée d'être une mère phallique, une « mère crocodile » par son compagnon, elle peine à trouver sa place face aux critiques de ce dernier, nourri de littérature psychanalytique, pas forcément bien digérée.

Alors que « dans l'inconscient, il n'y a que la Mère »⁹ – écrit Christiane Alberti –, « contre l'illusion ou le fantasme de la 'mère phallique' au sens commun du terme qui a nourri la culpabilisation des mères, Lacan soutient que la maternité est liée à la castration. La question de la féminité se différencie ainsi de la maternité, car elle échappe en partie à l'inconscient déchiffirable. Les mères sont toutes soumises à la castration, les femmes n'y sont pas toutes soumises – ce qui là aussi contredit le sens commun qui définit la castration par le manque de pénis. La femme n'est donc pas en deçà, mais au-delà de la mère. Le renversement lacanien est total. »¹⁰

C'est peut-être pour aller vers cet au delà qu'Estelle a choisi la voie de la maternité, qu'elle confirmera avec un nouvel enfant qui l'éloigne momentanément de l'analyse. Souhaiterait-elle aller plus loin que ce qui pourrait faire bouchon ? Ce sont les prochains mois qui vont en être l'épreuve.

Eugénie Lemoine témoigne de la nécessité pour une femme, de trouver « une femme », pour pouvoir devenir, une mère.

Sabine, en conflit avec une mère dans le tout savoir, figure de l'Autre non barré auprès de qui elle ne peut pas se faire entendre, en qui elle n'a pas trouvé sa subsistance, selon l'expression de Lacan, se plaint du manque d'écoute dans le processus de procréation médicale assistée. Sa kinésithérapeute joue épisodiquement ce rôle, avec les limites que lui impose sa fonction.

Cette présence que les matrones assuraient auprès des futures mères, et que les sages-femmes poursuivent de nos jours en aidant à mettre au monde des enfants, représente à la fois le lien au féminin dans ce moment critique et la prise en compte du réel de l'organisme, ainsi que son inscription dans le symbolique de la loi phallique.

Quelle que soit notre place, il s'agit d'« entendre – comme le rappelait Pierre Martin – ce que porte toute femme, à savoir l'énonciation première du Désir dont l'*infans*, celui qui ne parle pas, lui dit à son insu le dessein ou plutôt le destin. Il le dit par delà tout savoir et tout pouvoir. Et ce dont il parlera adulte se dénommerait mieux féminité que maternité ».

Sans être prisonniers de ces dénominations, qui ne sont que des signifiants, des semblants, il s'agira donc d'entendre une femme, pas sans cette potentialité de porter la vie, dans cette dimension de désir qui persiste aux pires moments de l'histoire, et de reconnaître la mère passans la femme, pas sans celle qui n'est pas toute inscrite dans le discours phallique ; ce qui peut être un chemin pour aller au-delà de cette opposition entre la mère et la femme.

⁹ ALBERTI Ch., introduction in *Être mère*, Navarin, Le Champ Freudien, Paris, 2014, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*

L'angoisse de l'amour

Référence théorique

L'objet de l'angoisse, un Autre petit *a*

Le séminaire sur *L'Angoisse*, achève la mutation vers le réel de l'objet *a*. Il est essentiel à la compréhension de ce qu'est cet objet chez Lacan pour le sujet du désir inconscient. Tout en déplaçant le symbolique de sa position maîtresse pour renforcer l'impact du réel, ce séminaire donne à l'objet *a* toute sa valeur traumatique, de plus en plus réelle.

« Il y a toujours un certain vide à préserver »¹, affirme Lacan. Sinon c'est l'angoisse. Elle apparaît quand, par exemple, la mère ne quitte pas d'une semelle l'enfant jusqu'à un âge avancé. Cette présence imposée angoisse l'enfant, et laisse des traces pour toujours.

De même, la belle bouchère rêve : « Des clous ! Une tranche du train de derrière d'une belle garce, voilà ce qu'il vous faut, et si c'est moi que vous attendez pour vous l'offrir, vous pouvez vous l'accrocher où je pense. »² Elle ne veut pas donner du caviar à son mari, pour ménager un vide entre eux et se préserver de l'angoisse. Le vide porte le nom du désir de l'autre, son mari, qui croquerait bien le derrière de son amie, la « belle garce » toute prête à se laisser croquer. Mais celle-ci la représente aussi auprès du désir de son mari pour elle, sa femme. Nous sommes sur cet axe imaginaire *a-a'*, où l'amie s'équivaut à elle-même, la belle bouchère. Elle ne le comblera donc pas, car sinon, comme le dit Lacan avec une certaine truculence, « ça lui ferait trop plaisir à sa grosse brute de mari qui est capable de bouffer ça avec le reste ».³ Elle ne veut pas ça, elle veut que demeure un reste. Son angoisse provoque le rêve. Le rêve interprète son fantasme de femme, que l'homme fasse d'elle son objet et la fasse disparaître *via* sa jalousie pour l'autre femme.

Par l'angoisse, Lacan fait surgir un objet *a* bien plus radical, qui se distingue des équivalents phalliques de cet objet. Autant le phallus s'inscrit dans une dialectique de plaisir, autant *a* s'impose sur sa face obscure. On connaît la formule lacanienne : « L'angoisse n'est pas sans objet. »⁴ Une présence s'affirme qui n'est pas à sa place. La fameuse « inquiétante étrangeté »⁵ de Freud. C'est « Le surgissement dans le champ de qui fait structurellement défaut se fait voir ». « La lacune apparaît »⁶, celle du défaut structural du symbolique, le fameux *A* qui devient *S(A)*. Nous sommes, comme êtres parlant, handicapés par un indicible d'une part de notre satisfaction. L'objet *a* se loge en creux dans cette lacune, sans jamais la combler. Le sujet l'y attend, l'y convoque. L'objet se révèle décidément, par l'angoisse, échapper à toute prise.

a au-delà du phallus

Le rôle de l'objet *a* dans l'angoisse diverge dans la vie amoureuse. Appartenant à la fois au registre du désir par le fantasme, et de la jouissance par la pulsion, c'est tout naturellement que l'objet joue sa partie dans l'amour. « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »⁷, jolie formule ramassée qui conjoint les trois registres de la satisfaction. Autant l'angoisse révèle la nature réelle de l'objet, autant l'amour la masque. L'état amoureux efface le vide, en y substituant un être que le sujet confond avec l'objet de son désir. Certes, le sujet le cherche en dehors, chez l'Autre, mais oublie qu'il est hors d'atteinte. La jouissance, foncièrement auto-érotique, se trouve dans la relation amoureuse, portée par le désir vers le partenaire. Cette conjonction de la jouissance et du désir alimente l'illusion d'une possession possible de l'objet. Que l'état amoureux soit un leurre, la chose est admise, mais jamais acceptée.

¹ LACAN J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, p. 80.

² LACAN J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Seuil, p. 65.

³ LACAN J., *L'angoisse, Op.cit.*, p. 63.

⁴ LACAN J., *Op.cit.*, p. 209.

⁵ FREUD S., « L'inquiétante étrangeté », *Essais de psychanalyse appliquée*, Idées/Gallimard, p. 163.

⁶ LACAN J., *L'angoisse, Op.cit.*, p. 75.

⁷ LACAN J., *Id.*, p. 209.

Or, le réel change la donne de l'amour comme narcissique. Lacan nous laisse, lui, sans illusion: « l'amour, c'est de donner ce qu'on n'a pas. »⁸ Petit *a* n'est pas là, ni dans le corps, ni dans le rapport à l'Autre, ni dans l'être. Et pourtant, dans sa vie amoureuse, chacun s'ingénie à le chercher, l'offrir, le prendre ou le soustraire. On le veut d'autant plus qu'il n'y est pas. En outre, il fait défaut différemment pour un homme et pour une femme. La différence des sexes tient à cela: on le cherche et le donne, ce petit *a*, autrement. Freud a bien dégagé le point commun à l'un et à l'autre, le passage obligé par le phallus. Mais, dans le rapport entre les deux, *a* est au-delà du phallus. Elle, elle a en son sein l'objet perdu. Petit *a*, comme rien, s'y trouve et fait consister le vide. Elle l'éprouve, au sens où elle le ressent, et où elle le met à l'épreuve. Cela oriente son désir. « Il ne lui manque rien », s'amuse Lacan – après avoir énoncé qu'on donne ce qu'on n'a pas! Le manque n'est pas le vide. Le manque est phallique, le vide est de petit *a*. Ainsi, bien qu'elle demande à l'homme ce qu'elle n'a pas, elle n'est pas dans une perspective de possession. Bien plutôt d'insatisfaction, ou d'exaltation. Cohabiter avec le vide la pénètre. Alors que lui, étant dans une passion de l'ignorance, fait de ce qu'elle n'a pas un appât. Il situe en elle l'objet de son désir. De son côté, il ne l'a pas plus. Le rendez-vous de la puissance en est plus périlleux et crucial pour son être viril. Car l'impuissance rôde, et se rappelle à lui par la détumescence. Que se passera-t-il la prochaine fois? La jouissance implique la chute. Elle est un rappel de la perte, de sa propre perte. Un homme a vite fait de se dire « fini » en cas d'impuissance. Cette angoisse de l'homme, qui est angoisse de castration, de « ne pas pouvoir » faire face à son désir à elle, comporte un au-delà phallique, et fait émerger cette dimension de l'objet *a*. « Pour l'homme, l'objet est la condition du désir. »⁹ L'amour rend possible la rencontre *a priori* exclue de l'un avec l'autre, à condition que chacun joue sa partie avec l'objet *a*. Pour elle, le vide de *a* qui se creuse indéfiniment. Pour lui, l'insatiable de la quête de *a* conjugée au féminin pluriel. La jouissance n'est possible entre eux que grâce à ce désir qui les conjoint sans les réunir, étant séparés chacun par le manque chez l'homme, l'abîme chez la femme. Ils se retrouvent dans l'illusion de l'amour. Lui, étant sur le versant de l'imposture, fait croire que l'objet est de son côté, sous les auspices du phallus. Elle, étant sur celui de la mascarade, fait valoir que l'objet est désir de l'Autre, et fait croire qu'elle est cet Autre. Il refuse de savoir la méprise de leur rapport. Elle, dit Lacan, « elle a un mépris de sa méprise ». Ce rêve d'une patiente figure bien le drame des sexes: elle est dans les toilettes, son mari est là assis à côté d'elle, son pénis en érection dans la main, il ne la regarde pas, un autre homme vient apporter un étron à cette femme qu'elle prend en main. La puissance est à lui, l'objet est en elle, ici un déchet. Ils ne se regardent pas. Ils sont liés et étrangers. Le non regard du côté de l'homme figure l'action de l'objet *a* aussi de son côté.

L'objet cause du désir

L'objet *a* n'est plus le même à la fin du *Séminaire L'angoisse* qu'au début.

Lacan le situe autrement dans l'inconscient. Ce n'est plus seulement l'objet du désir, celui que l'on vise, comme il l'était dans le fantasme. Il devient « objet cause du désir ». Lacan dégage l'objet de toute « intentionnalité ». Il l'énonce clairement: « ...cet objet est à concevoir comme la cause du désir [...] l'objet est derrière le désir. »¹⁰ Il pousse à désirer. Le désir incite le désir. Sans qu'aucun effet ne l'épuise. La cause devient un reste qui régénère la cause du désir. Et ceci, indéfiniment. De telle sorte que le sujet qui désire devient la métonymie de son propre désir.

⁸ LACAN J., *Ibid.* p. 128.

⁹ LACAN J., *Ibid.*, p. 222.

¹⁰ LACAN J., *Op. cit.*, p. 120.

Homme, femme et petit *a*

Avec *a* en forme de l'Autre, Lacan inaugure un mouvement qui aboutit au *Séminaire Encore*, où *a* est pris définitivement comme un semblant.

Il montre que le réel, le « Il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant »¹¹, l'impossible emboîtement des sexes, a comme conséquence petit *a* comme semblant. Oui, *a* permet de faire du plus-de-jouir la cause du désir. Mais ça ne peut se faire sans artifice, qui consiste à tenir compte du trou du réel et à nouer par une écriture le lien entre un homme et une femme. « La jouissance ne s'élabore qu'à partir d'un semblant. »¹² Ce nouage importe les jouissances de l'un et de l'autre, qui sont désaccordées. Il y a toujours un reste, une lacune, qui empêche le sujet dans l'amour de faire Un avec son partenaire. Il y a un rapport impossible à vouloir faire Un, à deux. C'est l'homme qui investit petit *a*, en faisant d'une femme la cause de son désir. Il peut en élire une à cette place. Et c'est alors que son amour permet à sa jouissance de condescendre à son désir. Cette formule exprime le désaccord intrinsèque entre le désir et la jouissance chez l'homme. Seul petit *a* peut les réunir. L'impossible accès de l'objet du désir, *La* femme, incite le sujet masculin à en rencontrer une. Et parfois plusieurs. La possession de l'objet c'est sa cause perdue. Aussi, le seul domaine où, pour lui, cette rencontre peut avoir lieu, c'est celui de sa jouissance, phallique. Or, ce n'est pas pour autant qu'il peut réaliser – avec elle – sa jouissance. Il est seul avec sa jouissance d'organe. Dans l'acte d'amour, un homme convoque un fantasme plutôt sur le registre de la perversion. Quand son plus-de-jouir rejoint la cause de son désir, c'est uniquement par le fantasme : $\$ \diamond a$. Le phallicisme fait ainsi obstacle à l'homme pour jouir du corps de la femme. Son plus-de-jouir n'est qu'une part fantasmée de ce corps. Un homme choisit un morceau du corps de la femme pour en jouir avec le regard, par l'oralité, avec masochisme ou sadisme, etc. Le fantasme fait le reste. Lacan résume ainsi la vie sexuelle de l'homme : « Le pénis, lui se règle sur la loi, c'est-à-dire sur le désir, c'est-à-dire sur le plus-de-jouir, c'est-à-dire sur la cause du désir, c'est-à-dire sur le fantasme. »¹³

Et le petit *a* chez une femme ? Lacan nous avertit : elle ne prend pas les choses de son désir par ce bout-là, mais au-delà. A son partenaire, « homo jusqu'à la garde »,¹⁴ elle demande de suspendre son vide féminin, et entend jouir de lui, non pas comme la cause perdue de son désir, mais comme phallus. Il « n'est pour elle qu'un pénis érigé »¹⁵, déclare Lacan. Il est un accès au phallus, pas à petit *a*. Dans les formules de la sexuation¹⁶, il n'y a pas du côté féminin un petit *a* à trouver chez l'homme. Elle trouve chez lui de la jouissance phallique, Φ . L'objet *a* agit, chez elle, comme au-delà phallique, en suppléance. Une autre dimension que la transgression et la loi du Père est atteinte dans le plus-de-jouir. *a* peut venir se nicher dans le rapport de la mère à l'enfant ; car, comme femme, elle dispose de cet au-delà, et du coup comme mère, « elle porte vers le plus-de-jouir » son enfant. Le lien à l'enfant n'est pas induit par une soustraction de jouissance. Il se fonde sur un rapport de l'être du sujet féminin à cet objet, issu de ses entrailles, cette part perdue d'elle-même à qui elle a donné vie, et dont elle se sépare. Lacan a mesuré les effets radicaux de ce lien charnel, quand il s'exerce dans le registre du réel : « L'enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme. »¹⁷ Alors, l'enfant devient, dit-il plus tard, le bouchon réel du manque maternel, l'objet réel de son fantasme. Et cela, pas sans subir un bouleversement mental essentiel. Hors de ce contexte extrême, une présence subtile de la

¹¹ LACAN J., *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un Discours qui ne serait pas du semblant*, Paris Seuil, p. 65.

¹² LACAN J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, p. 85.

¹³ LACAN J., *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Op. cit.*, p. 70.

¹⁴ LACAN J., *Encore, Op. cit.*, p. 79.

¹⁵ LACAN J., *Le Séminaire Livre XVIII, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, p. 395.

¹⁶ LACAN J., *Encore, Op. cit.*, p. 73.

¹⁷ LACAN J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 373.

jouissance est à concevoir dans ce plus-de-jouir féminin qui fait de l'enfant une cause du désir, et se déploie hors « du bon gros jouir ».

Elle, elle est comme le sujet abusé dans le traumatisme, étrangère à sa jouissance, Autre à elle-même. D'être privée du phallus la conduit vers d'autres horizons inconnus. À elle-même aussi. Ainsi, Lacan a plusieurs fois insisté dans son Enseignement, sur l'autre femme qui joue le rôle de plus-de-jouir pour une femme. La Belle bouchère rêve qu'elle récupère sa jouissance en imaginant que son amie puisse être un régal pour son mari. Dora voue une véritable adoration à Mme K, comme elle le fait devant la Madone de Dresde.

Une femme se projette hors des limites structurales de l'Autre du signifiant, dans le monde de S(A). Il y est question de l'être, plutôt que de l'objet : « La femme [...] c'est elle qui est l'Autre. »¹⁸ Être femme suppose toujours l'exception, le pas-tout. Elle aime être traitée à part. Ainsi, quand un homme la choisit comme la cause de son désir, elle se pense hors-série, unique, dans l'histoire sentimentale de cet homme. C'est que, dans son être, elle se sent Autre. Lacan dit en s'amusant qu'elle « âme l'âme » ! Être âmée, c'est son credo. Elle accède à l'amour par son au-delà de jouissance, son Autre jouissance. Lacan va jusqu'à la dire mystique. « Elle plonge ses racines, comme femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. »¹⁹ Mystique et ancrée dans une jouissance qui la met hors d'elle. On sait que les femmes sont folles ! Loin de les ramener à la raison, l'amour les en éloigne. Aussi, c'est chacun dans son coin, lui avec son fantasme, et elle avec son amour sans limite. On fait un plus un, mais avec son petit *a*. Celui-ci assure le semblant d'échange, dans un accord qui joue sur le par-être. Pour être, et pour se protéger – « L'amour s'adresse au semblant [...] l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler [...] au *a*, cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet être-là [...] est supposé à cet objet qu'est le *a*. »²⁰

L'altérité fondamentale de l'un par rapport à l'autre ouvre la voie de la quête d'être que chacun confond avec la cause de son désir, mais en vain. Aussi, si l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas, c'est aussi savoir refuser ce qui est offert, « parce que ce n'est pas ça ». Chacun prend ce qu'il croit vouloir dans l'Autre sexe, un semblant d'être pour soi qui lui fasse oublier son ineffable existence. C'est bien en quoi « l'amour veut suppléer au rapport sexuel inexistant »²¹. Nous sommes comme des rats pris dans un labyrinthe. Titre que Jacques-Alain Miller a choisi en conclusion de ce séminaire sur l'amour !

¹⁸ LACAN J., *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Op. cit.* p. 71.

¹⁹ LACAN J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 89.

²⁰ LACAN J., *Le Séminaire Livre XX, Encore*, p. 85.

²¹ LACAN J., *Op. cit.*, p. 44.